

A la rencontre des bergers

Table des matières

Qui sont les bergers ?.....	3
Elie.....	3
Lévi.....	4
Isaac.....	4
Jonas.....	5
Jonathas.....	6
Benjamin.....	6
Daniel.....	6
Jean.....	6
Siméon.....	7
Matthias.....	7
EMV 28 – Sur la route de Bethléem, Marie et Joseph rencontrent un berger qui les conseille.....	8
EMV 30 – Annonce aux bergers.....	9
EMV 30 – Les bergers, premiers adorateurs du Verbe fait homme.....	19
EMV 73 – Les malédictions de Bethléem envers les bergers.....	21
EMV 74 – A l’auberge de Bethléem et sur les ruines de la maison d’Anne. Discours de Jésus à Bethléem.....	33
EMV 75 – Jésus rencontre Elie et Lévi.....	45
EMV 76 – Rencontre avec le berger Isaac.....	51
EMV 81 – Rencontre avec les bergers Jean, Matthias et Siméon.....	62
EMV 87 – Méditation du berger Isaac.....	65
EMV 88 – Rencontre avec le berger Jonas.....	68
EMV 89 – Jésus quitte Jonas et les terres d’Esdrelon.....	74
EMV 99 – Jésus cherche Jonathas chez Kouza.....	76
EMV 102 – Rencontre avec le berger Jonathas et guérison de Jeanne de Kouza.....	81
EMV 103 – Evocation du sort de Jonas. Rencontre avec les bergers Benjamin et Daniel.....	90
EMV 205 – Jésus évoque Isaac à Jean d’Endor.....	94

EMV 538 – Jésus prie dans la grotte de la Nativité et est surpris par les bergers.....	94
EMV 624 – Apparition aux bergers.....	105

Qui sont les bergers ?

Ils sont au nombre de douze : Elie, Lévi, Samuel, Jonas, Isaac, Tobie, Jonathas, Daniel, Siméon, Jean, Joseph et Benjamin.

Ils reçoivent la visite de l'Ange le soir de la Nativité et vont adorer le Divin Enfant à la crèche.

Ils aident Marie autant qu'ils peuvent et lui donnent de la laine pour le nouveau-né, du lait chaud,... Ils parlent également de Marie à Anne de Bethléem, qui hébergera dès lors la Sainte Famille.

C'est l'un d'eux qui va prévenir Zacharie de la naissance de Jésus.

Lors de la fuite en Egypte, ils tomberont en disgrâce auprès des habitants de Bethléem. Anne sera tuée lors du massacre des Innocents et ne pourra plus requérir le service de plusieurs bergers.

Pendant trente ans, ils vivront comme des pauvres, méprisés par autrui, mais ils garderont en leur cœur les paroles de cette douce nuit, en ne maudissant jamais leur prochain.

Quand Jésus commence sa vie publique, certains bergers, comme Samuel et Joseph, sont morts, mais d'autres sont encore vivants et le Christ les recherche en premier, pour récompenser leur foi. Ils suivront automatiquement leur divin Ami. Ils seront souvent des modèles parmi les disciples, et ils seront présents au Golgotha.

Tobie, l'un des bergers, prendra le nom de Matthias et remplacera Judas lors de la défection de celui-ci.

Elie

Berger de la Nativité, employé par Anne l'hôtesse qui recueillera plus tard la sainte famille à Bethléem. Il offre un bol de lait à Joseph pour Marie enceinte et leur indique la grotte de la naissance ([1.46](#)). C'est lui qui portera une brebis sur ses épaules et leur trouvera un logement chez sa maîtresse ([1.49](#)). C'est lui aussi qui ira prévenir Zacharie à Hébron de la naissance du Promis ([1.51](#))

Après le massacre des innocents, dans lequel périssent égorgés sa femme et ses enfants, il sera mis en quarantaine avec Lévi par les bethléemites qui le tiennent pour responsable de leurs malheurs ([2.39](#)). Ils sont pris "au service d'un riche Hérodien de Jérusalem qui s'est approprié les biens de beaucoup

d'habitants qui ont été tués..." ([2.37](#)). Les deux bergers fidèles récitent, soir et matin, le "Gloria" entendu des anges, avec l'espoir de revoir Jésus vivant. Ceci fini par arriver près d'Hébron ([2.39](#)). Ils partiront pour Jutta voir le berger Isaac malade dont ils prennent soin.

Sa force et sa foi se manifestent dans des conditions dramatiques, lors de l'arrestation de Jésus : "C'est Élie, le berger, qui cherche à se faire un passage en faisant tournoyer une lourde matraque. Vieux, puissant, menaçant et fort, il réussit à rejoindre presque le Maître". ([9.22](#) – p.220). Il retrouvera et ramènera l'apôtre Thomas incrédule et hébété par sa fuite après la mort de Jésus ([10.14](#)).

Lévi

Orphelin de Bethléem. C'est le plus jeune des bergers de la nativité : "Celui-ci, tu vois, n'était alors qu'un enfant, (il avait alors une douzaine d'année). Il fut le premier à voir l'ange" (1.49).

Mis en quarantaine, avec Élie, après le massacre des innocents par le village. Il devient berger "au service d'un riche Hérodien de Jérusalem qui s'est approprié les biens de beaucoup d'habitants qui ont été tués..." (2.37)

Isaac

Témoin de la Nativité, de la Crucifixion, de la Résurrection et de l'Ascension. Isaac apparaît rapidement comme un meneur du groupe des disciples, actif, prenant des initiatives et se voyant confier des responsabilités par Jésus. "je fais dans ma mission ce que j'ai fait dans ma maladie." Isaac fait volontiers équipe avec Joseph d'Emmaüs le commerçant accusé d'inceste et Timon d'Aëra, le chef de la synagogue de la Belle-Eau ([3.1](#) - P.9). Il est nommé pasteur de ce petit troupeau ([3.24](#) - p.102) grossi des premiers disciples ([3.33](#) - p.178). C'est bien sous le vocable de "chef" des disciples que Jésus le nomme ([8.42](#)).

Ayant consacré sa vie à Jésus "de sa naissance à sa mort", il supplie le Ressuscité de l'emmener avec lui : "Maintenant voici ce que je voudrais : te suivre. Pourtant qu'il en soit comme tu veux, maintenant et toujours." ([10.21](#)). Son vœu sera exaucé : dans la nuit qui suit l'Ascension, Isaac mourra, mettant ainsi un terme à une vie consacrée de façon active, dans la douleur et l'effort, à Jésus ([10.24](#))

Jonas

Ce judéen est un des douze bergers de la Nativité.

Après la dispersion provoquée par le massacre des innocents, il devient régisseur de Doras, un dur pharisien de Galilée qui le martyrise. Il tombe en esclavage : "Voilà comment opère Doras, et il n'est pas le seul en Israël : quand il découvre un bon serviteur, il l'amène par une subtile astuce, à devenir esclave, Il lui met sur son compte des sommes inexactes que le pauvre ne peut payer, et quand il arrive à une certaine somme, il dit : "Maintenant tu es mon esclave pour dettes". Jonas, tant qu'il a eu des économies, a pu payer... puis... Une année, ce fut la grêle, une autre la sécheresse. Le blé et la vigne rapportèrent peu de chose et Doras multiplia la perte par dix et encore par dix... Puis Jonas fut malade par excès de travail. Et Doras lui prêta une somme pour qu'il se soigne, mais il exigea le douze pour un et Jonas, n'ayant pas de quoi lui rendre, l'ajouta au reste. Bref : quelques années après, il devint esclave pour les dettes. Et il ne le laissera jamais partir... Il trouvera toujours des raisons et de nouvelles dettes".

Victime de mauvais traitement systématiques : battu parce que les récoltes sont exceptionnellement bonnes et que les autres ne l'étaient pas. Battu à chaque vols commis par des samaritains tous proches. Il décline rapidement.

Jésus bénit les terres de Doras pour éviter de lourdes fatigues aux paysans (2.54). Les récoltes sont alors abondantes. Malgré cela, Doras trompe sciemment Jésus qui veut racheter le vieux Jonas. Ses terres sont alors maudites.

Jonas, racheté à prix d'or et transporté à Nazareth dans la maison de Jésus, y meurt en bienheureux, dans une vision angélique à Nazareth (2.76 - p.431)

Parcours apostolique

Témoin de la Nativité (1.49)

Malgré cela Jonas avait eu le temps de semer la bonne parole parmi les paysans d'Esdreton (ceux de Giocana et ceux de Doras) (3.51). Comme beaucoup de bergers, il avait évangélisé à partir de la seule vision béatifique qu'il avait eu à la Nativité.

Jonathas

Disciple. Berger de la Nativité devenu intendant de Chouza Intendant (Procurateur) d'Hérode depuis 6 ans lorsque commence la Vie Publique (2.68). Il vit notamment à Tibériade où les Chouza ont une superbe propriété. Jeanne tombe malade de phtisie. Il la convoie mourante jusqu'au Liban où se sentant appelé par Jésus, elle donne l'ordre à Jonathas de rebrousser chemin. Il retrouve alors Jésus dans ces circonstances dramatiques qui se transformeront en miracle. (2.68)

Sa fonction l'empêche de réellement s'investir dans l'apostolat ou de suivre Jésus comme ses collègues bergers. Cependant, il aura, lui aussi, à témoigner de sa foi lorsque Chouza, happé par le mirage du pouvoir après la Passion, choisira de repousser sa femme, et chassera Jonathas. Il rejoindra alors les disciples au grand rendez-vous du Thabor (10.20).

Benjamin

L'un des douze bergers de la Nativité. Frère jumeau de Joseph qui sera tué dans le massacre d'Hérode et donc oncle de Joseph de Joseph (dit le Juste, celui qui sera pressenti pour succéder à Judas).

Devenu berger d'Élisée sur le Liban, avec Daniel.

Daniel

Berger de la Nativité puis berger d'Élisée sur le Liban, avec Benjamin. Il envoie une bergère faire guérir sa fille à Corozain : "Notre Enfant guérit tout mal. Va trouver le Messie".

Vers la fin de la Vie Publique, on retrouve tout le groupe survivant des bergers réunis en Judée.

Jean

Berger de la Nativité devenu berger sur le Liban. "un peu parent" de [Jonas](#), le berger martyrisé par Doras. Disciple de Jean Baptiste ([3.59](#)) avec [Siméon](#) et [Matthias](#) eux aussi bergers de la Nativité. Ils l'accompagneront par fidélité jusqu'au dernier moment. Grâce à l'entremise de [Manaën](#), il sert aux cuisines du château de Machéronte où le Baptiste a été enfermé. A ce titre, il fait partie de ceux qui viennent annoncer sa mort à Jésus et qui, avec Mathias et Siméon, ont recueillis son corps ([4.133](#))

Témoin de la Nativité ([1.49](#)) - de la Crucifixion ([9.29](#)) - de la Résurrection ([10.12](#))

Siméon

Après le massacre de Hérode qui chasse les bergers de Bethléem, il devient berger sur le Liban. C'est un disciple de Jean-Baptiste, comme les bergers Jean et Matthias (3.59). Ils lui sont fidèles jusqu'à sa fin avec l'assentiment de Jésus.

Grâce à l'entremise de Manaën, lui-même disciple, Siméon sert aux écuries du château de Machéronte où le Baptiste a été enfermé pour la deuxième fois. A ce titre, il fait partie de ceux qui viennent annoncer sa mort à Jésus (4.133)

Tous, ils suivront désormais Jésus.

Matthias

De son vrai nom Tobie, c'est un jeune berger de Bethléem au moment de la Nativité à laquelle il est présent ([1.49](#)). Il prend le nom de son père Matthias, après la mort de celui-ci lors du massacre perpétré par [Hérode le Grand](#), raconté ultérieurement à Jésus par des témoins traumatisés ([2.39](#)).

Mathias devient disciple de [Jean-Baptiste](#) comme deux autres bergers de la Nativité : [Jean](#) et [Siméon](#).

Lors de la dernière rencontre du Baptiste avec Jésus dans une grotte d'Enon[1], le précurseur les recommande : "En eux [les bergers] et spécialement en Mathias, la Sagesse est réellement présente" ([3.8](#)). Le Baptiste, capturé, est enfermé dans la forteresse de [Machéronte](#), près de la mer Morte. Grâce à [Manaën](#), frère de lait d'Hérode Antipas et [disciple du Baptiste](#), Mathias sert aux cuisines du château.

Les circonstances de la décapitation du Baptiste lui sont rapportées par [Selma](#), servante d'[Hérodiade](#) : elle a été témoin de la scène rapportée par les Évangiles[2]. Avec Siméon et Jean, Mathias recueille le corps du prophète. Ils l'enterrent et viennent prévenir Jésus[3] qui les accueille à sa suite ([4.133](#)).

Mathias exerce un ascendant sur les autres disciples : sa sagesse et sa justice lui confèrent une autorité naturelle ([7.235](#)). Il est compté parmi les soixante-douze disciples[4] avant d'être élu apôtre en remplacement de

Judas[5]. Il est présenté à ce poste ([10.24](#)) en même temps que [Joseph le juste](#), fils d'un berger de la Nativité massacré par Hérode le Grand.

Conformément aux propos de [Pierre](#) dans les Actes des Apôtres[6], Mathias a bien fait partie "des hommes qui nous ont accompagnés durant tout le temps où le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, depuis son baptême par Jean jusqu'au jour où il nous a été enlevé". Il a en effet été témoin : de la Nativité ([1.49](#)), de la Crucifixion ([9.28](#) et [9.29](#)), de la Résurrection ([10.12](#)), de l'Ascension ([10.23](#)).

Il est présent à la Pentecôte comme douzième apôtre : le premier à être élu ([10.25](#)). Il jouit dès lors de la plénitude des prérogatives et de l'autorité apostoliques. De même les évêques, après lui, continuent l'autorité du Christ.

Extrait de maria-Valtorta.org : les bergers

C'est dans le groupe des bergers présents à la nuit de Noël que se recrutent des piliers de l'évangélisation. Avec l'appel des apôtres, la recherche des bergers de la Nativité fait partie des tous premiers actes de la Vie Publique : "Je les dissémine, ces vrais bergers, à travers la Palestine pour qu'ils rassemblent les brebis et pour que le Maître du troupeau soit connu au moins de nom, de façon que, quand je dis ce nom, elles sachent que c'est Moi le Maître du troupeau et elles viennent à Moi pour se faire caresser." ([2.50](#))

La qualité de leur évangélisation et l'importance de leur rôle seront tels que deux grands évangélistes, fils de bergers tués lors du massacre des Innocents seront présentés au poste d'apôtre en remplacement de Judas : [Mathias](#) (Tobie) et [Joseph](#), fils de Joseph. C'est Mathias qui sera retenu.

Joseph, "fils de son père" n'est pourtant pas sans mission : au début de la Vie Publique, Jésus le charge d'enseignement : "Je retiens ce fils (et il montre Joseph) car je lui délègue la charge de porter à ses compagnons mes paroles, pour qu'il se forme là un noyau solide qui ne m'annonce pas seulement en faisant connaître mon existence, mais les caractéristiques les plus essentielles de ma doctrine". ([2.56](#))

Une autre grande stature de ce groupe, [Isaac](#), jouit d'un véritable statut de référence parmi les disciples. Il ne pourra cependant survivre au départ de

Jésus à qui il avait consacré toute sa vie et toute son énergie.

Acteurs et témoins privilégiés de la vie de Jésus, c'est tout naturellement qu'on les retrouve aux grands moments : Passion, Résurrection, Ascension ([10.23](#)) où ils seront appelés à être au plus proche de Jésus : "Ici. Vous près du Seigneur qui était venu du Ciel, penchés sur son anéantissement, vous près du Seigneur qui retourne au Ciel, avec vos esprits qui jouissent de sa glorification. Vous avez mérité cette place car vous avez su croire malgré les circonstances défavorables et vous avez su souffrir pour votre foi. Je vous remercie tous de votre amour fidèle. Je vous remercie tous".

EMV 28 – Sur la route de Bethléem, Marie et Joseph rencontrent un berger qui les conseille

28.2 Ils rencontrent un berger qui leur coupe la route avec son troupeau qui passe du pâturage de droite à celui de gauche. Joseph se penche pour lui demander quelque chose. Le berger y consent. Joseph prend l'âne et lui fait suivre le troupeau dans le pâturage. Le berger tire un bol grossier d'une besace, traite une grosse brebis aux mamelles gonflées et tend le bol à Joseph, qui l'offre à Marie.

« Que Dieu vous bénisse tous deux, dit Marie, toi pour ton amour, et toi pour ta bonté. Je prierai pour toi.

– Vous venez de loin ?

– De Nazareth, répond Joseph.

– Et où allez-vous ?

– A Bethléem.

– C'est un bien long voyage pour la femme, dans son état. C'est ta femme ?

– C'est ma femme.

– Avez-vous un endroit où aller ?

– Non.

– C'est fâcheux ! Bethléem est noire de monde venu de partout pour s'inscrire ou pour aller s'inscrire ailleurs. Je ne sais où vous trouverez un logement. Tu connais l'endroit ?

– Pas bien.

– Eh bien... je te renseigne... pour elle (il désigne Marie). Cherchez l'auberge. Elle sera pleine, mais je vous l'indique pour vous donner un point de repère. Elle se trouve sur une place, la plus grande. On y va par la grand-rue, vous ne pouvez vous tromper. Il y a une fontaine devant. C'est une maison grande et basse, avec un grand portail. Elle sera comble. Mais, si vous ne trouvez de place ni là ni dans les maisons, tournez derrière l'auberge, en direction de la campagne. Il s'y trouve des abris dans la montagne, qui servent parfois aux marchands en route pour Jérusalem pour

y mettre leurs animaux qui ne trouvent pas de place à l'auberge. Ce sont des étables, vous savez, dans la montagne : humides, froides et sans porte. Mais c'est toujours un refuge, parce que la femme... ne peut rester dans la rue. Peut-être y trouverez-vous de la place... et du foin pour dormir et pour l'âne. Et que Dieu vous accompagne !

– Que Dieu te comble de joie », répond Marie.

Joseph, quant à lui, répond :

« Que la paix soit avec toi ! »

EMV 30 – Annonce aux bergers

30.1 Plus tard, je vois une vaste étendue de campagne. La lune est au zénith et plane tranquillement dans un ciel semé d'étoiles. On dirait autant de clous de diamant fixés sur un immense baldaquin de velours bleu foncé. En plein milieu, la figure diaphane de la lune y rit, et des fleuves d'une lumière lactée en descendent, donnant une teinte blanche au paysage. Les arbres dénudés paraissent plus grands et plus sombres sur le sol éclairé, tandis que les murets qui s'élèvent ici et là en guise de bordures prennent une couleur laiteuse. Dans le lointain, une maisonnette semble être un bloc de marbre de Carrare.

Je vois sur ma droite un endroit clos par une haie de ronces sur deux côtés, et par un mur bas et rustique des autres côtés. Ce mur soutient le toit d'une sorte de hangar large et bas dont la partie à l'intérieur de l'enclos est construite pour une part en maçonnerie et pour une part en bois. Je suppose que, en été, on doit retirer les parties en bois de sorte que le hangar se change en portique. De temps en temps, il en sort un bêlement intermittent et bref. Ce doit être des brebis qui rêvent ou qui croient l'aube proche à cause de la clarté de la lune. Cette clarté est si intense qu'elle en devient même excessive, et elle s'accroît, comme si l'astre se rapprochait de la terre ou étincelait en raison de quelque mystérieux incendie.

30.2 Un berger paraît sur le seuil. Il lève un bras à hauteur du front pour protéger ses yeux et regarde en l'air. Il semble impossible qu'on doive se préserver de la clarté de la lune. Mais elle est si vive qu'elle éblouit, surtout quand on sort d'un enclos plongé dans l'obscurité. Tout est paisible. Mais une telle lumière est étonnante.

Le berger appelle ses compagnons. Ils viennent tous à la porte, c'est une troupe d'hommes hirsutes, de tous âges. Certains sont à peine des adolescents, d'autres ont les cheveux blancs. Ils commentent cet étrange

phénomène, les plus jeunes ont peur. L'un d'eux, en particulier, un enfant d'une douzaine d'années, se met à pleurer, s'attirant les moqueries des plus âgés.

« De quoi as-tu peur, nigaud ? » lui dit le plus vieux. « Tu ne vois pas que l'air est paisible ? Tu n'as jamais vu briller la lune ? Tu es toujours resté sous les jupes de ta mère comme un poussin sous la mère poule, hein ? Mais tu en verras, des choses ! Une fois, j'étais allé jusqu'aux monts du Liban, et même au-delà. Tout en haut. J'étais jeune, alors, et la marche ne me fatiguait pas. J'étais même riche, en ce temps-là... Une nuit, j'ai vu une lumière telle que j'ai pensé qu'Elie allait revenir sur son char de feu. Le ciel tout entier était un véritable incendie. Un vieillard – à cette époque, le vieillard, c'était lui – m'a dit : " Un grand événement va bientôt avoir lieu dans le monde. " Mais pour nous, ce fut un malheur, car ce sont les soldats de Rome qui sont arrivés. Ah, tu en verras, si tu vis ! »

30.3 Mais le petit berger ne l'écoute déjà plus. On dirait qu'il n'a même plus peur, car il quitte le seuil de la porte, s'échappe de derrière les épaules d'un berger musclé derrière lequel il s'était réfugié et sort dans le parc à bétail qui se trouve devant le hangar. Il regarde en l'air et marche comme un somnambule, ou plutôt comme s'il était hypnotisé par quelque chose qui l'attire complètement. A un moment, il pousse un " oh " de surprise et reste, comme pétrifié, les bras légèrement ouverts.

Stupéfaits, les autres se regardent.

« Qu'a donc ce bêta ? dit l'un.

– Dès demain, je le renvoie chez sa mère. Je ne veux pas de fous pour garder les brebis », déclare un autre.

Le vieillard qui a parlé avant lui ajoute :

« Allons voir avant de juger. Appelez aussi les autres qui dorment et prenez vos bâtons. Il y a peut-être une mauvaise bête ou des brigands... »

Ils rentrent, appellent les autres bergers, sortent avec des torches et des gourdins et rejoignent l'enfant.

« Là, là ! » murmure-t-il en souriant. « Au-dessus de l'arbre, regardez cette lumière qui arrive. On dirait qu'elle avance sur un rayon de lune. Là voilà qui s'approche ! Qu'elle est belle !

– Moi, je ne vois qu'une clarté un peu vive.

– Moi aussi, approuvent les autres.

– Non. Je vois quelque chose qui ressemble à un corps, dit l'un d'eux, en qui je reconnais le berger qui a donné du lait à Marie.

– C'est un... c'est un ange ! S'écrie l'enfant. Le voilà qui descend et qui s'approche... par terre ! A genoux devant l'ange de Dieu ! »

Un long " oh " plein de respect s'élève du groupe des bergers qui tombent face à terre. Plus ils sont âgés, plus ils paraissent frappés par l'apparition. Les plus jeunes sont à genoux, mais ils regardent l'ange, qui s'approche toujours plus près et s'arrête en l'air en déployant de grandes ailes d'une blancheur de perle dans la blancheur de la lune qui l'entoure, au-dessus du mur d'enceinte.

« N'ayez pas peur, je ne porte pas malheur. Je vous apporte la nouvelle d'une grande allégresse pour le peuple d'Israël et pour tous les peuples de la terre. »

La voix de l'ange ressemble à une harpe harmonieuse qui accompagne des chants de rossignols.

« Aujourd'hui, dans la cité de David est né le Sauveur. »

A ces mots, l'ange ouvre plus grand ses ailes et les agite comme sous un tressaillement de joie, et une pluie d'étincelles d'or et de pierres précieuses paraît s'en échapper, en un véritable arc-en-ciel qui forme un arc de triomphe sur le pauvre parc à bétail.

« ... le Sauveur, qui est le Christ. »

L'ange resplendit d'une lumière encore plus vive. Ses deux ailes, maintenant immobiles et tendues vers le ciel comme deux voiles figées sur le saphir de la mer, ressemblent à deux flammes qui s'élèvent en brûlant ardemment.

« ... le Christ, le Seigneur ! »

L'ange replie ses deux ailes resplendissantes et s'en couvre comme d'un manteau de diamant sur son habit de perle, il s'incline comme s'il adorait, les bras repliés sur son cœur ; son visage, penché sur sa poitrine, disparaît dans l'ombre du haut de ses ailes repliées. On ne voit plus qu'une forme lumineuse oblongue, immobile pendant la durée d'un " Gloire à Dieu ".

Mais voilà qu'il bouge : il rouvre ses ailes, lève son visage sur lequel la lumière se fond en un sourire paradisiaque, et dit :

« Vous le reconnaîtrez à ces signes : dans une pauvre étable, derrière Bethléem, vous trouverez un enfant enveloppé dans des langes dans une mangeoire pour animaux, car le Messie n'a pas trouvé de toit dans la cité de David. »

A ces mots, l'ange devient sérieux, même triste.

30.4 Soudain, une foule innombrable d'anges pareils à lui arrive des cieux, une échelle d'anges qui descendent en exultant d'allégresse ; leur éclat paradisiaque éclipse la lune. Ils viennent se réunir autour de l'ange annonciateur en agitant leurs ailes, en répandant des parfums, avec des musiques harmonieuses dans lesquelles les plus belles voix de la création se retrouvent, mais portées à la perfection de leur sonorité. Si la peinture représente l'effort de la matière pour devenir lumière, ici la mélodie est l'effort de la musique pour faire resplendir devant les hommes la beauté de Dieu : entendre cette mélodie revient à connaître le Paradis, où tout est harmonie de l'amour qui se dégage de Dieu pour réjouir les bienheureux et que ceux-ci lui retournent pour lui dire : « Nous t'aimons ! »

Le " Gloire à Dieu " angélique se répand en ondes de plus en plus étendues sur la campagne paisible, accompagnées de lumière. Les oiseaux y unissent leurs chants pour saluer cette lumière précoce et les brebis leurs bêlements pour ce soleil anticipé. Mais moi, comme déjà dans la grotte pour le bœuf et l'âne, j'aime à croire que ce sont les animaux qui saluent leur Créateur venu parmi eux pour les aimer, non seulement comme homme, mais aussi comme Dieu.

Le chant décroît et la lumière faiblit tandis que les anges remontent aux cieux...

30.5 ...Les bergers reviennent à eux.

« Tu as entendu ?

– On va voir ?

– Et les bêtes ?

– Oh, il ne leur arrivera rien ! Allons-y, pour obéir à la parole de Dieu !

– Mais où aller ?

– N’a-t-il pas dit qu’il est né aujourd’hui ? et qu’il n’a pas trouvé de logement à Bethléem ? »

Celui qui parle, c’est le berger qui a donné le lait.

« Venez, moi je sais. J’ai vu la femme et elle m’a fait de la peine. Je lui ai indiqué un endroit, parce que je pensais bien qu’elle ne trouverait pas où se loger, et j’ai donné à l’homme du lait pour elle. Elle est si jeune, si belle ! Elle doit être bonne comme l’ange qui nous a parlé. Venez, venez. Allons prendre du lait, des fromages, des agneaux ainsi que des peaux de mouton tannées. Ils doivent être très pauvres et... qui sait quel froid ressent celui que je n’ose nommer ! Dire que j’ai parlé à sa Mère comme à une pauvre épouse ! »

Ils vont au hangar et en ressortent peu après, les uns avec de petites fiasques de lait, les autres avec des fromages ronds enveloppés dans des filets de sparte, d’autres encore portent des peaux de mouton tannées ou des paniers contenant un agneau bêlant.

« J’apporte une brebis. Elle a eu un agneau il y a un mois. Son lait est bon. Il pourra leur être utile si la femme n’a pas de lait. On croirait une enfant, et elle est tellement pâle ! Elle a un teint de jasmin sous la lune » dit le berger au lait.

Puis il les guide.

30.6 Ils marchent à la lumière de la lune et des torches après avoir fermé le hangar et l’enclos. Ils suivent des sentiers champêtres, à travers des haies de ronces dénudées par l’hiver.

Ils font le tour de Bethléem et arrivent à l’étable, non pas par le même chemin que Marie, mais en sens inverse, de sorte qu’ils ne passent pas devant les étables plus belles, mais tombent directement sur celle-ci. Ils s’approchent de l’ouverture.

« Entre !

– Moi, je n’ose pas.

– Toi, entre.

– Non.

– Regarde, au moins...

– Toi, Lévi, tu as été le premier à voir l'ange, c'est le signe que tu es meilleur que nous, regarde. »

Dire qu'ils l'avaient d'abord traité de fou... maintenant, ça les arrange qu'il ose faire ce que eux n'osent pas.

Le gamin hésite, puis se décide. Il s'approche de l'ouverture, écarte un peu le manteau, regarde... et s'arrête, en extase.

« Qu'est-ce que tu vois, lui demandent-ils à voix basse, anxieux.

– Je vois une belle jeune femme et un homme penchés sur une mangeoire et j'entends..., j'entends un petit bébé pleurer, et la femme lui parler avec une voix... oh, quelle voix !

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

– Elle dit : " Jésus, mon tout-petit ! Jésus, l'amour de ta maman ! Ne pleure pas, mon petit enfant ! " Et aussi : " Ah, si je pouvais te dire : ' Prends ce lait, mon tout-petit ! ' Mais je n'en ai pas encore ! " Elle dit également : " Tu as si froid, mon amour ! La paille te pique. Quelle souffrance pour ta maman de t'entendre pleurer comme ça sans pouvoir te consoler ! " Et elle ajoute : " Dors, mon âme. Cela me fend le cœur de t'entendre pleurer et te voir pleurer. " Elle l'embrasse et doit sûrement réchauffer ses petits pieds de ses mains, parce qu'elle reste penchée, les bras plongés dans la mangeoire.

– Appelle ! Fais-toi entendre !

– Pas moi : toi, qui nous as guidés et qui la connais. »

Le berger ouvre la bouche, mais se borne à bredouiller.

30.7 Joseph se retourne et vient à la porte :

« Qui êtes-vous ?

– Des bergers. Nous vous apportons de la nourriture et de la laine. Nous venons adorer le Sauveur.

– Entrez. »

Ils entrent, et l'étable s'éclaire à la lueur de leurs torches. Les plus âgés poussent les enfants devant eux.

Marie se retourne et sourit :

« Venez », dit-elle. « Venez ! »

Elle les y invite de la main et par son sourire, prend celui qui a vu l'ange et l'attire à elle, tout contre la crèche. L'enfant regarde, tout heureux.

Les autres, invités eux aussi par Joseph, s'avancent avec leurs cadeaux et les déposent tous aux pieds de Marie en disant quelques mots émus. Ils regardent ensuite le petit Enfant, qui pleure doucement, et sourient d'émotion et de bonheur.

L'un d'eux, moins timide, dit :

« Prends, Mère, elle est soyeuse et propre. Je l'avais préparée pour mon enfant qui va bientôt naître, mais je te l'offre. Mets ton Fils dans cette laine, elle sera douce et chaude. »

Il offre une peau de mouton, une très belle peau avec une longue toison de laine blanche.

Marie soulève Jésus et l'en recouvre. Elle le montre aux bergers, agenouillés sur la paille du sol, qui le contemplant, extasiés.

Ils se font plus hardis, et l'un d'eux propose :

« Il faudrait lui donner une gorgée de lait ou, mieux, de l'eau et du miel. Mais nous n'avons pas de miel. On en donne aux tout-petits. J'ai sept enfants, alors je sais...

– Voilà le lait. Prends, femme.

– Mais il est froid. Il en faudrait du chaud. Où est Elie ? C'est lui qui a la brebis. »

Elie doit être l'homme au lait. Mais il n'est pas là. Il s'est arrêté dehors et regarde par une fente, et il est perdu dans l'obscurité de la nuit.

« Qui vous a guidés ?

– Un ange nous a dit de venir et Elie nous a guidés ici. Mais où est-il passé maintenant ? »

C'est la brebis qui le dénonce par un bêlement.

« Avance, on a besoin de toi. »

Il entre avec sa brebis, tout honteux d'être le plus remarqué.

« C'est toi ? », demande Joseph, qui le reconnaît.

Et Marie lui dit en souriant :

« Tu es bon. »

On trait la brebis et Marie se sert de l'extrémité d'un linge trempé dans le lait chaud et écumant pour mouiller les lèvres du petit Enfant, qui suce cette douceur crémeuse. Tous sourient, et plus encore quand Jésus s'endort dans la tiédeur de la laine, le morceau de linge encore entre les lèvres.

30.8 « Vous ne pouvez pas rester ici. Il y fait froid et humide, et puis... cette odeur d'animaux ! Ça ne va pas... et... ce n'est pas bon pour le Sauveur.

– Je le sais », dit Marie avec un grand soupir. « Mais il n'y avait pas de place pour nous à Bethléem.

– Courage, Femme. Nous allons te trouver une maison.

– J'en parlerai à ma patronne », dit Elie, l'homme au lait. « Elle est bonne, elle vous accueillera, même s'il lui faut vous laisser sa chambre. Dès qu'il fera jour, je lui en parlerai. Il y a plein de monde chez elle, mais elle vous trouvera une place.

– Du moins pour mon Enfant. Joseph et moi, nous pouvons rester par terre. Mais pour l'enfant...

– Ne soupirez pas, Femme. Je m'en occupe. Et je répèterai à beaucoup de gens ce qui nous a été dit. Vous ne manquerez de rien. En attendant, prenez ce que notre pauvreté peut vous offrir. Nous sommes des bergers...

– Nous sommes pauvres, nous aussi », répond Joseph. « Et nous ne pouvons vous dédommager.

– Oh, nous ne voulons rien ! Même si vous le pouviez, nous n'accepterions pas ! Le Seigneur nous en a déjà récompensés. Il a promis la paix à tout le monde. Mais à nous, il nous l'a déjà donnée, parce que l'ange a annoncé que cet enfant est le Sauveur, que c'est le Christ, le Seigneur. Nous avons beau être pauvres et ignorants, nous savons que les prophètes annoncent que le Sauveur sera le Prince de la Paix. Il nous a dit aussi d'aller l'adorer : donc il nous a donné sa paix. Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et gloire à son Christ que voici ! Et bénie sois-tu, femme, de l'avoir engendré ! Tu es sainte, car tu as mérité de le porter ! Commande-nous comme une reine, nous serons heureux de te servir. Que pouvons-nous faire pour toi ?

– Aimer mon Fils et garder toujours au fond du cœur vos pensées de maintenant.

– Mais pour toi ? Tu ne désires rien ? Tu n'as pas de parents à qui faire savoir que ton Fils est né ?

– Si, j'en aurais. Mais ils sont loin d'ici. Ils habitent Hébron.

– J'y vais, moi » dit Elie. « De qui s'agit-il ?

– Zacharie le prêtre et Elisabeth ma cousine.

– Zacharie ? Ah, je le connais bien ! En été, je vais dans ces montagnes, car les pâturages y sont riches et beaux, et je suis l'ami de son berger. Dès que je te saurai bien installée, je partirai chez Zacharie.

– Merci, Elie.

– De rien. C'est un grand honneur pour moi, qui suis un pauvre berger, d'aller parler au prêtre et de lui annoncer : " Le Sauveur est né. "

– Non, tu lui diras : " Marie de Nazareth, ta cousine, a dit que Jésus est né et te demande de venir à Bethléem. "

– Je le ferai.

– Que Dieu t'en récompense. 30.9 Je me souviendrai de toi, de vous tous...

– Tu parleras de nous à ton Enfant ?

– Oui.

- Je m'appelle Elie.
- Moi Lévi.
- Et moi Samuel.
- Et moi Jonas.
- Moi, Isaac.
- Moi Tobie.
- Et moi Jonathas.
- Et moi, Daniel.
- Moi, c'est Siméon.
- Moi, je m'appelle Jean.
- Moi, Joseph, et mon frère Benjamin, nous sommes jumeaux.
- Je me rappellerai vos noms.
- Il nous faut partir... Mais nous reviendrons... Et nous t'en amènerons d'autres pour adorer !
- Comment revenir à la bergerie en laissant cet Enfant !
- Gloire à Dieu qui nous l'a montré !
- Laisse-nous embrasser son vêtement », dit Lévi avec un sourire d'ange.

Marie soulève Jésus tout doucement et, assise sur la paille, elle présente au baiser les petits pieds, enveloppés dans des langes. Les bergers s'inclinent jusqu'à terre. Ceux qui ont de la barbe se l'essuient d'abord et presque tous pleurent ; quand ils doivent partir, ils sortent à reculons, laissant leur cœur derrière eux...

La vision se termine ainsi : Marie assise sur la paille et tenant l'Enfant sur son sein, et Joseph, accoudé au bord de la crèche, qui regarde et adore.

Jésus dit :

« Aujourd'hui, c'est moi qui parle. Tu es très fatiguée, mais fais preuve d'encore un peu de patience. C'est la vigile de la fête du Très-Saint-Sacrement. Je pourrais te parler de l'Eucharistie et des saints qui se sont faits les apôtres de son culte, tout comme je t'ai parlé de ceux qui furent les apôtres du Sacré Cœur. Mais je veux t'entretenir d'autre chose et d'une catégorie d'adorateurs de mon corps qui furent les précurseurs de son culte. Il s'agit des bergers. Ce sont eux les premiers adorateurs de mon corps de Verbe fait homme.

Je t'ai dit un jour, et l'Eglise le dit elle aussi, que les saints Innocents furent les premiers martyrs du Christ. Je te déclare aujourd'hui que les bergers sont les premiers adorateurs du corps de Dieu. Ils possèdent toutes les qualités requises pour être des adorateurs de mon corps, des âmes eucharistiques.

Une foi certaine : ils croient promptement et aveuglément à l'ange.

La générosité : ils offrent toutes leurs richesses à leur Seigneur.

L'humilité : ils s'approchent des personnes humainement plus pauvres qu'eux, modestement, avec des gestes qui n'humilient pas, et disent être leurs serviteurs.

Le désir : ce qu'ils ne peuvent donner d'eux-mêmes, ils s'ingénient à le procurer avec un zèle courageux.

Une obéissance prompte : Marie souhaite que Zacharie soit avertie, et Elie y part sur-le-champ. Il ne remet pas à plus tard.

Enfin, *l'amour* : ils ne peuvent s'arracher de la crèche, et toi tu précises avec raison : " Ils y laissent leur cœur. "

Mais ne faudrait-il pas se comporter de la même manière envers mon Saint Sacrement ?

30.11 J'ajoute quelque chose d'autre, pour toi seule : observe quelle est la première personne à qui l'ange se révèle, celui qui mérite d'entendre les sentiments affectueux de Marie. C'est Lévi, l'enfant.

A celui qui possède une âme d'enfant, Dieu se révèle et révèle ses mystères, il lui permet d'entendre les paroles divines et celles de Marie.

Celui qui possède une âme d'enfant a aussi la sainte hardiesse de Lévi et dit : " Laisse-moi embrasser le vêtement de Jésus. " Il le dit à Marie, parce que Marie est toujours celle qui vous donne Jésus. C'est elle qui porte l'Eucharistie. Elle est le Ciboire vivant.

Celui qui va vers Marie me trouve. Celui qui me demande à elle me reçoit par elle. Le sourire de ma Mère, quand une créature lui dit : " Donne-moi ton Jésus, pour que je l'aime " fait briller les Cieux d'une plus vive splendeur de joie, tant elle s'en réjouit.

Dis-lui donc : " Laisse-moi embrasser le vêtement de Jésus. Laisse-moi embrasser ses plaies. " Et ose encore davantage. Dis : " Fais reposer ma tête sur le cœur de ton Jésus, pour que j'y trouve mon bonheur. "

Viens, et repose-toi, comme Jésus dans son berceau, entre Jésus et Marie. »

EMV 73 – Les malédictions de Bethléem envers les bergers

« C'est là le tombeau de Rachel, dit Simon.

– Alors, nous sommes presque arrivés. Nous entrons tout de suite en ville ?

– Non, Judas. Je vais d'abord vous montrer un endroit... Puis nous entrerons dans la ville et, comme il fait encore jour et qu'il y aura un clair de lune, nous pourrons parler à la population, si elle veut écouter.

– Pourquoi voudrais-tu qu'elle ne t'écoute pas ? »

73.2 Ils sont arrivés au tombeau, ancien, mais bien conservé, blanchi à la chaux. **Jésus s'arrête pour boire à un vieux puits tout proche.**

Une femme lui offre l'eau qu'elle est venue puiser. Jésus l'interroge :

« **Es-tu de Bethléem ?**

– **Oui, mais en ce moment, à l'époque des récoltes, je suis ici avec mon mari dans cette campagne pour m'occuper des jardins et des vergers. Et toi, tu es galiléen ?**

– **Je suis né à Bethléem, mais j'habite à Nazareth de Galilée.**

- Persécuté, toi aussi ?

- La famille. Mais pourquoi dis-tu : " Toi aussi " ? Parmi les habitants de Bethléem, y a-t-il beaucoup de persécutés ?

- Tu ne le sais pas ? Quel âge as-tu ?

- Trente ans.

- Alors tu es né au moment même où ... Ah, quel malheur ! Mais pourquoi est-il né ici, celui-là ?

- Qui ?

- Mais celui qui se prétendait le Sauveur. Malédiction aux imbéciles qui dans l'ivresse de la boisson ont vu des anges dans les nuages, ont entendu des voix du Ciel au milieu des bêlements des brebis et des braiments des ânes et qui, dans les nuées de l'ivresse prirent trois misérables pour les gens les plus saints de la terre. Malédiction sur eux et sur ceux qui auront cru en eux !

- Mais, avec toutes tes malédictions, tu ne m'expliques pas ce qui est arrivé. Pourquoi ces malédictions ?

- Parce que... Mais, dis-moi : où veux-tu aller ?

- A Bethléem, avec mes amis. J'y ai des intérêts. Je dois saluer de vieux amis et leur porter le salut de ma mère. Mais je voudrais d'abord apprendre bien des choses, parce que notre famille est absente depuis de nombreuses années. Nous avons quitté la ville quand j'avais quelques mois.

- Avant ce malheur, alors. 73.3 Ecoute, si tu ne dédaignes pas la maison d'un paysan, venez partager avec nous le pain et le sel, toi et tes compagnons. Nous parlerons pendant le souper et je vous logerai jusqu'au matin. La maison est petite, mais sur le sol de l'étable, il y a une bonne couche de foin. La nuit est chaude et sereine. Si tu veux, tu peux y dormir.

- Que le Seigneur d'Israël te récompense de ton hospitalité ! Je viendrai avec joie dans ta maison.

- Le pèlerin porte avec lui sa bénédiction. Allons. Je dois verser encore six amphores d'eau sur les légumes qui viennent de sortir.

– Je vais t’aider.

– Non, tu es un seigneur. Ta manière de faire me le prouve.

– Je suis un artisan, femme. Et celui-ci est un pêcheur. Ceux-ci sont judéens, fortunés et ont une situation. Pas moi. »

Il prend une amphore appuyée contre le petit muret du puits. Il l’attache et la descend.

Jean l’aide. Les autres aussi ne veulent pas être en reste. Ils demandent à la femme :

« Où est le jardin ? Montre-le-nous. Nous porterons les jarres.

– Que Dieu vous bénisse ! J’ai les reins rompus de fatigue. Venez... »

Alors, pendant que Jésus sort son broc, les trois compagnons descendent par un sentier... puis reviennent avec les deux brocs vides, les remplissent et repartent. Ils le font, non pas trois fois, mais bien une dizaine de fois. Et Judas dit en riant :

« Elle est en train de s’égosiller, à force de bénédictions. Nous donnons tant d’eau à la salade que la terre sera humide pendant au moins deux jours, et la femme ne se fatiguera pas les reins. »

Quand il revient pour la dernière fois, il dit :

« Maître, je crois cependant que nous sommes mal tombés.

– Pourquoi, Judas ?

– Parce qu’elle en veut au Messie. Je lui ai dit : “ Ne blasphème pas. Ne sais-tu pas que la plus grande grâce pour le peuple de Dieu, c’est le Messie ? Yahvé l’a promis à Jacob et après lui à tous les prophètes et justes d’Israël, et tu le hais ? ” Elle m’a répondu : “ Pas lui, mais ceux qui l’ont qualifié de Messie : des bergers ivres et de maudits devins d’Orient. ” Et puisque c’est toi...

– Peu importe. Je sais que je suis fait pour être pour beaucoup un signe d’épreuve et de contradiction. Lui as-tu révélé qui je suis ?

– Non. Je ne suis pas sot. J’ai voulu préserver tes épaules et les nôtres.

– Tu as bien fait. Pas à cause des épaules, mais parce que je désire me manifester quand je le juge convenable. Allons. »

Judas le conduit au jardin.

73.4 La femme verse les trois derniers brocs et les conduit à une bâtisse ancienne au milieu du verger.

« Entrez, dit-elle, mon mari est déjà à la maison. »

Ils s’avancent vers une cuisine basse et enfumée.

« Que la paix soit sur cette maison, salue Jésus.

– Qui que tu sois, que la bénédiction soit sur toi et sur les tiens. Entre !
» répond l’homme.

Et il apporte d’abord un bassin rempli d’eau pour que les quatre hommes se rafraîchissent et se lavent. Puis ils entrent tous et s’asseyent à une table grossière.

« Je vous remercie pour ma femme. Elle m’a raconté. Je n’avais jamais approché des Galiléens. On m’avait dit qu’ils étaient frustrés et querelleurs. Mais, vous, vous vous êtes montrés gentils et bons. Déjà fatigués... et tant travailler ! Vous venez de loin ?

– De Jérusalem. Ceux-ci sont judéens. Lui et moi, nous sommes de Galilée. Mais, crois-moi, homme : des bons et des mauvais, il y en a partout.

– C’est vrai. Moi, pour la première fois que je rencontre des Galiléens, je suis bien tombé. Femme, apporte à manger. Je n’ai que du pain, des légumes, des olives et du fromage. Je suis un paysan.

– Je ne suis pas un seigneur, moi non plus. Je suis menuisier.

– Toi ? Avec ces manières ? »

La femme intervient :

« Notre hôte est de Bethléem, je t’ai dit, et les siens ont été persécutés. Qui sait s’ils n’étaient pas riches et instruits comme

**l'étaient Josué d'Ur, Mathias, fils d'Isaac, Lévi, fils d'Abraham...
pauvres malheureux !**

– On ne t'a pas interrogée. Pardonnez-lui. Les femmes bavardent toujours plus que les moineaux, le soir.

– C'étaient des familles de Bethléem ?

– Comment ? Tu ne sais pas qui c'était, si tu es de Bethléem ?

– Nous avons fui alors que j'avais quelques mois... »

La femme, qui doit réellement être bavarde, se remet à parler :

« Il est parti avant le massacre.

– Eh ! Je le vois bien : autrement, il ne serait plus de ce monde. Tu n'y es jamais revenu ?

– Non.

73.5 – Quel grand malheur ! Tu en trouveras peu de ceux que, d'après ce que Sarah m'a dit, tu veux connaître et saluer. Beaucoup de morts, beaucoup de fugitifs, beaucoup... hélas ! Dispersés, et on n'a jamais su s'ils sont morts dans le désert ou s'ils ont péri en prison pour les punir de leur révolte. Mais était-ce une révolte ? Qui serait resté impassible en voyant égorger tant d'innocents ? Non, il n'est pas juste que Lévi et Elie soient encore vivants alors que tant d'innocents sont morts !

– Qui sont-ils, ces deux hommes, et qu'ont-ils fait ?

– Mais... tu as au moins entendu parler du massacre ! Le massacre d'Hérode... Plus de mille bébés dans la ville, un autre millier dans les campagnes. Et tous des garçons – ou plutôt à peu près tous car, dans leur furie, dans la nuit, dans la mêlée, les tueurs prirent même des petites filles, les arrachèrent de leurs berceaux, des lits de leurs mères, des maisons assiégées, et ils les transpercèrent, comme des gazelles en train de boire visées par un archer. Eh bien ! Tout cela, pourquoi ? Parce qu'un groupe de bergers qui, pour lutter contre le froid de la nuit, avaient bu à grandes gorgées une boisson, furent pris de délire et racontèrent qu'ils avaient vu des anges, entendu des chants, reçu un message... et nous dirent, à nous de Bethléem : " Venez, adorez. Le Messie est né. " Imagine-toi, le Messie dans une grotte !

En vérité, je dois dire que nous fûmes tous ivres, même moi, qui étais encore jeune homme, même ma femme qui n'avait que quelques années... car tous nous avons cru, et dans une pauvre femme de Galilée, nous avons voulu voir la Vierge qui enfante, celle dont ont parlé les prophètes. Mais elle était avec un grossier Galiléen. Sûrement son mari. Si elle était mariée, comment pouvait-elle être la " Vierge " ? Bref, nous avons cru. Cadeaux, adorations, maisons ouvertes pour les accueillir... Oh ! on a bien su faire les choses. Pauvre Anne ! Elle y a perdu ses biens et la vie, et les enfants de sa fille aussi, la première, la seule à avoir été sauvée parce qu'elle avait épousé un marchand de Jérusalem, perdirent leurs biens, parce que la maison fut brûlée et tout leur domaine rasé sur ordre d'Hérode. C'est maintenant un champ inculte où paissent les troupeaux.

– Tout cela par la faute des bergers ?

– Non, par celle aussi de trois sorciers venus du royaume de Satan. Peut-être étaient-ils complices des trois... Et nous, imbéciles qui leur avons fait tant d'honneurs ! Ce pauvre chef de la synagogue ! Nous l'avons tué parce qu'il avait juré que les prophéties marquaient du sceau de la vérité les paroles des bergers et des mages...

– Tout cela est donc la faute des bergers et des mages ?

– Non, Galiléen, par notre faute aussi. A cause de notre crédulité. Il y avait si longtemps qu'on attendait le Messie ! Des siècles d'attente. Beaucoup de déceptions, les derniers temps avec les faux Messies. L'un était galiléen, comme toi, un autre s'appelait Théodas. Des menteurs ! Le Messie, eux ? Ce n'étaient que des aventuriers avides à la recherche de la fortune ! Cela aurait dû être pour nous une leçon. Au contraire...

73.6 – Et alors, pourquoi maudissez-vous tous les bergers et les mages ? Si vous jugez que, vous aussi, vous avez été des sots, vous devriez vous maudire, vous également. Mais la malédiction n'est pas permise par le commandement de l'amour. La malédiction attire la malédiction. Etes-vous certains que votre jugement est juste ? Ne pourrait-il pas être vrai que les bergers et les mages aient dit la vérité, révélée à eux par Dieu ? Pourquoi vouloir croire qu'ils ont été des menteurs ?

– Parce que les années de la prophétie n'étaient pas accomplies. Depuis, nous avons réfléchi... après que le sang qui avait rougi les vasques et les ruisseaux eut ouvert les yeux de notre intelligence.

– Est-ce que le Très-Haut n'aurait pas pu, par excès d'amour pour son peuple, anticiper la venue du Sauveur ? Sur quoi les mages basaient-ils leur affirmation ? Tu m'as dit qu'ils venaient d'orient...

– Sur leurs calculs au sujet d'une nouvelle étoile.

– Or n'est-il pas dit : " Une étoile naîtra de Jacob et un sceptre s'élèvera d'Israël " ? Et Jacob n'est-il pas le grand patriarche et ne s'est-il pas arrêté dans cette terre de Bethléem qui lui était chère comme la prunelle de l'œil, parce que c'est là que mourut sa Rachel bien aimée ?

Et encore, n'est-il pas sorti de la bouche d'un prophète : " Un rejeton sortira de la souche de Jessé, un surgeon poussera de ses racines " ? Isaïe, le père de David, est né ici. Le surgeon sur la souche, sciée à la racine par l'usurpation des tyrans, n'est-ce pas la " Vierge " qui enfantera le Fils conçu, non pas d'un homme – car alors elle ne serait plus vierge –, mais de la volonté de Dieu, par quoi il sera " l'Emmanuel ", car Fils de Dieu, il sera Dieu et, par conséquent, apportera Dieu au milieu du peuple de Dieu, comme son nom l'indique ?

Et, selon la prophétie, ne sera-t-il pas annoncé aux peuples des ténèbres, c'est-à-dire aux païens " par une grande lumière " ? Or l'étoile vue par les mages ne pourrait-elle pas être l'étoile de Jacob, la grande lumière des deux prophéties de Balaam et d'Isaïe ?

Et le massacre lui-même accompli par Hérode ne rentre-t-il pas dans les prophéties ? " Un cri s'est élevé... C'est Rachel qui pleure ses fils. " Il était écrit que les os de Rachel, dans son tombeau d'Ephrata, gémissaient et pleureraient à l'époque où, par le Sauveur, la récompense allait venir au peuple saint. Larmes qui se changeraient ensuite en un sourire céleste, comme l'arc-en-ciel que forment les dernières gouttes d'eau de l'orage, mais qui annonce : " Voilà : le beau temps vous est accordé. " »

– Tu es très instruit. Es-tu rabbi ?

– Je le suis.

– Je m'en rends bien compte. Il y a dans tes paroles lumière et vérité. Pourtant... trop de blessures saignent encore sur cette terre de Bethléem pour le Messie, vrai ou faux... Je ne lui conseillerais même pas de venir ici. Cette terre le repousserait comme on repousse un bâtard à cause de qui les vrais enfants sont morts. D'ailleurs... si c'était lui... il est mort avec les autres qu'on a égorgés.

73.7 – Où habitent maintenant Lévi et Elie ?

– Tu les connais ? »

L'homme a des soupçons.

« Je ne les connais pas. Leur visage m'est inconnu, mais ce sont des malheureux et j'ai toujours pitié des malheureux. Je veux aller les trouver.

– Hum ! Tu seras le premier depuis presque six lustres. Ils sont encore bergers, au service d'un riche hérodien de Jérusalem qui s'est approprié les biens de beaucoup d'habitants qui ont été tués... Il y a toujours des profiteurs ! Tu les trouveras avec leurs troupeaux sur les hauteurs en direction d'Hébron. Mais, un conseil : ne te fais pas voir des habitants de Bethléem en train de leur parler. Tu aurais à t'en repentir. Nous les supportons parce que... parce qu'il y a l'hérodien. Sinon...

– Ah, la haine ! Pourquoi haïr ?

– Parce que c'est juste ; ils nous ont fait du mal.

– Ils ont cru bien faire.

– Mais ils ont mal agi, alors qu'ils souffrent ! Nous devons les tuer, comme ils ont fait tuer par leur folie. Mais nous étions hébétés... et après, il y a eu l'hérodien.

– Alors sans lui, vous les auriez tués, même après le premier mouvement de vengeance, encore compréhensible ?

– Maintenant encore nous les tuerions si nous ne redoutions pas leur maître.

– Homme, je te le dis : ne hais pas. Ne désire pas le mal. Ne désire pas faire le mal. Il n'y a là aucune faute mais, même s'il y en avait, pardonne. Au nom de Dieu pardonne. Dis-le aux autres habitants de Bethléem. Quand la haine tombera de vos cœurs, le Messie viendra ; alors vous le connaîtrez, car il est vivant. Il l'était déjà quand le massacre eut lieu, je vous le dis. Ce ne fut pas par la faute des bergers et des mages, mais par la faute de Satan que ce carnage a eu lieu. Le Messie vous est né, ici. Il est venu apporter la lumière à la terre de ses pères. Fils d'une mère vierge de la race de David, c'est dans les ruines de la maison de David qu'il a ouvert au monde le fleuve des grâces éternelles, qu'il a ouvert à l'homme le chemin de la vie...

– Va-t'en, va-t'en, hors d'ici ! Tu es un partisan de ce faux Messie qui ne pouvait être que faux, puisqu'il nous a apporté le malheur, à nous de Bethléem. Tu le défends, par conséquent...

– Silence, homme, je suis judéen et j'ai des amis haut placés. Tu pourrais te repentir de cette insulte. »

Judas bondit, saisit le paysan par son vêtement, le secoue avec violence. Il bout de colère.

« Non, non, allez-vous-en ! Je ne veux pas d'ennuis ni avec les habitants de Bethléem, ni avec Rome et Hérode. Partez, maudits, si vous ne voulez pas que je vous fasse quelque chose dont vous vous souviendrez ! Dehors !...

– Partons, Judas. Ne réagis pas. Laissons-le sur sa rancœur. Dieu ne pénètre pas là où il y a de la haine. Partons.

– Oui, partons, mais vous me le paierez !

– Non, Judas, non. Il ne faut pas parler ainsi. Ce sont des aveugles... Il y en aura tant sur ma route !... »

73.8 Ils sortent en suivant Simon et Jean, qui sont déjà dehors et parlent avec la femme dans un coin de l'étable.

« Pardonne à mon mari, Seigneur. Je ne croyais pas faire tant de mal... Tiens. » Elle donne des œufs. « Tu les mangeras demain matin. Ils sont frais, d'aujourd'hui. Je n'ai rien d'autre... Pardon. Où vas-tu dormir ? »

– Ne t'inquiète pas. Je sais où aller. Va en paix en raison de ta bonté. Adieu. »

Ils font quelques pas en silence, puis Judas explose :

« Pourquoi ne te fais-tu pas adorer ? Pourquoi ne pas faire toucher terre à ce dégoûtant blasphémateur ? Par terre ! Terrassé, pour avoir mal agi envers toi, le Messie... Ah ! Moi, je l'aurais fait ! Les Samaritains, on les réduit en cendres par le miracle. Il n'y a que cela qui les convainc.

– Ah ! Combien de fois je l'entendrai dire ! Mais devrais-je réduire en cendres chaque personne qui pèche contre moi !... Non, Judas. Je suis venu pour créer, pas pour détruire.

– D'accord, mais en attendant, ce sont les autres qui te détruisent. »

Jésus ne réplique pas.

Simon demande :

« Où allons-nous maintenant, Maître ?

– Venez avec moi. Je connais un endroit.

– Mais si tu n'es jamais venu ici depuis que tu as fui, comment le connais-tu ? demande Judas, encore sous le coup de la colère.

– Je le connais. Il n'est pas beau. Mais j'y suis venu une autre fois. Ce n'est pas à Bethléem. Un peu en dehors... Allons dans cette direction. »

Jésus marche à l'avant, suivi de Simon, puis de Judas, enfin de Jean...

73.9 Dans le silence que rompt seulement le crissement des sandales sur les graviers du sentier, on entend un sanglot.

« Qui pleure ? » demande Jésus en se retournant.

Alors Judas :

« C'est Jean. Il a eu peur.

– Non, je n'ai pas peur. J'avais déjà la main sur le coutelas que j'ai à la ceinture... mais je me suis souvenu de ton : " Ne tue pas, pardonne. " Tu le dis toujours...

– Dans ce cas, pourquoi pleures-tu ? demande Judas.

– Parce que je souffre de voir que le monde ne veut pas de Jésus. Il ne le reconnaît pas et ne veut pas le connaître. Quelle douleur ! Comme si on me faisait pénétrer dans le cœur des épines enflammées. Comme si j'avais vu piétiner ma mère et cracher au visage de mon père... Plus encore... Comme si j'avais vu les chevaux des Romains manger dans l'Arche sainte et coucher dans le Saint des Saints.

– Ne pleure pas, mon Jean. Tu le diras, cette fois et d'innombrables autres fois : " Il était la lumière venue briller au milieu des ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont pas comprise. Il est

venu dans le monde fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans sa ville, dans sa maison, et les siens ne l'ont pas reçu. "

Ah, ne pleure pas comme ça !

– Cela n'arrive pas en Galilée ! Soupire Jean.

– Alors, pas davantage en Judée, réplique Judas. Jérusalem en est la capitale et il y a trois jours qu'on t'y saluait comme Messie par des " Hosannas ". Ici... c'est un village de bergers grossiers, de paysans, de jardiniers... il ne faut pas se baser sur eux. Même les Galiléens, allons, ne seront pas tous bons. Du reste, Judas, le faux Messie, d'où était-il ? On disait...

– Assez, Judas. Il ne faut pas se troubler. Moi, je suis calme. Soyez-le, vous aussi. Judas, viens ici. Je dois te parler. »

Judas le rejoint.

« Prends la bourse. Tu feras les courses pour demain.

– Et, pour l'instant, où logerons-nous ? »

Jésus sourit et se tait.

73.10 La nuit est descendue. La lune revêt tout de blancheur. Les rossignols chantent dans les oliviers. Un ruisseau ressemble un ruban d'argent sonore. Des prés fauchés arrive une odeur de foin : chaude, presque charnelle, pourrais-je dire. Quelques mugissements. Quelques bêlements. Et des étoiles, des étoiles, des étoiles... un semis d'étoiles sur le voile du ciel, un baldaquin de bijoux vivants sur les collines de Bethléem.

« Mais ici !... Ce sont des ruines. Où nous conduis-tu ? Ce n'est plus la ville.

– Je le sais. Viens, suis le ruisseau, derrière moi. Encore quelques pas, et puis... et puis je t'offrirai le logement du Roi d'Israël. »

Judas hausse les épaules et garde le silence.

Encore quelques pas, puis voilà un tas de maisons en ruines, des restes d'habitations... Un antre, entre deux fentes de hautes murailles.

Jésus dit :

« Avez-vous de l'amadou ? Allumez. »

Simon allume une lanterne qu'il tire de sa besace et la donne à Jésus.

« Entrez, dit le Maître, en levant la lumière, entrez. C'est la chambre de la nativité du Roi d'Israël.

– Tu te trompes, Maître ! C'est une caverne nauséabonde. Ah ! Pour moi, je n'y reste sûrement pas ! Elle me dégoûte : humide, froide, fétide, pleine de scorpions, de serpents peut-être...

– Et pourtant, mes amis : ici, la nuit du 25 du mois d'Encénie, naquit de la Vierge, Jésus le Christ, l'Emmanuel, le Verbe de Dieu fait chair pour l'amour de l'homme : moi, qui vous parle. A cette époque comme aujourd'hui, le monde fut sourd aux voix du Ciel qui s'adressaient au cœur... et il a repoussé la Mère... et ici... Non, Judas, ne détourne pas les yeux d'un air dégoûté de ces chauves-souris qui volent, de ces lézards verts, de ces toiles d'araignées. Ne relève pas avec dégoût ton beau vêtement brodé pour qu'il ne se souille pas sur le sol, couvert d'excréments d'animaux. Ces chauves-souris sont les petites-filles de celles qui furent les premiers jouets qui s'agitèrent sous les yeux du Bébé, pour lequel les anges chantaient le " Gloria " que les bergers entendirent, ivres de rien d'autre que d'une joie extatique, de la vraie joie. Ces lézards couleur émeraude furent les premières couleurs qui frappèrent ma pupille, les premières après la blancheur du vêtement et du visage de ma Mère. Ces toiles d'araignées formèrent le baldaquin de mon berceau royal. Quant à ce sol, tu peux le fouler sans dédain... il est couvert d'excréments, mais il est sanctifié par son pied à elle, la Sainte, la grande Sainte, la Pure, l'Inviolée, la Mère de Dieu, celle qui enfanta parce qu'elle devait enfanter, qui enfanta parce que Dieu, et non pas l'homme, le lui dit et la rendit enceinte de lui-même. Elle, la Femme immaculée, l'a foulé aux pieds. Tu peux y mettre tes pas. Et que Dieu veuille que par la plante de tes pieds te monte au cœur la pureté qui émana d'elle... »

73.11 Simon s'est agenouillé. Jean va droit à la crèche et pleure, la tête appuyée sur elle. Judas est abasourdi... puis, vaincu par l'émotion et sans plus penser à son bel habit, il se jette sur le sol, saisit un pan du vêtement de Jésus, l'embrasse et se frappe la poitrine en disant :

« Ah ! Aie pitié, bon Maître, de l'aveuglement de ton serviteur ! Mon orgueil tombe... Je te vois comme tu es. Non pas le roi que je pensais, mais

le Prince éternel, le Père du siècle à venir, le Roi de la paix. Pitié, mon Seigneur et mon Dieu ! Pitié !

– Oui, tu as toute ma pitié. Nous allons maintenant dormir à l'endroit où dormirent l'Enfant et la Vierge, là où Jean a pris la place de la Mère en adoration, là où Simon ressemble à mon père putatif. Ou bien, si vous préférez, je vous parlerai de cette nuit...

– Oh oui, Maître, fais-nous connaître ton épanouissement en ce monde !

– Pour qu'il soit une perle lumineuse dans nos cœurs et pour que nous puissions le redire au monde.

– Et pour vénérer ta Mère, non seulement pour avoir été ta mère, mais pour être... ah, pour être la Vierge !»

C'est d'abord Judas qui a parlé, puis Simon, puis Jean là tout près de la crèche ; sur son visage, les larmes se mêlent aux sourires.

« Venez sur le foin. Ecoutez... »

Jésus leur raconte alors la nuit de sa naissance :

“ ... la Mère qui était déjà sur le point d'enfanter, vint, sur l'ordre de César Auguste et sur l'avis du délégué impérial, Publius Sulpicius Quirinus, alors que Sentius Saturninus était gouverneur de la Palestine. L'avis ordonnait le recensement de tous les habitants de l'Empire. Excepté les esclaves, ils devaient se rendre sur leur lieu d'origine pour s'inscrire sur les registres de l'Empire. Joseph, époux de la Mère, était de la race de David, tout comme elle. Obéissant donc à cet avis, ils quittèrent Nazareth pour venir à Bethléem, berceau de la race royale. Le temps était froid... ”

Jésus continue le récit et tout cesse ainsi.

<p>EMV 74 – A l'auberge de Bethléem et sur les ruines de la maison d'Anne. Discours de Jésus à Bethléem</p>
--

74.1 Les premières heures d'un lumineux matin d'été. Le ciel se teinte de rose sur quelques petits nuages fins qui ressemblent à des effilochures de gaze tombées sur un tapis de satin couleur turquoise. Il se fait tout un concert d'oiseaux déjà ivres de lumière... Passereaux, merles, rouges-gorges babillent, gazouillent, se bagarrent pour une brindille à porter à leurs nids, une chenille pour se remplir le bec ou un rameau à prendre comme

perchoir. Des hirondelles piquent du ciel dans le petit ruisseau pour laver leurs plastrons de neige teints au sommet de rouille et, une fois rafraîchies, après avoir attrapé un moucheron encore endormi sur une fleur, s'envolent vers les hauteurs en gazouillant gaiement, leurs ailes frappant l'air comme des lames d'acier bruni.

Deux bergeronnettes, vêtues de soie cendrée, se promènent gracieusement comme deux demoiselles le long de la rive du ruisseau. Elles relèvent leur longue queue ornée de velours noir, se mirent, se trouvent belles et reprennent leur promenade, raillées par un merle qui leur siffle par derrière de son long bec jaune, un vrai gamin des bois. Dans un pommier sauvage au feuillage abondant, près des ruines, la femelle d'un rossignol appelle avec insistance son compagnon, et ne se tait que lorsqu'elle le voit arriver avec une longue chenille qui se tord sous l'étreinte du bec fin. Deux bisets, probablement échappés de colombiers de la ville et qui ont élu domicile dans les crevasses d'une tour en ruine, s'abandonnent à leurs effusions, lui séducteur, elle roucoulant pudiquement.

Jésus, les bras croisés, regarde toutes ces joyeuses petites bêtes et sourit.

« Déjà prêt, Maître ? lui demande Simon par derrière.

– Déjà prêt. Les autres dorment-ils encore ?

– Oui.

– Ils sont jeunes... Je me suis lavé à ce ruisseau... Une eau fraîche qui éclaircit les idées...

– A mon tour d'y aller. »

Pendant que Simon, vêtu seulement d'une courte tunique, se lave puis se rhabille, Judas et Jean apparaissent.

« Dieu te garde, Maître. Nous sommes en retard ?

– Non, c'est tout juste le matin, mais maintenant faites vite et partons. »

Les deux hommes se lavent puis revêtent leur tunique et leur manteau.

Jésus, avant de se mettre en route, cueille de petites fleurs poussées dans les fentes de deux rochers et les met dans une petite boîte de bois où se trouvent déjà d'autres choses que je ne distingue pas bien. Il explique :

« Je les porterai à la Mère. Elles lui seront chères... 74.2 Partons.

– Où allons-nous, Maître ?

– A Bethléem.

– Encore ? Il me semble que l'air n'y est pas bon pour nous...

– Peu importe. Allons ! Je vous ferai voir où descendirent les mages et où j'étais.

– Alors, excuse-moi, Maître, mais permets-moi de parler. Nous allons faire une chose. A Bethléem et à l'auberge, permets-moi de parler et de poser des questions. Vous, les Galiléens, on ne vous aime pas beaucoup en Judée, et ici moins qu'ailleurs. Alors faisons comme ça : on devine que Jean et toi êtes galiléens rien qu'à votre vêtement. Il est trop simple. Et puis... ces cheveux ! Pourquoi vous obstinez-vous à les porter si longs ? Simon et moi, nous vous donnons notre manteau et vous nous donnez le vôtre : toi, Simon, à Jean et moi au Maître. Voilà... comme ça. Tu vois ? Vous paraîtrez tout de suite un peu plus judéens. Maintenant, ceci. »

Il enlève sa coiffure – un turban à rayures jaunes, marron, rouges, vertes, comme le manteau, maintenu en place par un cordonnet jaune. Il le pose sur la tête de Jésus et l'arrange le long des joues pour cacher ses longs cheveux blonds. Jean prend la coiffure vert très foncé de Simon.

« Ah ! Maintenant, ça va mieux ! Moi, j'ai le sens pratique !

– Oui, Judas, tu as le sens pratique, c'est vrai. Prends garde, cependant, qu'il ne surpasse pas l'autre sens.

– Lequel, Maître ?

– Le sens spirituel.

– Oh non ! Mais, en certains cas, il faut savoir agir en politiques plus qu'en ambassadeurs. Et attention... sois indulgent aussi... C'est pour ton bien... Ne me contredis pas si je dis des choses... des choses... oui, voilà, pas vraies.

– Que veux-tu dire ? Pourquoi mentir ? Je suis la Vérité, et je ne veux le mensonge ni en moi, ni autour de moi.

– Oh, je ne dirai que des demi-mensonges ! Je dirai que nous sommes tous de retour de pays lointains, d’Egypte par exemple, et que nous voulons avoir des nouvelles d’amis qui nous sont chers. Nous dirons que nous sommes des Judéens, de retour d’exil... Au fond, en tout cela, il y a un peu de vrai... et puis, j’en raconte... de plus ou moins fausses.

– Mais, Judas, pourquoi tromper ?

– Laisse tomber, Maître. Le monde se gouverne à coups de tromperies. Elles sont parfois nécessaires. Bien, pour te faire plaisir je dirai seulement que nous venons de loin et que nous sommes judéens. C’est vrai aux trois-quarts. Quant à toi, Jean, ne parle pas. Tu nous trahirais.

– Je resterai muet.

– Et puis, si les choses tournent bien... alors, nous dirons le reste. Mais j’ai peu d’espoir... Je suis rusé et je saisis les choses au vol.

– Je le vois, Judas. Mais je préférerais que tu sois simple.

– C’est peu utile. Dans ton groupe, je serai l’homme des missions difficiles. Laisse-moi faire. »

Jésus est peu enthousiaste, mais il cède.

74.3 Ils partent, contournent les ruines, puis longent un mur sans fenêtres derrière lequel on entend braire, mugir, hennir, bêler ainsi que ces cris vulgaires des chameaux ou dromadaires.

Le mur fait un angle. Ils tournent. Les voilà sur la place de Bethléem. Le bassin de la fontaine est au centre de la place qui a toujours sa forme de guingois, mais elle a changé du côté opposé à l’auberge. Là où se trouvait la petite maison – quand j’y pense, je la vois encore, toute d’argent pur sous le rayonnement de l’étoile – il n’y a plus qu’un grand espace libre couvert de débris. Seul l’escalier est encore debout avec son petit balcon. Jésus regarde et soupire.

La place est pleine de monde tout autour des marchands de victuailles, d’ustensiles, d’étoffes, etc. Ils ont disposé leurs produits sur des nattes ou dans des paniers, à même sur le sol, et sont pour la plupart accroupis au centre de leur... échoppe ; d’autres, debout, crient et gesticulent, aux prises avec quelque acheteur qui marchand.

« C’est jour de marché » remarque Simon.

La porte, ou plutôt la porte cochère de l'auberge est grande ouverte, et il en sort une file d'ânes chargés de marchandises.

Judas entre le premier. Il regarde tout autour. Hautain, il hèle un petit garçon d'écurie, sale et en bras de chemise, c'est-à-dire avec un seul vêtement de dessous sans manches qui lui arrive aux genoux.

« Serviteur ! Crie-t-il. Le patron, tout de suite ! Dépêche-toi, je n'ai pas l'habitude d'attendre ! »

Le garçon y court en tirant derrière lui un balai de branchages.

« Mais, Judas ! Quelles façons !

– Silence, Maître. Laisse-moi faire. Il faut qu'ils nous croient très riches, des gens de la ville. »

Le patron accourt, se cassant l'échine en courbettes devant Judas, imposant avec le manteau rouge foncé de Jésus, sur son riche vêtement jaune d'or avec sa large ceinture et ses franges.

« Nous venons de loin, homme. Nous sommes des juifs de la communauté asiatique. Celui-ci, persécuté, est originaire de Bethléem et il recherche des amis d'ici qui lui sont chers. Et nous avec lui. Nous arrivons de Jérusalem où nous avons adoré le Très-Haut dans sa Maison. Peux-tu nous renseigner ?

– Seigneur... ton serviteur... tout à toi. Commande.

– Nous voulons avoir des renseignements sur plusieurs personnes... et spécialement sur Anne, la femme dont la maison se trouvait en face de ton auberge.

– Oh, la malheureuse ! Vous ne trouverez plus Anne que dans le sein d'Abraham et ses enfants avec elle.

– Morte ? Pourquoi ?

– Vous n'êtes pas au courant du massacre d'Hérode ? Tout le monde en a parlé et César l'a traité de " porc assoiffé de sang ". Oh ! Qu'ai-je dit ? Ne me dénonce pas. Es-tu un vrai juif ?

– Voilà l'insigne de ma tribu. Alors, parle.

– Anne a été tuée par les soldats d’Hérode avec tous ses enfants, sauf une fille.

– Mais pourquoi ? Elle était si bonne !

– Tu la connaissais ?

– Très bien. » Judas ment impudemment.

« Elle a été tuée pour avoir donné l’hospitalité à ceux qu’on disait père et mère du Messie... 74.4 Viens ici... dans cette pièce... les murs ont des oreilles et parler de certaines choses... c’est dangereux. »

Ils entrent dans une petite pièce sombre et basse. Ils s’asseyent sur un divan très bas.

« Voilà : j’ai eu du nez. Je ne suis pas aubergiste pour rien ! Je suis né ici, fils et petit-fils d’aubergistes. J’ai la ruse dans le sang, et je n’ai pas voulu d’eux. Je leur aurais peut-être trouvé un coin. Mais... galiléens... pauvres... inconnus... eh ! Non, Ezéchias ne s’y laisse pas prendre ! Et puis... je sentais... je sentais qu’ils n’étaient pas comme les autres... cette femme... des yeux... un je ne sais quoi... non, non, elle devait avoir en elle le démon et lui parler. Et elle nous l’a apporté ici, pas à moi, mais à la ville. Anne était plus innocente qu’une brebis et elle les a logés quelques jours après, avec le bébé. On disait que c’était le Messie... Ah, que d’argent j’ai fait en ces jours ! Bien plus qu’au recensement ! Il venait même des gens qui n’avaient pas besoin de venir pour le recensement. Il en venait même de la mer, même de l’Egypte, pour voir... et cela pendant des mois ! Quels gains j’ai réalisés !... Pour finir, il est venu trois rois, trois hommes puissants, trois mages... que sais-je ? Un cortège qui n’en finissait plus ! Ils m’ont pris toutes les écuries et m’ont payé en or autant de foin qu’il en aurait fallu pour un mois, et ils sont repartis dès le lendemain en laissant tout ici. Et quels cadeaux aux palefreniers, aux femmes de service ! Et à moi ! Oh !... Pour ma part, je ne puis dire que du bien du Messie, qu’il soit vrai ou faux. Il m’a fait gagner de l’argent à pleins sacs. Je n’ai pas essuyé d’ennuis graves. Pas de morts, non plus, car je venais tout juste de prendre femme. Alors... Mais les autres !

74.5– Nous voudrions voir les lieux du carnage.

– Les lieux ? Mais toutes les maisons furent touchées par la tragédie ! C’est par milliers que l’on a compté les morts à Bethléem. Venez avec moi. »

Ils prennent un escalier, montant sur une terrasse. D'en haut, on voit une grande étendue de campagne et Bethléem tout entière qui s'étend en éventail sur ses collines.

– Vous voyez où se trouvent les ruines ? Là aussi des maisons furent brûlées parce que les pères défendirent leurs enfants les armes à la main. Vous voyez là cette espèce de puits couvert de lierre ? C'est tout ce qui reste de la synagogue. On l'a brûlée avec le chef de la synagogue qui avait affirmé que c'était le Messie. Elle fut brûlée par des survivants, rendus fous de rage par le meurtre de leurs enfants. Nous en avons eu des ennuis, depuis... Et ici, et là et là... Vous voyez ces tombeaux ? Ce sont des victimes... On dirait des brebis éparpillées dans la verdure, à perte de vue. Tous innocents avec leurs pères et leurs mères... Vous voyez ce bassin ? Son eau était rougie de sang lorsque les sicaires y eurent lavé leurs armes et leurs mains. Et ce ruisseau, ici derrière, l'avez-vous vu ?... Il était rougi par le sang qui y avait coulé des égouts... Et ici, voyez, ici, en face. C'est tout ce qui reste d'Anne. »

Jésus pleure.

« Tu la connaissais bien ? »

Judas répond :

« C'était comme une sœur pour sa mère ! N'est-ce pas, mon ami ? »

Jésus dit seulement :

« Oui.

– Je comprends » fait l'aubergiste, qui reste pensif.

74.6 Jésus se penche pour parler tout bas à Judas.

« Mon ami voudrait aller sur ces ruines, dit Judas.

– Eh bien, qu'il y aille ! Elles sont à tout le monde ! »

Ils descendent, saluent, s'en vont. L'aubergiste paraît déçu. Peut-être espérait-il un pourboire.

Ils traversent la place et montent le petit escalier, le seul qui ait subsisté.

« C'est d'ici, raconte Jésus, que ma Mère m'a fait saluer les mages et que nous sommes descendus pour gagner l'Égypte. »

Des gens regardent les quatre hommes montés sur les ruines. Quelqu'un demande :

« Parents de la morte ?

– Amis. »

Une femme crie :

« Vous, du moins, ne faites pas de mal à la morte, comme ses autres amis l'ont fait alors qu'elle était vivante, et qu'ils se sont échappés ensuite sains et saufs. »

Jésus se tient debout sur la plate-forme contre le muret qui la borde, dominant donc la place de deux mètres à peu près, avec le vide derrière lui. C'est un vide rempli du soleil qui le nimbe tout entier, rendant encore plus blanc son vêtement de lin très blanc qui seul le couvre, maintenant que son manteau a glissé de ses épaules, formant à ses pieds une sorte de piédestal multicolore. Encore plus en arrière, on aperçoit le fond de verdure et de broussailles de ce qui était le jardin et le domaine d'Anne, maintenant désolés et couverts de ruines.

74.7 Jésus étend les bras. Judas, qui voit le geste, l'avertit :

« Ne parle pas. Ce n'est pas prudent ! »

Mais Jésus remplit la place de sa voix puissante :

« Hommes de Juda ! Hommes de Bethléem, écoutez ! Ecoutez, vous, les femmes de cette terre qui fut sacrée pour Rachel ! Ecoutez un descendant de David, qui a souffert et a été persécuté. Rendu digne de vous adresser la parole, il vous parle pour vous donner lumière et réconfort. Ecoutez. »

Les gens cessent de crier, de se disputer, de faire des achats et s'attroupent.

« C'est un rabbi !

– Il vient sûrement de Jérusalem.

- Qui est-ce ?
- Quel bel homme !
- Quelle voix !
- Quelles manières !
- Eh ! S'il est de la race de David !
- De la nôtre, alors !
- Écoutons, écoutons ! »

Toute la foule de la place s'est groupée autour de l'escalier, qui ressemble maintenant à une tribune.

« Il est dit dans la Genèse : " Je mettrai une hostilité entre toi et la femme... Elle t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon. " Il y est encore dit : " Je multiplierai les peines de tes grossesses... et la terre produira pour toi épines et chardons. " C'est la condamnation de l'homme, de la femme et du serpent.

Venu de loin pour vénérer la tombe de Rachel, j'ai entendu dans la brise du soir, dans la rosée de la nuit, dans la plainte matinale du rossignol, l'écho du sanglot de Rachel l'Ancienne, répété par la bouche de nombreuses mères de Bethléem dans le secret des tombeaux ou dans le secret des cœurs. J'ai entendu le rugissement de douleur de Jacob chez les veufs, qui n'ont plus d'épouses car la douleur les a tuées... Je pleure avec vous. Mais écoutez, vous les frères de ma terre. Bethléem, terre bénie, la plus petite des cités de Juda, mais la plus grande aux yeux de Dieu et de l'humanité en tant que berceau du Sauveur, comme le dit Michée, a déchaîné la haine de Satan pour cette raison même, parce qu'elle était destinée à devenir le tabernacle sur lequel reposerait la gloire de Dieu, le Feu de Dieu, son Amour incarné.

" Je mettrai une hostilité entre toi et la femme. Elle t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon. " Quelle hostilité plus grande que celle qui s'en prend aux enfants, le cœur du cœur de la femme ? Et quel pied est plus puissant que celui de la Mère du Sauveur ? Voilà pourquoi la vengeance de Satan vaincu fut bien naturelle : ce n'est pas vers le talon de la Mère, mais vers le cœur des mères qu'il dirigea son attaque.

Oh, angoisses innombrables des mères de perdre leurs enfants après les avoir engendrés ! Oh, épreuves effroyables d'avoir semé et transpiré pour ses enfants et de rester père sans plus avoir de descendance ! Mais réjouis-toi, Bethléem ! Ton sang le plus pur, le sang des innocents, a ouvert un chemin de flamme et de pourpre au Messie... »

74.8 La foule, dont le murmure ne cesse de croître depuis que Jésus a nommé le Sauveur et sa Mère, marque maintenant plus clairement son agitation.

« Tais-toi, Maître, dit Judas, et partons. »

Mais Jésus ne l'écoute pas. Il continue :

« ... au Messie que la grâce de Dieu le Père a sauvé des tyrans afin de le conserver au peuple, pour le sauver et... »

Une voix stridente de femme crie :

« Cinq, cinq, que j'en avais enfantés, et plus personne dans ma maison ! Pauvre de moi ! »

Elle crie comme une hystérique. C'est le signal du tumulte.

Une autre se roule dans la poussière, déchire ses vêtements, montre son sein mutilé de son mamelon et hurle :

« Là, là, sur cette mamelle ils ont égorgé mon premier-né ! L'épée a tranché sa tête en même temps que mon sein. Oh ! Mon Elisée !

– Et moi ? Et moi ? Voici ma maison ! Trois tombeaux en un seul que veille le père. Mon mari et mes enfants, tous ensemble. Voilà, voilà !... Si c'est le Sauveur, qu'il me rende mes enfants, qu'il me rende mon époux, qu'il me sauve du désespoir, qu'il me sauve de Béalzéboul. »

Ils crient tous :

« Nos fils, nos maris, nos pères, qu'il nous les rende si c'est lui, le Sauveur ! »

Jésus élève ses bras, imposant le silence.

« Frères de ma terre, je voudrais vous rendre vos enfants, en vie, oui, en vie. Mais, je vous le dis : soyez bons, résignés. Pardonnez, espérez, réjouissez-vous dans l'espérance, avec une joie certaine. Vous ne tarderez pas à retrouver vos enfants, qui sont des anges dans le Ciel, car le Messie va en ouvrir les portes et, si vous êtes justes, la mort sera pour vous la Vie qui arrive et l'Amour qui revient...

– Ah ! Tu es le Messie ? Au nom de Dieu, dis-le. »

Jésus baisse les bras de son geste si doux, si affectueux qu'il semble vouloir embrasser et il déclare :

« Je le suis.

– Va-t'en, va-t'en, c'est par ta faute, alors ! »

Une pierre vole au milieu des sifflets et des huées.

74.9 Judas a une belle attitude... Ah, s'il avait été toujours comme cela ! Il se jette devant le Maître, debout sur le mur du balcon, le manteau déployé et il reçoit sans peur les coups de pierres, il en saigne même. Il hurle à Jean et à Simon :

« Emmenez Jésus derrière ces arbres. J'arrive. Allez, au nom du Ciel ! » et à la foule :

« Chiens enragés ! Je suis du Temple et je vous dénoncerai au Temple et à Rome. »

La foule prend peur un instant, mais bientôt elle reprend les jets de pierres, heureusement mal dirigées. Imperturbable, Judas reçoit la grêle, répondant par des injures aux malédictions de la foule. Il attrape même au vol un caillou et l'envoie sur la tête d'un petit vieux qui crie comme une pie qu'on plumerait vivante. Et comme ils essaient de donner l'assaut à son piédestal, il saisit vivement une branche sèche sur le sol – car il est descendu du muret – et la fait tournoyer sur les échines, les têtes, les mains, sans pitié.

Des soldats accourent et, sous la menace des lances, ils s'ouvrent un chemin.

« Qui es-tu ? Pourquoi cette rixe ?

– Un Judéen assailli par ces gens du peuple. Il y avait avec moi un rabbi connu des prêtres. Il parlait à ces chiens ; ils se sont déchaînés et nous ont assaillis.

– Qui es-tu ?

– Judas de Kérioth, précédemment au Temple, maintenant disciple du Rabbi Jésus de Galilée. Ami du pharisien Simon, du sadducéen Yokhanan, du conseiller du Sanhédrin Joseph d'Arimathie et enfin, ce que tu peux vérifier, d'Eléazar, fils d'Hanne, le grand ami du proconsul.

– Je vérifierai. Où vas-tu ?

– Avec mon ami, à Kérioth puis à Jérusalem.

– Va, nous te protégerons. »

Judas passe au soldat des pièces de monnaie. Ce doit être une chose défendue, mais... habituelle, car le soldat empoche en vitesse, salue respectueusement et sourit. Judas saute en bas de son estrade. Il court par bonds à travers le champ inculte et rejoint ses compagnons.

« Tu es bien blessé ?

– Ce n'est rien, Maître, et puis, c'est pour toi... Je leur ai riposté, aussi. Je dois être tout souillé de sang...

– Oui, sur la joue. Il y a ici un filet d'eau. »

Jean trempe un petit linge et lave la joue de Judas.

« Cela m'ennuie, Judas, mais... tu vois... même en leur disant que nous étions judéens, selon ton sens pratique...

– Ce sont des bêtes. Je crois que tu en seras persuadé, Maître, et que tu n'insisteras pas.

– Oh non ! Pas par peur, mais parce que c'est inutile pour l'instant. Quand on ne veut pas de nous, on ne maudit pas, mais on se retire en priant pour les pauvres fous qui meurent de faim et ne voient pas le Pain. Prenons ce chemin à l'écart. Je crois qu'on pourra gagner la route d'Hébron... chez les bergers, si nous les trouvons.

– Pour nous faire attaquer à coups de pierres ?

– Non, pour leur dire : “ C’est moi. ”

– ça alors ! Ils nous donneront sûrement des coups de bâton ! Depuis trente ans qu’ils souffrent à cause de toi !

– Nous verrons bien. »

Ils passent par un bois touffu, ombragé, frais, et je les perds de vue.

EMV 75 – Jésus rencontre Elie et Lévi

(...) Des troupeaux nombreux se trouvent sur la pente du pré et broutent l’herbe abondante. Trois hommes les gardent. L’un est âgé, déjà tout blanc, les autres ont, l’un la trentaine, l’autre la quarantaine environ.

« Attention, Maître, ce sont des pâtres... » conseille Judas, en voyant que Jésus presse le pas.

Mais Jésus ne répond même pas. Il avance, grand, beau, le visage éclairé par le soleil couchant, dans son blanc vêtement. On dirait un ange, tant il est lumineux...

« Que la paix soit avec vous, mes amis » dit-il quand il arrive à la limite du pré.

Surpris, les trois hommes se retournent. Un silence, puis le plus ancien demande :

« Qui es-tu ?

– Quelqu’un qui t’aime.

– Tu serais bien le premier depuis de nombreuses années ! D’où viens-tu ?

– De Galilée.

– De Galilée ? Oh ! »

L’homme le regarde attentivement. Les autres aussi se sont approchés.

« De Galilée » répète le berger ; et il ajoute à mi-voix, comme s'il s'adressait à lui-même : « Lui aussi venait de Galilée... De quel endroit, Seigneur ?

– De Nazareth.

– Oh ! Dis-moi, alors : est-ce qu'un enfant y est revenu, avec une femme qui s'appelait Marie et un homme du nom de Joseph, un enfant encore plus beau que sa mère ? On n'a jamais vu de fleur plus belle sur les collines de Juda. Un bébé né à Bethléem de Juda, au temps de l'édit ? Un enfant qui a ensuite pris la fuite pour le bonheur du monde. Cet enfant, je donnerais ma vie pour le savoir vivant et devenu maintenant un homme !

– Pourquoi dis-tu que sa fuite a fait le bonheur du monde ?

– Parce que c'était le Sauveur, le Messie, et qu'Hérode voulait sa mort. Je n'étais pas là quand il s'est enfui avec son père et sa Mère... Lorsque j'ai appris le massacre et que je suis revenu – car moi aussi, j'avais des enfants (il sanglote), Seigneur, et une femme... (il sanglote encore)... je les ai vus massacrés (il sanglote), mais je te jure par le Dieu d'Abraham que je tremblais plus pour lui que pour ma propre chair –, j'ai appris qu'il s'était enfui et pourtant, je n'ai pas pu m'informer ni retrouver mes enfants égorgés... A coups de pierres, comme un lépreux, comme un impur, j'ai été pris pour un assassin... et j'ai dû m'enfuir dans les bois, vivre comme un loup... jusqu'à ce que je trouve un maître. Ah ! ce n'est plus Anne... Celui-ci est dur et cruel... Si une brebis chute et se blesse, si le loup m'emporte un agneau, il me faut être fouetté jusqu'au sang ou bien perdre mes petites économies, travailler dans les bois pour les autres, faire n'importe quoi, mais payer, toujours le triple de la valeur. Mais peu importe. J'ai toujours dit au Très-Haut : " Fais-moi voir ton Messie, fais-moi savoir au moins qu'il est vivant et tout le reste n'est rien. " Seigneur, je t'ai dit comment j'ai été traité par les habitants de Bethléem et comment je le suis par mon patron. J'aurais pu rendre le mal pour le mal ou faire le mal en volant, pour ne pas souffrir à cause de mon maître. Mais je n'ai voulu que pardonner, souffrir, être honnête car les anges ont dit : " Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. "

– C'est ce qu'ils ont dit ?

– Oui, Seigneur, tu peux le croire, toi au moins qui es bon. Sais-tu, au moins, et le crois-tu, que le Messie est né ? Personne ne veut plus le croire. Mais les anges ne mentent pas... et nous, nous n'étions pas ivres, comme ils l'ont prétendu. Celui-ci, tu vois, n'était alors qu'un enfant, et il fut le premier à voir l'ange. Il ne buvait que du lait, lui. Est-ce que le lait peut enivrer ? Les

anges ont dit : " Aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ceci : vous trouverez un bébé couché dans une mangeoire, enveloppé de langes. "

- C'est exactement ce qu'ils ont dit ? N'avez-vous pas mal entendu ? Ne vous trompez-vous pas, depuis si longtemps ?

- Oh ! Non, hein, Lévi ? Pour ne pas oublier - d'ailleurs, nous ne l'aurions pas pu, car c'étaient des paroles du Ciel qui s'étaient gravées en lettres de feu dans nos cœurs -, tous les matins, tous les soirs, au lever du soleil et quand brille la première étoile, nous le disons comme une prière, pour en recevoir bénédiction, force et réconfort, avec son nom à lui et le nom de sa Mère.

- Ah ! Vous disiez : " Christ " ?

- Non, Seigneur, nous disions : " Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, par Jésus, le Christ, qui est né de Marie dans une étable de Bethléem et qui était dans une mangeoire, enveloppé dans des langes. C'est lui le Sauveur du monde. "

75.3 - Mais, en somme, qui cherchez-vous ?

- Jésus, le Christ, fils de Marie, le Nazaréen, le Sauveur.

- C'est moi. »

A ces mots, Jésus s'illumine en se manifestant à ses fidèles et tenaces amis. Tenaces, fidèles, patients.

« Toi ! O Seigneur, Sauveur, notre Jésus ! »

Les trois hommes sont à terre et baisent les pieds de Jésus, pleurant de joie.

« Relevez-vous. Debout, Elie, et toi Lévi, et toi que je ne connais pas.

- Joseph, fils de Joseph.

- Et voici mes disciples : Jean, galiléen, Simon et Judas, judéens. »

Les bergers ne sont plus face à terre, mais encore à genoux. Penchés en arrière sur leurs talons, ils adorent le Sauveur avec un regard d'amour, des lèvres qui tremblent d'émotion, leurs visages pâles ou rouges de joie.

Jésus s'assied sur l'herbe.

« Non, Seigneur ! Pas sur l'herbe, pas toi, le roi d'Israël !

– Laissez, mes amis. Je suis pauvre, seulement un menuisier pour le monde. Riche uniquement d'amour pour le monde, et de l'amour que les bons me témoignent. Je suis venu pour rester chez vous, rompre avec vous le pain du soir, dormir sur le foin à côté de vous, recevoir votre réconfort...

– Du réconfort ! Nous sommes rustres et persécutés...

– Je suis persécuté moi aussi, mais vous me donnez ce que je cherche : l'amour, la foi et l'espérance qui résiste après bien des années et donne sa fleur. Vous voyez ? Vous avez su m'attendre et vous avez cru sans hésitation que c'était moi. Et moi, je suis venu.

– Oh oui, tu es venu ! Maintenant, même si je meurs, je n'ai plus rien à regretter de ce que j'aurais pu espérer sans jamais l'obtenir.

– Non, Elie, tu vivras jusqu'après le triomphe du Christ. Toi qui as vu mon aube, tu dois voir ma splendeur. 75.4 Et les autres ? Vous étiez douze : Elie, Lévi, Samuel, Jonas, Isaac, Tobie, Jonathas, Daniel, Siméon, Jean, Joseph et Benjamin. Ma Mère me répétait toujours vos noms, les noms de mes premiers amis.

– Oh ! »

Les bergers sont toujours plus émus.

« Où sont les autres ?

– Le vieux Samuel est mort de vieillesse il y a vingt ans de cela. Joseph a été tué en se battant à la porte de son enclos, pour donner le temps à son épouse – qui était mère depuis quelques heures – de s'enfuir avec celui-ci que j'ai recueilli par amour pour mon ami, et pour... et pour avoir encore des enfants autour de moi. J'ai pris aussi Lévi avec moi... Il était persécuté. Benjamin est berger sur le mont Liban, avec Daniel. Siméon, Jean et Tobie – qui maintenant a pris le nom de Mathias en souvenir de son père, tué lui aussi – sont disciples de Jean. Jonas est dans la plaine d'Esdrélon, au service d'un pharisien. Isaac a les reins malades, il est dans une misère absolue, et il est seul, à Yutta. Nous l'aidons comme nous pouvons... mais nous sommes tous battus et ce sont des gouttes d'eau dans un incendie. Jonathas est maintenant serviteur chez un grand de la cour d'Hérode.

– Comment avez-vous pu, spécialement Jonathas, Jonas, Daniel et Benjamin, trouver ces emplois ?

– Je me souvenais de Zacharie, ton parent... Ta Mère m'avait envoyé à lui. Et quand nous nous sommes trouvés aux prises avec la furie des juifs, fugitifs et maudits, je les lui ai adressés. Il s'est montré bon. Il nous a protégés, nourris, il nous a cherché des patrons, comme il le pouvait. J'avais déjà pris tout le troupeau d'Anne passé à l'hérodien... et je suis resté avec lui... Une fois adulte, Jean-Baptiste a commencé à prêcher, et Siméon, Jean et Tobie l'ont suivi.

– Mais, maintenant, Jean-Baptiste est prisonnier.

– Oui. Et eux circulent aux environs de Machéronte, avec un petit troupeau. Il leur a été donné par un riche, un disciple de Jean ton parent, pour écarter les soupçons.

– Je voudrais les voir tous.

– Oui, Seigneur. Nous irons leur annoncer : " Venez, il est vivant. Il se souvient de nous et nous aime. "

– Et il veut les compter au nombre de ses amis.

– Oui, Seigneur.

– Mais pour commencer, nous irons voir Isaac. Quant à Samuel et Joseph, où sont-ils enterrés ?

– Samuel, à Hébron. Il est resté au service de Zacharie. Joseph... n'a pas de tombeau, Seigneur. Il a brûlé avec sa maison.

– Il sera bientôt dans la gloire, non pas dans les flammes des hommes cruels, mais dans les flammes du Seigneur. Je vous l'assure ; à toi, Joseph, fils de Joseph, je te l'assure. Viens que je t'embrasse en guise de remerciement à ton père.

– Et mes enfants ?

– Ce sont des anges, Elie. Des anges qui rediront le " Gloria " quand le Sauveur sera couronné.

– Couronné roi ?

– Non, Rédempteur. Oh ! Cortège des justes et des saints ! D’abord, les phalanges, blanches et pourpres des petits martyrs ! Et, une fois que sera ouverte la porte des limbes, nous monterons ensemble au Royaume où l’on ne meurt plus. Et puis vous verrez et retrouverez vos pères, mères et enfants dans le Seigneur ! Ayez foi.

– Oui, Seigneur.

– Appelez-moi : Maître. 75.5 La nuit tombe. La première étoile apparaît. Dis ta prière avant le repas.

– Non, pas moi, toi.

– Gloire à Dieu au plus haut des Cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, qui ont mérité de voir la Lumière et de la servir. Le Sauveur est parmi eux. Le Berger de race royale est au milieu de son troupeau. L’Étoile du matin s’est levée. Réjouissez-vous, vous les justes ! Réjouissez-vous dans le Seigneur ! Lui qui a créé la voûte des cieux et y a semé les étoiles, lui qui a fixé les limites des terres et de la mer, lui qui a créé les vents et les pluies et réglé le cours des saisons pour donner pain et vin à ses enfants, voici qu’il vous envoie maintenant une nourriture plus excellente: le Pain vivant qui descend du Ciel, le Vin de la vigne éternelle. Venez, vous les prémices de mes adorateurs. Venez connaître le Père, en vérité, pour le suivre en sainteté et obtenir de lui une récompense éternelle.
»

Jésus a prié debout, les bras tendus, pendant que ses disciples et les bergers se tenaient à genoux.

Après cela, on distribue du pain et une jatte de lait frais tiré. Comme il y a trois écuelles, ou trois courges évidées, je ne sais, c’est d’abord Jésus, Simon et Judas qui mangent, puis Jean à qui Jésus passe son bol, en même temps que Lévi et Joseph, et en dernier Elie.

Les animaux ne broutent plus. Serrés les uns contre les autres, ils ont formé un grand troupeau, en attendant peut-être qu’on les conduise à leur enclos. Mais je vois au contraire les trois bergers les conduire dans le bois, sous un grossier hangar de branchages entouré de cordes. Ils se mettent à préparer un lit de foin pour Jésus et ses disciples. On allume des feux, probablement à cause des bêtes sauvages.

Fatigués, Judas et Jean s'étendent, et peu après s'endorment. Simon voudrait bien tenir compagnie à Jésus, mais il ne tarde pas à s'endormir lui aussi, assis sur le foin, le dos appuyé à un pieu.

75.6 Jésus reste éveillé avec les bergers. Et ils parlent : de Joseph, de Marie, de la fuite en Egypte, du retour... Après ces demandes d'informations affectueuses, voici venir des questions plus élevées : que faire pour servir Jésus ? Comment le pourront-ils, eux, de frustrés bergers ?

Jésus les instruit et explique :

« Je vais maintenant parcourir la Judée. Vous serez toujours tenus informés par les disciples. Plus tard, je vous ferai venir. Rassemblez-vous, en attendant. Faites en sorte de vous informer mutuellement de ma présence en ce monde comme Maître et Sauveur. Faites-le savoir, comme vous pourrez. Je ne vous promets pas qu'on vous croira. J'ai essuyé dérision et poursuites. Vous aussi, vous rencontrerez la même chose. Mais, comme vous avez su vous montrer courageux et justes dans cette attente, soyez-le, plus encore, maintenant que vous êtes mes disciples. Demain, nous irons à Yutta, puis à Hébron. Pouvez-vous venir ?

– Oh oui ! Les routes sont à tout le monde, et les pâturages à Dieu. Seule Bethléem nous est interdite à cause de son injuste haine. Les autres villages sont au courant... mais ils se contentent de nous mépriser en nous traitant " d'ivrognes ". C'est pourquoi nous ne pouvons pas faire grand chose ici.

– Je vous appellerai ailleurs. Je ne vous abandonnerai pas.

– Pendant toute la vie ?

– Pendant toute *ma* vie.

– Non, c'est moi qui mourrai d'abord, Maître. Je suis âgé.

– Tu crois cela ? Pas moi. Un des premiers visages que j'ai vus, ce fut le tien, Elie. Ce sera l'un des derniers. Dans mes yeux, j'emporterai ton visage bouleversé par la douleur de ma mort. Mais, après, ce sera à toi de porter dans ton cœur la radieuse vision d'un matin triomphal et c'est avec elle que tu attendras la mort.... La mort, cette rencontre éternelle avec Jésus que tu as adoré tout petit. A ce moment-là aussi, les anges chanteront le Gloria pour " l'homme de bonne volonté ". »

Je ne vois plus rien. Cette douce vision se voile. C'est la fin.

EMV 76 – Rencontre avec le berger Isaac

76.1 Je vois une fraîche vallée où grondent les eaux d'un petit torrent d'argent qui coule vers le sud en bondissant et en écumant ; il fait jaillir sa riante fraîcheur sur les petits pâturages de ses rives, mais on dirait que son humidité remonte aussi sur les pentes tant elles sont vertes : c'est de l'émeraude aux teintes variées qui se diffuse du sol à travers buissons et arbustes du sous-bois, jusqu'à la cime de grands arbres, parmi lesquels on voit de nombreux noyers. Cette forêt est entrecoupée de clairières qui sont de verts plateaux d'herbe grasse, des pâturages sains où les troupeaux refont leurs forces.

Jésus descend avec ses disciples et les trois bergers vers le torrent. Patiemment, il s'arrête quand il faut attendre une brebis attardée ou l'un des bergers qui doit courir après un agneau qui a perdu son chemin. C'est tout à fait le bon Berger, maintenant. Il s'est muni lui aussi d'une longue branche pour écarter les tiges des ronces, des aubépines et des clématites qui surgissent de tous côtés et cherchent à s'agripper aux vêtements. Cela complète sa physionomie pastorale.

« Tu vois, Yutta est là-haut. Nous allons passer le torrent. Il y a un gué utilisable en été sans aller jusqu'au pont. Il aurait été plus court de venir par Hébron, mais tu ne l'as pas voulu.

– Non, nous irons à Hébron plus tard. La priorité va toujours à ceux qui souffrent. 76.2 Les morts ne souffrent plus, quand ce sont des justes. Or Samuel était un juste. Ensuite, pour les morts qui ont besoin de prières, il n'est pas nécessaire d'être auprès de leurs ossements pour les réciter.

Les ossements ? Qu'est-ce ? La preuve de la puissance de Dieu qui a tiré l'homme de la poussière. Pas autre chose. L'animal lui-même a des os. Un squelette moins parfait que celui de l'homme, pour tout animal. Seul l'homme, le roi de la création, a la position droite du roi qui domine ses sujets, avec un visage qui regarde en face et en haut, sans avoir besoin de se tordre le cou. En haut, là où se trouve la demeure du Père. Mais ce sont toujours des ossements, de la poussière qui retourne à la poussière. La Bonté éternelle a décidé de la reconstruire au Jour éternel pour donner aux bienheureux une joie encore plus vive. Pensez-y : non seulement les âmes seront réunies et s'aimeront comme sur la terre et beaucoup plus, mais ils seront heureux de se revoir sous l'aspect qu'ils eurent sur la terre : les chers bébés aux cheveux bouclés comme l'étaient ceux des tiens, Elie, les pères et les mères aux cœurs et aux visages resplendissants d'amour comme les

vôtres, Lévi et Joseph. Et même toi, Joseph, tu pourras enfin connaître ces visages dont tu as la nostalgie. Plus d'orphelins, plus de veufs, parmi les justes, là haut...

Les suffrages pour les morts, on peut les offrir partout. C'est la prière d'une âme pour une âme qui nous était unie, à l'Esprit parfait qui est Dieu et qui est partout. O sainte liberté de tout ce qui est spirituel ! Pas de distances, pas d'exils, pas de prisons, pas de tombeaux... Rien qui divise et enchaîne à une impuissance pénible ce qui est en dehors et au-dessus des liens charnels. Vous allez, avec ce qu'il y a de meilleur en vous, vers vos bien-aimés. Eux vous rejoignent avec ce qu'ils ont de meilleur. Et tout, dans ces effusions d'esprits qui s'aiment, évolue autour du Feu éternel de Dieu, Esprit absolument parfait, Créateur de tout ce qui fut, est et sera, Amour qui vous aime et vous apprend à aimer...

76.3 Mais nous voici arrivés au gué, je crois. Je vois une rangée de pierres qui affleurent sur le peu d'eau qu'il y a au fond.

– Oui, c'est celui-là, Maître. En temps de crue, c'est une cascade grondante, mais à cette époque elle ne forme plus que sept ruisselets qui rient en passant dans les intervalles des six grosses pierres du gué. »

En fait, six grosses pierres à peu près carrées sont posées à une bonne main l'une de l'autre au fond du torrent et l'eau, qui formait d'abord un unique ruban brillant, se sépare en sept petits rubans puis, dans sa course riante, elle se hâte de se réunir au delà du gué en une fraîcheur unique qui s'éloigne au galop, tout en bavardant avec le gravier du fond.

Les bergers surveillent le passage des brebis qui, en partie, passent sur les pierres, et en partie préfèrent descendre dans l'eau, qui n'a pas plus d'une main de profondeur, et boire cette onde de diamant qui écume et pétille.

Jésus passe sur les pierres, et derrière lui les disciples. Ils reprennent leur marche sur l'autre rive.

76.4 « Tu m'as dit que tu veux faire savoir à Isaac que tu es ici, mais sans entrer dans le village ?

– Oui, c'est ce que je veux.

– Alors, ce serait bien de se séparer. Moi, j'irai le trouver. Lévi et Joseph resteront avec le troupeau et avec vous. Je monte à partir d'ici, ce sera plus rapide. »

Et Elie se met à gravir la pente vers un groupe de maisons toutes blanches qui resplendissent au soleil, tout là-haut. J'ai l'impression de le suivre. Le voilà aux premières maisons. Il prend un sentier entre les maisons et les jardins. Il fait quelques dizaines de mètres, puis tourne sur un chemin plus large d'où il entre sur une place.

Je n'ai pas dit que tout cela se passait aux premières heures de la matinée. Je le précise maintenant pour expliquer que le marché se tient encore sur la place. Ménagères et vendeurs parlent à voix haute sous les arbres qui donnent de l'ombre à la place.

Elie va, sans hésiter, jusqu'au point où la place se continue par une route, une route assez belle. C'est peut-être la plus belle du village. Au coin, il y a une mesure, ou plutôt une pièce, dont la porte est ouverte. Presque sur le seuil se trouve un pauvre lit avec un infirme squelettique qui demande lamentablement une obole aux passants.

Elie entre en trombe.

« Isaac... c'est moi.

– Toi ? Je ne t'attendais pas. Tu es venu à la dernière lune.

– Isaac... Isaac... Sais-tu pourquoi je suis venu ?

– Je l'ignore... tu es ému... qu'est-ce qui arrive ?

– J'ai vu Jésus de Nazareth ! C'est un homme, maintenant, un rabbi. Il est venu me chercher... et il veut nous voir. Oh ! Isaac, tu te trouves mal ? »

En fait, Isaac s'est laissé aller comme s'il mourait. Mais il se ressaisit :

« Non. C'est la nouvelle... Où est-il ? Comment est-il ? Ah, si je pouvais le voir !

– Il est en bas, dans la vallée. Il m'envoie te dire ceci, exactement ceci : " Viens, Isaac, car je veux te voir et te bénir. " Je vais appeler quelqu'un qui m'aide à te descendre.

– C'est ce qu'il a dit ?

– Oui. Mais que fais-tu ?

– J’y vais. »

Isaac repousse ses couvertures, remue ses jambes inertes, les descend du grabat, les appuie au sol. Il se lève, encore un peu incertain et titubant. Tout cela en un clin d’œil, sous les yeux écarquillés d’Elie qui finit par comprendre et crie... Une bonne femme s’amène, curieuse. Elle voit l’infirmes, debout, qui, n’ayant rien d’autre, se drapent dans une des couvertures. Elle s’enfuit en criant comme une poule effrayée.

« Allons... partons par ici pour faire plus vite et échapper à la foule... Vite, Elie. »

Ils sortent en courant par la porte du jardin de derrière et repoussent la fermeture de branches sèches. Une fois dehors, ils filent par un sentier misérable, puis descendent une ruelle au milieu des jardins et de là à travers les prés et les bosquets jusqu’au torrent.

76.5 « Voilà Jésus, dit Elie en le montrant du doigt. Ce grand et bel homme blond, vêtu de blanc avec un manteau rouge... »

Isaac court à travers le troupeau qui broute et avec un cri de triomphe, de joie, d’adoration, se jette aux pieds de Jésus.

« Relève-toi, Isaac. Je suis venu t’apporter paix et bénédiction. Lève-toi, que je voie ton visage. »

Mais Isaac ne peut se lever. C’est trop d’émotions à la fois et il reste sur le sol, des larmes de bonheur dans les yeux.

« Tu es venu tout de suite. Tu ne t’es pas demandé si tu le pouvais...

– Tu m’as demandé de venir... alors je suis venu.

– Il n’a même pas fermé sa porte ni ramassé ses oboles, Maître.

– Peu importe, les anges veilleront sur sa demeure. Es-tu content, Isaac ?

– Oh ! Seigneur !

– Appelle-moi : Maître.

– Oui, Seigneur, mon Maître. Même sans être guéri, j’aurais été bien heureux de te voir. Comment ai-je pu trouver tant de grâce près de toi ?

– En raison de ta foi et de ta patience, Isaac. Je sais combien tu as souffert !

– Ce n'est rien, rien, plus rien ! Je t'ai trouvé ! Tu es en vie ! Tu es ici ! Cela, c'est tout... Le reste, tout le reste appartient au passé. Mais, Seigneur et Maître, maintenant, tu ne t'en vas plus, n'est-ce pas ?

– Isaac, j'ai tout Israël à évangéliser. Je pars... Mais, si je ne puis rester, tu peux toujours me servir et me suivre. 76.6 Veux-tu être mon disciple, Isaac ?

– Oh ! Mais je ne serai pas bon !

– Tu sauras confesser que je suis ? Le confesser en dépit des mépris et des menaces ? Et dire que c'est moi qui t'ai appelé et que tu es venu ?

– Même si tu ne le voulais pas, j'annoncerai tout cela. En cela, je te désobéirais, Maître. Pardonne-moi si je le reconnais. »

Jésus sourit.

« Alors, tu vois que tu es bon pour être disciple ?

– Ah ! S'il ne s'agit que de faire cela ! Je croyais que ce serait plus difficile. Qu'il faudrait aller à l'école des rabbis pour te servir, toi, le Rabbi des rabbis... et aller à l'école si vieux !... »

En fait, l'homme a au moins cinquante ans.

« L'école, tu l'as déjà suivie, Isaac.

– Moi ? Non.

– Si, toi. N'as-tu pas continué à croire et à aimer, à respecter et bénir Dieu et ton prochain, à ne pas être envieux, à ne pas désirer ce qui appartient à autrui et même ce que tu avais possédé mais que tu n'avais plus, à ne dire que la vérité même si cela te portait tort, à ne pas commettre l'adultère avec Satan en faisant des péchés ? N'as-tu pas fait tout cela, au cours de ces trente années de malheurs ?

– Si, Maître.

– Tu vois que tu es déjà allé à l'école. Continue ainsi et ajoute la révélation de mon existence dans le monde. Il n'y a rien d'autre à faire.

– Je t'ai déjà prêché, Seigneur Jésus. Aux enfants qui venaient, quand je suis arrivé dans ce village, boiteux, mendiant mon pain et faisant encore quelques travaux de tonte ou de traite et puis, lorsque le mal s'est aggravé au-dessous de la taille, quand ils venaient autour de mon lit. Je parlais de toi aux enfants de ce temps-là, comme aussi aux enfants de maintenant, leurs fils... Les enfants sont bons et croient toujours. Je leur parlais du temps de ta naissance... des anges... de l'étoile et des mages... et de ta Mère... Ah ! Dis-moi, elle est vivante ?

– Elle est vivante et te salue. Elle parlait toujours de vous.

– Ah ! Si je pouvais la voir !

– Tu la verras. Tu viendras dans ma maison, un jour. Marie te saluera en t'appelant : mon ami.

– Marie... Oui. Son nom, dans ma bouche est doux comme le miel. 76.7 Il y a une femme à Yutta – oui, c'est maintenant une femme – qui vient d'avoir son quatrième enfant. C'était autrefois une fillette, une de mes petites amies. Elle a donné comme noms à ses enfants : Marie et Joseph aux deux premiers et, n'osant appeler le troisième Jésus, elle l'a nommé Emmanuel, nom de bénédiction pour elle-même, sa maison et Israël. Et elle cherche quel nom donner au quatrième, né depuis six jours. Ah, quand elle saura que je suis guéri ! Et que tu es ici ! Elle est bonne comme le pain, Sarah, et Joachim son époux l'est aussi. Et leurs parents ? C'est grâce à eux que je suis vivant. Ils m'ont toujours abrité et aidé.

– Allons chez eux leur demander abri pour les heures de soleil et leur apporter la bénédiction pour leur charité.

– Par là, Maître. Ce sera plus commode pour le troupeau et pour échapper aux gens, qui sont certainement excités. La vieille qui m'a vu me dresser debout a certainement parlé. »

76.8 Ils suivent le torrent, le quittent plus au sud pour prendre un sentier assez raide qui monte en suivant un éperon de la montagne fait comme la proue d'un navire. Le torrent se trouve maintenant dans la direction opposée à la montée et coule dans le fond entre deux rangées de montagnes qui se coupent en formant une belle vallée accidentée.

Je reconnais l'endroit... Il est impossible de confondre, c'est celui de la vision de Jésus et des enfants que j'ai eue le printemps dernier. Le muret habituel en pierres sèches délimite la propriété qui coupe la vallée. Voici les prés, avec les pommiers, les figuiers, les noyers, voici la maison blanche sur un fond de verdure, avec son aile en saillie qui protège l'escalier, qui fait office de portique et d'abri, voici le petit dôme tout en haut, voici le potager avec le puits, la tonnelle et les parterres...

De grands bruits de voix s'élèvent de la maison. Isaac s'avance. Il entre et demande à grands cris :

« Marie, Joseph, Emmanuel, où êtes-vous ? Venez voir Jésus. »

Les trois petits accourent : une fillette de cinq ans environ et deux garçons de quatre et deux ans, le dernier au pas encore incertain. Ils restent bouche bée en présence du... ressuscité. Puis la fillette s'écrie :

« Isaac ! Maman ! Isaac est ici ! Judith a bien vu ! »

D'une pièce où l'on mène grand bruit sort une femme, la mère, robuste, brune, grande, celle de la vision lointaine, toute belle dans ses vêtements de fête : son habit de lin blanc ressemble à une riche chemise qui descend avec des plis jusqu'aux chevilles, serrée à ses flancs plutôt forts par un châle à rayures multicolores qui modèle des hanches puissantes, en retombant avec des franges à la hauteur des genoux par derrière, et qui reste ouvert par-devant après s'être croisé à la hauteur de la ceinture sous une boucle de filigrane. Un voile léger avec des branches de roses de couleur sur un fond ivoire est fixé sur ses tresses noires comme un petit turban et puis descend de la nuque, avec des ondulations et des plis sur les épaules et la poitrine. Une couronne de petites médailles reliées par une chaîne la fixe sur la tête. Elle porte des boucles d'oreilles aux lourds anneaux. Sa tunique est tenue serrée par un collier d'argent qui passe par les œillets du vêtement. Aux bras, des lourds bracelets d'argent.

« Isaac ! Mais comment ? Judith... je croyais que le soleil l'avait rendue folle... Tu marches ! Mais que s'est-il passé ?

– Le Sauveur, Sarah ! C'est lui ! Il est venu !

– Qui ? Jésus de Nazareth ? Où est-il ?

– Là, derrière le noyer ! Il demande si tu le reçois !

– Joachim ! Mère ! Venez tous ! C'est le Messie ! »

Femmes, hommes, garçons, bébés sortent en poussant des cris... mais quand ils voient Jésus, grand et majestueux, ils sont intimidés et restent comme pétrifiés.

« La paix à cette maison et à vous tous. La paix et la bénédiction de Dieu. »

Souriant, Jésus marche lentement vers le groupe.

« Mes amis, voulez-vous donner asile au voyageur ? » et il sourit plus encore.

Son sourire triomphe des craintes. L'époux a le courage de parler :

« Entre, Messie. Nous t'avons aimé sans te connaître. Nous t'aimerons d'autant plus après avoir fait ta connaissance. La maison est en fête pour trois choses aujourd'hui : pour toi, pour Isaac et pour la circoncision de mon troisième garçon. Bénis-le, Maître. Femme, apporte le bébé ! Entre, Seigneur. »

76.9 Ils entrent dans une pièce préparée pour la fête. Tables et mets, tapis et branchages partout.

Sarah revient avec un beau nouveau-né entre les bras. Elle le présente à Jésus.

« Dieu soit avec lui, toujours. Quel prénom porte-t-il ?

– Aucun. Celle-ci, c'est Marie, celui-là Joseph, cet autre Emmanuel, pour le dernier, il... n'a pas encore de nom... »

Jésus fixe le couple et sourit :

« Cherchez un prénom, s'il doit être circoncis aujourd'hui... »

Les époux se regardent, le regardent, ouvrent la bouche, la referment sans mot dire. Tous sont attentifs.

Jésus insiste :

« L'histoire d'Israël compte tant de grands noms, de doux noms, des noms bénits. Les plus doux, les plus bénits sont déjà donnés, mais peut-être y en a-t-il encore quelque autre. »

Les deux époux s'écrient ensemble :

« Le tien, Seigneur ! » mais l'épouse ajoute :

« Mais il est trop saint... »

Jésus sourit et demande :

« Quand aura lieu la circoncision ?

– Nous attendons l'opérateur.

– J'assisterai à la cérémonie. En attendant, je vous remercie pour mon Isaac. Désormais, il n'aura plus besoin des bons. Mais les bons ont encore besoin de Dieu. Vous avez appelé le troisième : " Dieu avec nous ". Mais vous avez Dieu depuis que vous avez fait preuve de charité à l'égard de mon serviteur. Soyez bénis. Sur terre et au Ciel on se souviendra de votre acte.

– Isaac s'en va, maintenant ? Il nous quitte ?

– Vous en souffrez ? Mais il lui faut servir son Maître. Il reviendra pourtant, tout comme moi. Vous, pendant ce temps, vous parlerez du Messie... Il y a tant à dire pour convaincre le monde ! 76.10 Mais voici celui qu'on attend. »

Un personnage solennel entre, avec un serviteur. Salutations et inclinations.

« Où est le bébé ? demande-t-il avec hauteur.

– Il est ici. Mais salue le Messie. Il est chez nous.

– Le Messie ?... Celui qui a guéri Isaac ? Je sais, mais... nous en parlerons après. Je suis très pressé... Le bébé et son nom. »

Les personnes présentes sont mortifiées des façons de l'homme. Mais Jésus sourit comme si les impolitesse ne s'adressaient pas à lui. Il prend le petit, touche de ses beaux doigts le petit front, comme pour le consacrer et dit : « Son nom est Yésaï » puis il le rend à son père, qui passe dans une pièce voisine avec l'homme hautain et d'autres. Jésus reste là où il est jusqu'au retour de l'enfant qui pousse des cris désespérés.

« Donne-moi, le bébé, femme. Il ne pleurera plus » propose-t-il pour reconforter la mère angoissée.

Le bébé, sur les genoux de Jésus, se tait effectivement.

Jésus forme un groupe autour de lui, avec tous les petits autour de lui, et aussi les bergers et les disciples. On entend au dehors les bêlements des brebis qu'Elie a enfermées dans un enclos, et, dans la maison, le bruit de la fête. On apporte à Jésus et aux siens des friandises et des boissons, mais Jésus les distribue aux petits.

« Tu ne bois pas, Maître ? Tu n'acceptes rien ? C'est de bon cœur.

– Je le sais, Joachim, et je les accepte volontiers. Mais laisse-moi faire plaisir aux petits. C'est ma joie...

– Ne t'occupe pas de cet homme, Maître.

– Non, Isaac. Je prie pour qu'il voie la lumière. Jean, emmène les deux petits voir les brebis. 76.11 Quant à toi, Marie, viens plus près et dis-moi : Qui suis-je ?

– Tu es Jésus, le fils de Marie de Nazareth, né à Bethléem. Isaac t'a vu et m'a donné le nom de ta Mère pour que je sois bonne.

– Pour l'imiter, tu dois être bonne comme l'ange de Dieu, plus pure qu'un lys éclos au sommet de la montagne, pieuse comme le lévite le plus saint doit l'être. Seras-tu cela ?

– Oui, Jésus.

– Dis : Maître ou Seigneur, mon enfant.

– Laisse-la m'appeler par mon nom, Judas. Ce n'est qu'en passant sur des lèvres innocentes qu'il ne perd pas le son qu'il a sur les lèvres de ma Mère. Tous, au cours des siècles, diront ce nom, les uns par intérêt, d'autres pour des raisons différentes et beaucoup pour blasphémer. Seuls les innocents, sans calcul et sans haine, le diront avec un amour égal à celui de cette petite et de ma Mère. Les pécheurs aussi m'appelleront comme cela, mais par besoin de pitié. Ma Mère et les enfants ! Pourquoi m'appelles-tu Jésus ? dit-il, en caressant la fillette.

– Parce que je t’aime bien... comme mon père, ma maman et mes petits frères » dit-elle en embrassant les genoux de Jésus, et elle rit en levant son visage.

Jésus se penche pour lui donner un baiser, et c’est ainsi que tout prend fin.

EMV 81 – Rencontre avec les bergers Jean, Matthias et Siméon

81.1 Je revois le gué du Jourdain : la verte avenue qui longe le fleuve sur ses deux berges, très fréquentée par les voyageurs en raison de son ombrage. Des files d’ânonnés accompagnés par des hommes vont et viennent. Sur le bord du fleuve, trois hommes font paître quelques brebis. Sur la route, Joseph regarde en haut et en bas.

Au loin, là où une route débouche sur cette avenue fluviale, Jésus apparaît avec trois disciples. Joseph appelle les bergers, et ceux-ci poussent les brebis sur la route en les faisant cheminer sur la berge herbeuse. Ils se hâtent à la rencontre de Jésus.

« Moi, je n’ose guère... Que lui dirai-je en guise de salutation ?

– Oh, il est si bon ! Tu lui diras : “ Que la paix soit avec toi ! ” Lui aussi salue toujours de cette manière.

– Lui, oui... mais nous...

– Et moi, qui suis-je ? Je ne suis même pas un de ses premiers adorateurs, et il m’aime tellement, tellement !

– Lequel est-ce ?

– Le plus grand, le plus blond.

– Nous lui parlerons de Jean-Baptiste, Matthias ?

– Oh oui !

– Ne croira-t-il pas que nous le lui avons préféré ?

– Mais non, Siméon. S’il est le Messie, il voit dans les cœurs et il verra dans le nôtre qu’en Jean-Baptiste nous ne cherchions que lui.

– Tu as raison. »

Les deux groupes sont maintenant à quelques mètres l'un de l'autre. Jésus sourit déjà de son sourire qu'on ne saurait décrire. Joseph presse le pas. Les brebis se mettent à trotter, elles aussi, poussées par les pâtres.

« Que la paix soit avec vous » dit Jésus en levant les bras comme pour les étreindre. Et il précise : « Que la paix soit avec vous, Siméon, Jean et Mathias, mes fidèles et les fidèles de Jean le prophète ! Paix à toi, Joseph », puis il l'embrasse sur la joue. Les trois autres sont maintenant à genoux. « Venez, mes amis, sous ces arbres, sur la grève du fleuve, et parlons. »

Ils descendent et Jésus s'assied sur une souche qui dépasse, les autres par terre. Jésus sourit et les regarde très attentivement, un par un :

« Laissez-moi connaître vos visages. Vos âmes, je les connais déjà, comme des âmes de justes qui recherchent le bien qu'ils aiment, contre tous les intérêts du monde. Je vous apporte le salut d'Isaac, d'Elie et de Lévi. Et un autre salut : celui de ma Mère.

81.2 Avez-vous des nouvelles de Jean-Baptiste ? »

Les hommes, jusqu'alors rendus muets par la timidité, se rassurent. Ils retrouvent la parole :

« Il est encore en prison, et notre cœur tremble pour lui, car il est aux mains d'un homme cruel, dominé par une créature infernale et entouré d'une cour corrompue. Nous l'aimons... Tu sais que nous l'aimons et qu'il mérite notre amour. Depuis que tu as quitté Bethléem, nous avons été frappés par les hommes... mais plus que par leur haine, nous étions désolés, abattus comme des arbres que le vent a brisés pour t'avoir perdu, toi. Nous avons ensuite traversé des années de peine, comme quelqu'un qui aurait les paupières cousues, cherchant le soleil et ne pouvant le voir parce qu'il est lui aussi en prison et ne peut pas même le reconnaître à la tiédeur qu'il sent sur sa peau. C'est alors que nous avons pris conscience que Jean-Baptiste était l'homme de Dieu prédit par les prophètes pour préparer le chemin de son Christ, et nous sommes allés à lui. Nous nous sommes dit : " S'il le précède, en allant vers lui, nous le trouverons. " Car c'est toi, Seigneur, celui que nous cherchions.

– Je le sais, et vous m'avez trouvé. Je suis avec vous.

– Joseph nous a dit que tu es venu chez Jean-Baptiste. Nous n'y étions pas ce jour-là. Peut-être étions-nous allés quelque part pour lui. Dans les services spirituels qu'il nous demandait, nous le servions avec beaucoup

d'amour, de même que nous l'écoutions avec amour malgré sa grande sévérité, parce que, même s'il n'était pas toi, le Verbe, c'étaient tout de même les paroles de Dieu qu'il disait.

– Je le sais. 81.3 Et lui, vous ne le connaissez pas ? dit-il en montrant Jean.

– Nous le voyions avec d'autres Galiléens dans les foules les plus fidèles à Jean-Baptiste. Et, sauf erreur, tu es celui dont le nom est Jean et dont il disait, à nous ses intimes : " Voilà : je suis le premier, lui le dernier. Ensuite ce sera : lui le premier et moi le dernier. " On n'a jamais compris ce qu'il voulait dire. »

Jésus se tourne vers Jean, à sa gauche, et l'attire contre son cœur avec un sourire encore plus lumineux... Il explique :

« Il voulait dire qu'il était le premier à dire : " Voici l'Agneau ", et que Jean serait le dernier des amis du Fils de l'homme à parler aux foules de l'Agneau ; mais que, dans le cœur de l'Agneau, Jean est le premier parce qu'il lui est cher plus que tout autre homme. Voilà ce que Jean-Baptiste voulait dire. Mais, quand vous le verrez – car vous le verrez encore et le servirez encore, jusqu'à l'heure dite –, assurez-le qu'il n'est pas le dernier dans le cœur du Christ. C'est moins par le sang que par la sainteté qu'il est aimé autant que Jean. Et vous, gardez-en le souvenir. Si l'humilité du saint lui fait proclamer qu'il est " le dernier ", la Parole de Dieu le proclame pareil au disciple qui m'est cher. Dites-lui que j'aime Jean parce qu'il porte son nom et que je retrouve en lui les traits de Jean-Baptiste chargé de préparer les âmes au Christ.

– Nous le lui dirons... Mais le verrons-nous encore ?

– Vous le reverrez.

EMV 85 – Jésus évoque les bergers

Je les dissémine, ces vrais bergers, à travers la Palestine pour qu'ils rassemblent les brebis et pour que le Maître du troupeau soit connu au moins de nom, de façon que, quand je dis ce nom, elles sachent que c'est Moi le Maître du troupeau et elles viennent à Moi pour se faire caresser."

EMV 87 – Méditation du berger Isaac

87.1 « Et moi, je te dis, Maître, que les meilleurs, ce sont les humbles. Ceux vers qui je me suis tourné n'ont manifesté que mépris et indifférence. Ah, les enfants de Yutta ! »

Isaac s'adresse à Jésus. Assis sur l'herbe au bord du fleuve, ils font tous cercle autour de Jésus. Isaac semble faire le compte-rendu de ses efforts.

Judas intervient et, chose rare, il appelle le berger par son nom :

« Isaac, je pense comme toi. A leur contact, nous perdons notre temps et notre foi. Moi, j'y renonce.

– Moi, non, mais j'en souffre. Je ne renoncerai que si le Maître me le demande. Je suis habitué depuis des années à souffrir pour être fidèle à la vérité. Je ne pouvais mentir pour gagner les bonnes grâces des puissants. Et sais-tu combien de fois ils sont venus se moquer de moi, dans ma chambre de malade, et promettre – des promesses fallacieuses, c'est sûr – de me secourir si je disais que j'avais menti et que toi, Jésus, tu n'étais pas le Sauveur nouveau-né ? Mais je ne pouvais pas mentir. Mentir, ç'aurait été renier ma joie, ç'aurait été détruire mon unique espérance, ç'aurait été te repousser, mon Seigneur ! Te repousser, toi ! Dans la nuit de ma misère, dans la tristesse de mon infirmité, je gardais toujours la joie d'un ciel parsemé d'étoiles : le visage de ma mère, l'unique joie de ma vie d'orphelin, le visage d'une épouse qui ne fut jamais mienne et à laquelle je gardais mon amour au-delà de la mort. C'étaient mes deux petites étoiles. Il y avait aussi deux étoiles plus grandes, semblables à des lunes très pures : Joseph et Marie souriant à un nouveau-né et à nous, pauvres bergers, et, étincelant au centre du ciel de mon cœur, ton visage innocent, doux, trois fois saint... Je ne pouvais repousser ce ciel qui était le mien ! Je ne pouvais renoncer à sa lumière, la plus pure qui puisse exister. J'aurais préféré passer ma vie au milieu des tourments, que me passer de toi, mon souvenir béni, mon Jésus nouveau-né ! »

Jésus pose la main sur l'épaule d'Isaac et sourit.

Judas reprend la parole :

« Tu insistes donc ?

– J'insiste aujourd'hui, demain, encore et toujours. Quelqu'un viendra.

– Combien de temps durera ce travail ?

- Je l'ignore. Mais, crois-moi : il suffit de ne pas regarder en avant, ni en arrière. Il faut travailler jour après jour et, si le soir on a obtenu des résultats, dire : " Merci, mon Dieu " ; et sinon : " J'espère en ton secours pour demain. "

- Tu es sage.

- Je ne sais même pas ce que cela veut dire. Mais je fais dans ma mission ce que j'ai fait lorsque j'étais malade. Presque trente années d'infirmité, ce n'est pas un jour !

- Je le crois bien ! Je n'étais pas encore né que tu étais déjà infirme.

- J'étais infirme. Mais je ne les ai jamais comptées, ces années. Je n'ai jamais dit : " Voilà le mois de Nisan qui revient et je ne refleuris plus avec les roses. Voilà Tisri et je continue à m'affaiblir ici. " J'allais de l'avant, me parlant à moi-même et aux bons qui appartenaient au Seigneur. Je me rendais compte que les années passaient car ceux qui avaient été les enfants d'autrefois venaient m'apporter les friandises de leur mariage et celles de la naissance de leurs bébés. Mais si je regarde en arrière, maintenant que je suis redevenu jeune après ma vieillesse, que vois-je du passé ? Rien. C'est le passé.

- Rien ici. Mais au Ciel il y a " tout " pour toi, Isaac, et ce tout t'y attend » dit Jésus.

87.2 Puis, s'adressant à tout le monde :

« C'est cela qu'il faut faire. Je le fais, moi aussi. Aller de l'avant. Sans lassitude. La lassitude est encore une racine de l'orgueil humain, de même que l'empressement. Pourquoi se dégoûte-t-on des défaites, pourquoi se trouble-t-on des lenteurs ? Parce que l'orgueil nous fait penser : " Me le refuser, à moi ? Me faire attendre si longtemps ? C'est manquer de respect envers l'apôtre de Dieu. " Non, mes amis. Regardez la création et pensez à celui qui l'a faite. Méditez sur le progrès de l'homme, et pensez à son origine. Pensez à cette heure où nous sommes, et calculez combien de siècles l'ont précédée. Le monde créé est l'œuvre d'une création tranquille. Le Père n'a pas fait l'univers de façon désordonnée. Il a procédé par étapes. L'homme actuel est l'œuvre d'un progrès patient, et il ne cessera de progresser en connaissance et en puissance, qui seront saintes ou non, selon la volonté des hommes. Mais l'homme n'est pas devenu savant en un jour. Nos premiers parents, renvoyés du Jardin, avaient tout à apprendre, lentement, progressivement. Apprendre jusqu'aux choses les plus simples : comment le grain de blé est meilleur réduit en farine, puis en pâte, puis

après la cuisson. Apprendre à le réduire en farine et à le cuire. Apprendre à faire du feu avec du bois. Apprendre comment on fait un habit en regardant la fourrure des animaux. Comment se faire un abri en observant les fauves. Comment faire une couche en étudiant les nids. Apprendre à se soigner par les herbes et les eaux en voyant comment agissent les animaux poussés par l'instinct. Apprendre à voyager à travers déserts et mers en étudiant les étoiles, en domestiquant les chevaux, apprendre l'équilibre des embarcations qu'enseigne une coquille de noix flottant sur l'eau d'une rivière. Combien d'insuccès avant de réussir ! Mais la réussite vient, et on continue. L'homme n'en sera pas plus heureux pour autant, parce qu'il se rendra plus habile dans le mal que dans le bien. Mais il progressera. La Rédemption n'est-elle pas œuvre de patience ? Décidée depuis des siècles de siècles, et même au-delà des limites du temps, voici qu'arrive à présent l'heure que les siècles ont préparée. Tout est affaire de patience. Alors pourquoi s'impatienter ? Dieu ne pouvait-il pas tout faire en un éclair ? L'homme, doué de raison, sorti des mains de Dieu, ne pouvait-il pas tout savoir en un éclair ? Ne pouvais-je pas, moi, venir au commencement des siècles ? Tout aurait pu se passer comme cela. Mais rien ne doit être violence. Rien. La violence est toujours contraire à l'ordre. Dieu et ce qui vient de Dieu est ordre. N'ambitionnez pas d'être plus que Dieu.

87.3 – Mais alors, quand seras-tu connu ?

– Par qui, Judas ?

– Mais par le monde !

– Jamais.

– Jamais ? Mais n'es-tu pas le Sauveur ?

– Je le suis, mais le monde ne veut pas être sauvé. Ce n'est que dans la proportion d'un sur mille qu'il voudra me connaître, et dans la proportion d'un sur dix mille qu'il me suivra réellement. Et encore, j'exagère. Je ne serai pas connu même par mes plus intimes.

– Mais s'ils te sont intimes, ils te connaîtront.

– Oui, Judas. Ils me connaîtront en tant que Jésus, le juif Jésus. Mais ils ne me connaîtront pas pour ce que je suis. En vérité, je vous dis que je ne serai pas connu de tous mes intimes. Connaître veut dire aimer avec fidélité et vertu... et il y aura quelqu'un qui ne me connaîtra pas. »

Jésus a le geste de résignation découragée qu'il a toujours quand il annonce sa future trahison : il ouvre les mains et les tient ainsi, tournées vers l'extérieur, le visage affligé qui ne regarde ni les hommes ni le ciel, mais seulement sa future destinée de Trahi.

« Ne dis pas cela, Maître, intervient Jean d'une voix suppliante.

– Nous te suivons pour toujours mieux te connaître » dit Simon.

Les bergers font chorus.

« Nous te suivons comme une épouse et tu nous es plus cher qu'elle. Nous sommes plus jaloux de toi que d'une femme. Ah non ! Nous te connaissons déjà tellement que nous ne pouvons plus te méconnaître. Lui (Judas désigne Isaac) dit que renier ton souvenir de nouveau-né aurait été pour lui plus atroce que de perdre la vie. Or tu n'étais alors qu'un nouveau-né. Nous, nous te possédons comme homme et comme maître. Nous t'entendons et nous voyons tes œuvres. Ton contact, ton haleine, ton baiser sont pour nous une consécration continuelle, une perpétuelle purification. Seul un démon pourrait te renier après avoir été ton intime !

– C'est vrai, Judas, mais il y en aura un.

– Malheur à lui ! Je serai pour lui un justicier.

– Non, laisse au Père la justice. Sois son rédempteur, le rédempteur de cette âme qui se tourne vers Satan.

87.4 Mais saluons Isaac. Le soir est venu. Je te bénis, serviteur fidèle. Tu sais maintenant que Lazare de Béthanie est notre ami et qu'il veut aider mes amis. Je pars. Toi, reste. Laboure le terrain aride de Juda. Plus tard, je reviendrai. Tu sais, au besoin, où me trouver. Que ma paix soit avec toi ! »

Jésus bénit et embrasse son disciple.

EMV 88 – Rencontre avec le berger Jonas

88.1 Jésus, accompagné de Lévi et de Jean, chemine au chant des grillons sur un petit sentier, au milieu de champs brûlés tout en chaume. Suivent Joseph, Judas et Simon, en groupe.

Il fait nuit, mais on ne sent pas la moindre fraîcheur. La terre est un feu qui continue de brûler, même après l'incendie du jour. La rosée ne peut rien sur ces terres desséchées. Je crois qu'elle s'évapore avant même de toucher

le sol, si grande est la chaleur qui se dégage des sillons et des crevasses du sol.

Tous se taisent, épuisés et en sueur. Mais je vois Jésus sourire. La nuit est claire, bien que la lune, qui va se coucher, luisse à peine à l'orient.

« Tu crois qu'il sera là ? demande Jésus à Lévi.

– Certainement. A cette époque, les moissons sont rentrées et la récolte des fruits n'est pas encore commencée. Les paysans sont donc occupés à surveiller les vignobles et les pommeraies contre les voleurs, et ils ne s'en écartent pas, surtout quand les patrons sont exigeants comme celui de Jonas. La Samarie est proche et quand ces renégats le peuvent... ils nous pillent volontiers, nous qui venons d'Israël. Ne savent-ils pas qu'après cela, les serviteurs passent à la bastonnade ? Bien sûr qu'ils le savent, mais ils nous haïssent, voilà tout.

– N'aie pas de rancœur, Lévi, dit Jésus.

– Non. Mais tu verras comment par leur faute Jonas fut mis à mal il y a cinq ans. Depuis lors il passe la nuit à monter la garde. Car la flagellation est un supplice cruel...

– C'est encore loin ?

– Non, Maître, regarde, là où finit cette terre désolée et où se trouve une tache sombre. Ce sont les pommeraies de Doras, le dur pharisien. Si tu permets, je te précède pour me faire reconnaître par Jonas.

– **Va.**

88.2 – Mais les pharisiens sont-ils tous comme ça, mon Seigneur ? demande Jean. Ah ! Je ne voudrais pas être à leur service ! Je préfère ma barque !

– C'est la barque que tu préfères ? demande Jésus, à moitié sérieux.

– Non, c'est toi ! La barque, c'était quand j'ignorais ce qu'est l'Amour sur la Terre » répond Jean avec fougue.

Jésus rit de sa véhémence.

« Tu ne savais pas que l'amour existait sur la terre ? Comment es-tu donc né, si ton père n'a pas aimé ta mère ? demande Jésus comme pour plaisanter.

– Cet amour est beau, mais ne me séduit pas. C'est toi mon amour ! Pour le pauvre Jean, c'est toi l'Amour sur terre. »

Jésus le serre contre lui et dit :

« Je voulais te l'entendre dire. L'Amour est avide d'amour et l'homme donne et donnera toujours à son avidité d'imperceptibles gouttes comme celles qui tombent du ciel et sont si insignifiantes qu'elles s'évaporent dans l'atmosphère, dans l'embrasement de l'été. Même les gouttes d'amour des hommes se consumeront dans l'air, brûlées par la fièvre de trop de choses. Le cœur en produira encore... mais les intérêts, les passions, les affaires, les désirs égoïstes, tant, tant de choses humaines les feront disparaître. Et qu'est-ce qui montera vers Jésus ? Ah ! Trop peu de choses ! Les restes de tous les battements du cœur humain, ce qui peut bien encore en survivre, les battements intéressés des hommes qui veulent demander, et encore demander quand le besoin s'en fait sentir. M'aimer uniquement par amour sera le propre d'un petit nombre : des Jean... Regarde cet épi poussé hors saison. C'est peut-être une graine tombée au moment de la moisson. Elle a su naître, résister au soleil, à la sécheresse, grandir, murir... Regarde : cet épi est déjà formé. Il n'y a que lui de vivant dans ces champs vides. D'ici peu ses grains mûrs tomberont sur le sol en rompant l'enveloppe lisse qui les rattachait à la tige, et ce sera charité pour les oiseaux, ou bien, donnant le cent pour un, ils repousseront encore et, avant le labour d'hiver, ils arriveront de nouveau à maturité et rassasieront une foule d'oiseaux déjà tenaillés par la faim de la plus triste des saisons ... Vois-tu, mon Jean, tout ce que peut réaliser une seule graine courageuse ? Tels seront les rares hommes qui m'aimeront d'amour. Un seul suffira pour apaiser la faim d'un grand nombre. Un seul embellira la région où règne la laideur du néant, et où il n'y avait d'abord que néant. Un seul fera surgir la vie là où régnait la mort, et les affamés viendront à lui. Ils mangeront un grain de son amour agissant, puis, égoïstes et distraits, ils s'envoleront ailleurs. Mais, même à leur insu, ce grain déposera un germe de vie dans leur sang, dans leur âme... et ils reviendront... Et aujourd'hui, demain, après-demain encore, comme disait Isaac, la connaissance de l'Amour se développera dans les cœurs. La tige, dégarnie, ne sera plus rien : un brin de paille brûlé. Mais que de bien naîtra de son sacrifice et quelle récompense pour elle ! »

Jésus qui s'était arrêté un instant devant un maigre épi, poussé au bord du sentier, dans un caniveau qui, au temps des pluies, était peut-être un ruisseau, a continué de parler, toujours écouté par Jean dans son attitude

habituelle de disciple aimant qui boit non seulement les paroles, mais aussi les gestes de l'être aimé.

Les autres discutent sans s'apercevoir de ce doux colloque. Les voici maintenant arrivés à la pommeraie ; ils s'arrêtent et se regroupent. La chaleur est telle que, même sans manteau, ils transpirent. Ils se taisent et attendent.

88.3 De la sombre plantation, qu'éclaire à peine un rayon de lune, émerge la tache claire que fait Lévi et, derrière, une ombre plus épaisse.

« Maître, voici Jonas.

– Que ma paix vienne à toi ! » dit Jésus en le saluant, avant même que Jonas l'ait rejoint.

Mais Jonas ne répond pas. Il court, se jette en pleurant à ses pieds et les embrasse. Quand il peut parler, il dit :

« Combien je t'ai attendu ! Combien je t'ai attendu ! Quel découragement de voir la vie passer, la mort arriver et devoir se dire : " Je ne l'ai pas revu ! " Et pourtant, non, toute mon espérance ne faiblissait pas, même quand j'étais sur le point de mourir. Je pensais :

" Elle me l'a dit : " Vous le servirez encore " et elle n'a pu me dire une chose qui ne soit pas vraie. C'est la Mère de l'Emmanuel. Personne donc, plus qu'elle, n'a Dieu avec soi, et qui a Dieu sait ce qui est de Dieu. "

– Lève-toi. Elle te salue. Tu l'as eue et tu l'as pour voisine. Elle habite Nazareth.

– Toi ! Elle ! A Nazareth ? Oh, si je l'avais su ! La nuit, en hiver, pendant les mois de gel, quand la campagne sommeille et que les méchants ne peuvent nuire aux cultivateurs, je serais venu en hâte baiser vos pieds et je serais rentré avec mon trésor de certitude. Pourquoi ne t'es-tu pas manifesté, Seigneur ?

– Ce n'était pas l'heure. Maintenant, l'heure est venue. Il faut savoir attendre. Tu l'as dit : " Pendant les mois de gel, quand la campagne sommeille. " Et pourtant, elle est déjà ensemencée, n'est-ce pas ? Eh bien, moi aussi, j'étais comme le grain déjà semé. Tu m'avais vu au moment des semailles. Puis j'avais disparu, enseveli dans un silence nécessaire. Pour croître et arriver au temps de la moisson et briller aux yeux de ceux qui m'avaient vu nouveau-né et appartenant au monde. Ce temps est venu. Le

nouveau-né est désormais prêt à être le Pain du monde. Avant tous les autres, je cherche mes fidèles, et je leur dis : « Venez, rassasiez-vous de moi. » »

L'homme l'écoute en souriant comme un bienheureux, et il ne cesse de répéter comme pour lui-même :

« Oh, c'est bien toi ! C'est bien toi !

– Tu as été sur le point de mourir ? Quand ?

– Quand j'ai été fouetté presque à mort parce qu'on avait pillé deux vignes. Regarde toutes ces blessures ! »

Il descend son vêtement et montre ses épaules toutes balafrées de cicatrices irrégulières.

« Il m'a frappé avec un fouet garni de fer. Il a compté les grappes enlevées, cela se voyait par la trace du pédoncule arraché, et m'a assené un coup pour chaque grappe. Puis il m'a laissé sur place, à demi mort. J'ai été secouru par Marie, la jeune femme d'un compagnon à moi. Elle m'a toujours bien aimé. Son père était régisseur avant moi et, à mon arrivée ici, je me suis attaché à cette petite parce qu'elle s'appelait Marie. Elle m'a soigné, et je suis guéri depuis deux mois car, à cause de la chaleur, les plaies s'étaient infectées, ce qui me donnait une forte fièvre. J'ai dit au Dieu d'Israël : " Peu importe. Laisse-moi revoir ton Messie. Ces souffrances ne comptent plus guère. Accepte-les en sacrifice. Je ne peux jamais aller t'offrir un sacrifice. Je suis le serviteur d'un homme cruel et tu le sais. Même à la Pâque, il ne me laisse pas venir à ton autel. Prends-moi comme hostie, mais donne-le-moi, Lui ! "

88.4 – Et le Très-Haut t'a donné satisfaction. Jonas, veux-tu me servir comme tes compagnons le font déjà ?

– Mais comment faire ?

– Comme eux. Lévi sait, et il te dira combien il est simple de me servir. Je ne demande que de la bonne volonté.

– Je te l'ai donnée quand tu n'étais qu'un bébé vagissant. Grâce à elle, j'ai triomphé de tout, aussi bien du découragement que des haines. C'est que... ici je ne peux pas trop parler... Le patron, une fois, m'a donné un coup de pied parce que j'affirmais avec insistance que tu existais. Mais quand il

n'était pas là et que je me trouvais avec des gens à qui je pouvais me fier, ah ! Je le racontais, le prodige de cette nuit-là !

– Eh bien, maintenant, parle du prodige de ma rencontre ! Je vous ai retrouvés presque tous, et tous fidèles. N'est-ce pas un prodige ? Il vous a suffi de m'avoir contemplé avec foi et amour pour devenir justes aux yeux de Dieu et des hommes.

– Ah ! Maintenant, j'aurai un de ces courages ! Un de ces courages ! Maintenant que je sais que tu es là et que je peux annoncer : " Il est là. Allez à lui !... " Mais où, mon Seigneur ?

– Dans tout Israël. Jusqu'en septembre, je serai en Galilée. Nazareth ou Capharnaüm me verront souvent dans leurs murs et on pourra venir m'y trouver. Puis... je serai partout. Je suis venu rassembler les brebis d'Israël.

– Ah ! Mon Seigneur, tu trouveras beaucoup de boucs. Défie-toi des grands, en Israël !

– Ils ne me feront pas de mal, tant que l'heure n'est pas venue. Toi, dis aux morts, à ceux qui dorment, aux vivants : " Le Messie est parmi nous. "

– Aux morts, Seigneur ?

– Aux âmes mortes. Les autres, les justes morts dans le Seigneur, tressaillent déjà de joie pour leur prochaine libération des limbes. Dis aux morts que je suis la Vie, à ceux qui dorment que je suis le Soleil qui se lève pour les tirer du sommeil. Dis aux vivants que je suis la Vérité qu'ils cherchent.

– Et tu guéris aussi les malades ? Lévi m'a parlé d'Isaac. Ce miracle lui est-il réservé parce qu'il est ton berger, ou bien y en aura-t-il pour tous ?

– Pour les bons, le miracle est une juste récompense. Pour les moins bons, il sert à les amener à une bonté véritable. Pour les mauvais aussi, parfois, il sert à les secouer, à les persuader que j'existe et que Dieu est avec moi. Le miracle est un don et ce don est destiné aux bons. Mais celui qui est miséricorde et voit combien les hommes sont lourds et que seul un événement prodigieux peut les secouer, y recourt aussi pour pouvoir dire : " J'ai tout fait pour vous, et cela n'a servi à rien. Dites-moi donc, vous-mêmes, ce que je dois faire de plus. "

88.5 – Seigneur, ne dédaignes-tu pas d'entrer chez moi ? Si tu m'assures que le voleur ne pénétrera pas dans le domaine, je voudrais te

donner l'hospitalité et appeler autour de toi les quelques personnes qui te connaissent par ma parole. Le patron nous a méprisés et piétinés comme de mauvaises herbes. Nous n'avons que l'espérance d'une récompense éternelle. Mais si tu te montres à des cœurs brisés, ils auront en eux une autre force.

– Je viens. Ne crains pas pour les arbres et les vignes. Peux-tu croire que les anges monteront une garde fidèle à ta place ?

– Oh ! Seigneur, je les ai vus, tes serviteurs célestes. Je crois et je viens avec toi en toute sécurité. Bénis soient-ils, ces arbres et ces vignes pour lesquels la brise sera vol des ailes d'anges et chants des voix angéliques ! Béni soit-il, ce sol que tu sanctifies de ton pied ! Viens, Seigneur Jésus ! Ecoutez, arbres et vignes. Ecoutez, campagnes. Maintenant, ce Nom que je vous avais confié pour ma consolation, je le lui dis à lui. Jésus est ici. Ecoutez et que dans les branches et les sarments tressaille la sève. Le Messie est avec nous. »

Tout se termine sur ces joyeuses paroles.

EMV 89 – Jésus quitte Jonas et les terres d'Esdreton

89.1 A peine une lueur de lumière. Sur la porte d'une misérable cabane – ce serait lui faire trop d'honneur de la qualifier de maison –, Jésus se trouve avec les siens et Jonas ainsi que d'autres paysans pauvres comme lui. C'est l'heure de l'adieu.

« Je ne te verrai plus, mon Seigneur ? demande Jonas. Tu as apporté la lumière à nos cœurs. Ta bonté a fait de ces jours une fête qui durera toute la vie. Mais tu as vu comment nous sommes traités. On prend mieux soin des animaux que de nous et on traite plus humainement les arbres : ils représentent de l'argent. Nous ne sommes, nous, que des machines à procurer de l'argent. Et on nous exploite jusqu'à ce que nous mourions, à bout de forces. Mais tes paroles ont été pour nous de véritables caresses d'ailes angéliques. Le pain nous a semblé plus abondant et meilleur parce que tu l'as mangé avec nous, ce pain qu'il ne donne même pas à ses chiens. Reviens le rompre avec nous, Seigneur. C'est seulement parce que c'est toi que j'ose le dire. Pour tout autre, ce serait l'offenser que de lui offrir un abri et une nourriture que dédaigne le mendiant. Mais toi...

– Mais moi, j'y trouve un parfum et une saveur célestes parce que foi et amour y règnent. Je reviendrai, Jonas, je reviendrai. Pour ta part, reste à ta place, comme un animal lié aux brancards. Que ta place soit ton échelle de Jacob. Et, réellement, les anges vont et viennent entre le Ciel et toi, attentifs

à recueillir tous tes mérites pour les porter à Dieu. Mais je viendrai vers toi, pour élever ton âme. Demeurez-moi tous fidèles. Ah ! Je voudrais vous donner une paix humaine également. Mais je ne le puis. Il me faut vous dire : souffrez encore. Et c'est douloureux pour une personne qui aime...

– Seigneur, si tu nous aimes, il n'est plus de souffrance. Auparavant, nous n'avions personne pour nous aimer... Ah, si je pouvais, moi au moins, voir ta Mère !

– Ne t'inquiète pas, je te l'amènerai. Quand la saison sera plus douce, je viendrai avec elle. Ne t'expose pas à des châtiments inhumains par hâte de la voir. Sache l'attendre comme on attend le lever d'une étoile, de la première étoile. Elle t'apparaîtra à l'improviste comme la première étoile du soir qu'on ne voyait pas et qui soudain scintille dans le ciel. Pense même que, dès maintenant, elle répand ses dons d'amour sur toi. Adieu, vous tous ! Que ma paix vous protège contre les duretés qui vous angoissent. Adieu, Jonas. Ne pleure pas. Tu as attendu tant d'années avec une foi patiente ! Je te promets maintenant une attente qui sera bien courte. Ne pleure pas. Je ne te laisserai pas seul. Ta bonté a essuyé mes larmes d'enfant. Ma bonté ne suffit-elle pas à essuyer les tiennes ?

– Oui... mais tu pars... et moi je reste...

– Mon ami, Jonas, ne me laisse pas partir accablé par le poids de ne pouvoir te soulager...

– Je ne pleure pas, Seigneur... Mais comment ferai-je pour vivre sans plus te voir, maintenant que je te sais en vie ? »

Jésus caresse encore le visage défait du vieillard, puis s'éloigne. Mais, parvenu la limite de la misérable cour, il ouvre les bras et bénit la campagne. Puis il s'éloigne.

« Qu'est-ce que tu as fait ? demande Simon qui a remarqué ce geste inhabituel.

– J'ai imprimé un sceau sur toutes les choses pour que les démons ne puissent, en leur nuisant, nuire à ces malheureux. Je ne pouvais rien de plus...

99.2 – Maître, nous sommes arrivés » dit le berger Joseph. « C'est la maison de l'intendant d'Hérode. »

Ils se sont arrêtés au bout d'une rue coupée par un carrefour à partir duquel elle devient la seconde avenue, et les villas sont édifiées entre elle et le lac. La maison qu'il indique est la première, magnifique, tout entourée d'un jardin fleuri. Les parfums et les parterres de jasmins et de roses s'étendent jusqu'au lac.

« C'est ici qu'habite Jonathas ?

– Oui, à ce que l'on m'a dit. C'est l'intendant de l'intendant. Il est bien tombé : Kouza n'est pas mauvais et il sait reconnaître les mérites de son intendant. C'est un des rares personnages de la Cour qui soit honnête. Dois-je l'appeler ?

– Vas-y. »

Joseph va au grand portail et frappe. Le portier accourt. Ils discutent. Je vois Joseph faire une moue de désappointement. Le portier sort sa tête grise, regarde Jésus puis pose une question à laquelle Joseph acquiesce. Ils parlent encore.

Joseph vient ensuite trouver Jésus qui attend patiemment à l'ombre d'un arbre.

« Jonathas n'est pas là. Il est sur le Haut-Liban. Il est allé conduire Jeanne, femme de Kouza, très malade, dans un air frais et pur. Le serviteur dit que c'est lui qui y est allé parce que Kouza est à la cour et ne peut en sortir depuis le scandale de la fuite de Jean-Baptiste. L'état de la malade s'aggravait et le médecin disait qu'ici elle serait morte.

99.3 Néanmoins le serviteur te propose d'entrer pour te reposer. Jonathas a parlé du Messie enfant et, même ici, on te connaît de nom et on t'attend.

– Allons. »

Le groupe s'ébranle. Après avoir jeté un coup œil, le portier hèle d'autres serviteurs. Il ouvre tout grand le portail – qui n'était qu'entrouvert – et court à la rencontre de Jésus avec un véritable respect.

« Répands, Seigneur, ta bénédiction sur nous et sur cette triste maison. Entre. Ah ! Comme Jonathas regrettera de n'être pas ici ! Il espérait tellement te voir ! Entre, entre, et tes amis avec toi. »

Dans l'atrium, il y a des serviteurs et des servantes de tout âge, tous respectueusement empressés pour le saluer, un peu curieux aussi. Une petite vieille pleure dans un coin.

Jésus entre, fait un geste de bénédiction et donne son salut de paix. Un goûter est offert. Jésus prend place sur un siège et tout le monde l'entoure.

« Je vois que je ne vous suis pas inconnu, constate Jésus.

– Oh non ! Jonathas nous a élevés dans le souvenir de ton histoire. Il est bon, Jonathas. Lui dit que c'est grâce au baiser qu'il t'a donné. Mais c'est aussi sa nature.

– J'ai donné et reçu des baisers... mais, comme tu dis, il n'y a que chez les bons qu'ils ont fait croître la bonté. Alors il est absent ? C'est pour lui que j'étais venu.

– Comme je te l'ai dit, il est sur le Mont Liban. Il a des amis, là-bas... C'est le dernier espoir pour notre jeune maîtresse, et si cela ne réussit pas... »

99.4 La petite vieille, dans son coin, pleure plus fortement. Jésus la regarde d'un air interrogateur.

« C'est Esther, la nourrice de la maîtresse. Elle pleure car elle ne peut se résigner à la perdre. »

Jésus l'invite à s'approcher :

« Viens, mère, ne pleure pas ainsi. Viens près de moi. Maladie ne signifie pas obligatoirement mort !

– Oh ! C'est la mort ! La mort ! Depuis son unique et malheureux accouchement, elle meurt ! Les adultères enfantent en cachette mais elles vivent, et elle, elle qui est bonne, honnête, chère, si chère, doit mourir !

– Mais qu'est-ce qu'elle a ?

- Une fièvre qui la consume... C'est comme une lampe qui brûle en plein vent... dans un vent toujours plus fort et elle est toujours plus faible. Moi, je voulais l'accompagner, mais Jonathas a préféré des servantes jeunes, car elle est sans force, c'est un corps inerte qu'il faut déplacer, et moi je ne suis plus bonne à rien... Pas bonne à cela... mais pour l'aimer, oui... Je l'ai recueillie sur le sein de sa mère... J'étais servante, mariée moi aussi, et j'avais eu un enfant un mois auparavant. Je l'ai allaitée car sa mère, trop faible, ne le pouvait pas... Je lui ai servi de mère quand elle devenue orpheline, alors qu'elle savait à peine dire "maman". Mes cheveux ont blanchi et mon front s'est ridé, à force de la veiller lors de ses maladies... je lui ai fait ses vêtements d'épouse, je l'ai conduite au mariage... J'ai souri à ses espoirs maternels... j'ai pleuré avec elle sur son enfant, mort... J'ai recueilli tous les sourires et toutes les larmes de sa vie... Je lui ai donné tous les sourires et les réconforts de mon amour... et à présent elle se meurt et elle ne m'a pas près d'elle... »

La vieille femme fait de la peine à voir. Jésus lui fait une caresse, mais cela ne sert à rien.

« Ecoute, mère, as-tu la foi ?

- En toi ? Oui.

- En Dieu, femme. Peux-tu croire que Dieu peut tout ?

- Je le crois, et je crois que toi, son Messie, tu le peux. On parle déjà en ville de ta puissance ! Il y a quelque temps, cet homme (elle désigne Philippe) a parlé de tes miracles près de la synagogue. Et Jonathas lui a demandé : " Où est le Messie ? " et il lui a répondu : " Je ne sais pas. " Jonathas m'a dit alors : " S'il était ici, je te le jure, elle guérirait. " Mais tu n'étais pas ici... et il est parti avec elle... et maintenant elle va mourir...

- Non. Aie foi ! Dis-moi vraiment ce que tu as dans le cœur. Peux-tu croire qu'elle ne mourra pas, grâce à ta foi ?

- Grâce à ma foi ? Oh, si tu la veux, la voilà. Prends aussi ma vie, ma vieille vie... il me suffit de la voir guérie.

- Je suis la Vie. Je donne la vie et pas la mort. Tu lui as donné la vie autrefois avec le lait de ton sein, et c'était une pauvre vie qui pouvait finir. Maintenant, par ta foi, donne-lui une vie sans fin. Souris, mère.

- Mais elle n'est pas ici... »

La vieille femme est partagée entre l'espoir et la crainte.

« Elle est absente mais tu es ici...

– Aie foi. Ecoute. Je vais maintenant à Nazareth pour quelques jours. Là aussi j'ai des amis malades... Puis j'irai au Liban. **Si Jonathas revient dans les six jours, envoie-le à Nazareth chez Jésus, fils de Joseph. S'il ne vient pas, c'est moi qui irai le voir.**

– **Comment le trouveras-tu ?**

– **L'archange de Tobie me guidera. Quant à toi, fortifie-toi dans la foi. Je ne te demande que cela. Ne pleure plus, mère. »**

La vieille, au contraire, pleure plus fortement. Elle est aux pieds de Jésus et pose sa tête sur les genoux divins, baisant la main bénie qu'elle mouille de ses larmes.

Jésus, de l'autre main, lui fait une caresse et, comme les autres serviteurs la réprimandent de continuer à pleurer, il dit :

« Laissez-la faire. Maintenant ce sont des pleurs de soulagement. Cela lui fait du bien. Etes-vous tous contents que votre maîtresse puisse recouvrer la santé ?

– Ah, elle est si bonne ! Une telle maîtresse est une amie, et on l'aime. Nous l'aimons. Tu peux en être sûr.

– Je le lis dans vos cœurs. Vous aussi, soyez meilleurs. Je pars. Je ne puis attendre. La barque est là. Je vous bénis.

– Reviens, Maître, reviens encore !

– Je reviendrai souvent. Adieu. Que la paix soit sur cette maison et sur vous tous. »

Jésus sort avec ses disciples, accompagné des serviteurs qui l'acclament.

99.5 « Tu es plus connu ici qu'à Nazareth, observe tristement son cousin Jacques.

– Cette maison est préparée par quelqu'un qui a eu foi dans le Messie. Pour Nazareth, je suis le menuisier... Rien de plus.

– Et... et nous, nous n'avons pas la force de te prêcher pour ce que tu es...

– Vous ne l'avez pas ?

– Non, mon cousin, nous n'avons pas l'héroïsme de tes bergers...

– Tu le crois, Jacques ? »

Jésus regarde en souriant son cousin qui ressemble tellement à son père putatif dont il a les yeux et les cheveux châtain, et le visage légèrement brun, tandis que Jude a un visage pâle encadré dans une barbe très noire et des cheveux frisés, avec des yeux d'un bleu qui tire sur le violet et qui rappellent vaguement ceux de Jésus.

« Eh bien, je te dis que tu ne te connais pas. Jude et toi, vous êtes deux forts. »

Les cousins hochent la tête.

« Vous verrez que je ne me trompe pas.

– Nous allons vraiment à Nazareth ?

– Oui. Je veux parler à ma Mère et... et faire quelque chose d'autre. Que celui qui veut venir vienne. »

Tous le désirent. Les plus contents sont les cousins :

« C'est pour nos parents, comprends-tu ?

– Je comprends. Nous passerons par Cana et puis nous irons là-bas.

– Par Cana ? Alors, nous irons chez Suzanne. Elle nous donnera des œufs et des fruits pour notre père, Jacques.

– Et sûrement aussi de son bon miel. Il l'aime tant !

– Et puis ça le nourrira.

– Pauvre père ! Il souffre tant ! C'est comme une plante déracinée, qui sent que la vie lui échappe... et il ne voudrait pas mourir... »

Jacques regarde Jésus en une muette prière... Mais Jésus ne paraît pas le voir.

« Joseph aussi a eu une mort douloureuse, n'est-ce pas ?

– Oui, répond Jésus. Mais il souffrait moins car il était résigné.

– Et puis, il t'avait, toi.

– Alphée aussi pourrait m'avoir... »

Les cousins soupirent, affligés, et tout se termine.

EMV 102 – Rencontre avec le berger Jonathas et guérison de Jeanne de Kouza

102.1 Les disciples sont en train de dîner dans le grand atelier de Joseph, à l'arrière de la maison. L'établi sert de table et tout ce qu'il faut se trouve dessus. Mais je vois que l'atelier sert aussi de dortoir. Sur les deux autres tables de menuisier il y a des nattes qui se changent en couchettes et on a mis le long des murs des petits lits bas (des nattes sur des claies). Les apôtres parlent entre eux et avec le Maître.

« C'est donc vrai que tu vas sur le mont Liban ? demande Judas.

– Je ne fais jamais de promesses sans les tenir. Or ici, je l'ai promis deux fois : aux bergers et à la nourrice de Jeanne, femme de Kouza. J'ai attendu les cinq jours dont j'avais parlé et, par prudence, j'y ai encore ajouté aujourd'hui. Mais maintenant je m'en vais. Dès le lever de la lune, nous partirons. Le chemin sera long, même si nous utilisons la barque jusqu'à Betsaïde. Mais je veux me réjouir le cœur en allant saluer Benjamin et Daniel eux aussi. **Tu vois quelle âme ont les bergers. Ils méritent qu'on aille les honorer, car Dieu lui-même ne s'abaisse pas en honorant un de ses serviteurs, il déploie au contraire sa justice.**

– Par cette chaleur ! Prends garde à ce que tu fais. C'est pour toi que je le dis.

– Les nuits sont déjà moins étouffantes. Le soleil est encore pour peu de temps dans le Lion et les orages tempèrent la chaleur. D'ailleurs, je le répète : je n'oblige personne à venir. Tout est spontané en moi et autour de moi. Si vous avez des affaires ou si vous vous sentez fatigués, restez. Nous nous retrouverons plus tard.

– Voilà, c’est bien ce que tu dis : il me faudrait penser à des intérêts de famille. Le temps des moissons arrive et ma mère m’avait prié de voir des amis... Tu sais, au fond, je suis le chef de famille. Je veux dire : je suis l’homme de ma famille. »

Pierre bougonne :

« Heureusement qu’il se rappelle que la mère est toujours la première après le père. »

Qu’il n’ait pas entendu Pierre bougonner ou qu’il ne veuille pas l’entendre, Judas fait mine de rien. Du reste, Jésus arrête Pierre d’un coup œil pendant que Jacques, fils de Zébédée, assis près de Pierre, tire son vêtement pour le faire taire.

« Vas-y, Judas. Tu dois au contraire y aller. Il ne faut pas manquer d’obéissance à sa mère.

– Alors je pars tout de suite, si tu le permets. Je serai à temps à Naïm pour trouver encore où loger. Adieu, Maître. Adieu, mes amis.

– Sois ami de la paix et mérite d’avoir toujours Dieu avec toi. Adieu » dit Jésus pendant que les autres le saluent en chœur.

Son départ n’est pas très regretté et même... Pierre, craignant peut-être que Judas ne change d’idée, l’aide à serrer les courroies de son sac et à le passer en bandoulière. Il l’accompagne jusqu’à la porte de l’atelier, déjà ouverte tout comme l’autre qui donne sur le jardin, certainement pour aérer la pièce dont l’air est étouffant après une journée torride. Il reste sur le seuil pour le regarder partir et, quand il le voit s’éloigner, il fait un geste de joie et d’adieu ironique puis il revient en se frottant les mains. Il ne dit rien... mais il a déjà tout dit. Quelqu’un qui a vu rit dans sa barbe.

102.2 Mais Jésus n’y prête pas attention, car il observe son cousin Jacques qui est devenu tout rouge et triste, laissant de côté ses olives. Il l’interroge :

« Qu’as-tu ?

– Tu as dit : “ Il ne faut pas manquer d’obéissance à sa mère... ” Et nous, alors ?

– N’aie pas de scrupules. En règle générale, c’est comme cela qu’on doit faire. Quand on se borne à être des hommes et des fils de chair. Mais quand on a pris une autre nature et une autre paternité, c’est différent. Comme elle est plus élevée, il faut la suivre selon ce qu’elle commande et désire. Judas est arrivé avant toi et avant Matthieu... mais il est encore en retard. Il faut qu’il se forme, et il le fera fort lentement. Faites preuve de charité à son égard. Fais preuve de charité, Pierre ! Je comprends... mais je te dis : sois charitable. Supporter les personnes désagréables est une vertu qui n’est pas sans valeur. Mets-la en pratique.

– Oui, Maître... Mais quand je le vois comme ça... comme ça... – bon, tais-toi, Pierre, car Jésus comprend si bien... – j’ai l’impression d’être une voile trop tendue par le vent... Je craque, je craque sous la poussée et quelque chose se casse toujours en moi ... Mais, tu sais – ou plutôt tu ne sais pas, parce que comme batelier tu ne vaux rien et c’est pour cela que je te le dis – si une voile par excès de tension rompt toutes ses attaches, je te jure qu’elle donne une telle gifle au batelier inexpérimenté qu’il en est étourdi... Voilà, moi je sens que... je risque d’avoir toutes mes attaches rompues... et alors... Il vaut mieux qu’il s’en aille de temps en temps. Comme ça, la voile se calme faute de vent, et j’arrive à temps pour renforcer les attaches. »

Plein d’indulgence pour le juste et bouillant Pierre, Jésus sourit et hoche la tête.

102.3 Un grand vacarme de sabots ferrés et des cris de gamins se font entendre dans la rue.

« C’est ici ! C’est ici ! Arrête, homme ! »

Et avant que Jésus et ses disciples n’en sachent la raison, la forme sombre d’un cheval tout fumant de sueur se présente devant l’embrasure de la porte extérieure, et il en descend un cavalier qui se précipite à l’intérieur comme un bolide et se jette aux pieds de Jésus qu’il baise avec vénération.

Tous regardent, ébahis.

« Qui es-tu ? Que veux-tu ?

– Je suis Jonathas. »

Un cri de Joseph lui répond : assis au fond du grand établi, étourdi par son arrivée foudroyante, Joseph n’a pu reconnaître son ami. Le berger se précipite sur l’homme encore à terre :

« Toi, c'est bien toi !...

– Oui. J'adore mon Seigneur adoré ! Trente années d'espérance, oh ! Quelle longue attente ! Elles fleurissent aujourd'hui comme la fleur de l'agave solitaire, d'un seul coup, en une extase bienheureuse, encore plus heureuse que l'autre si lointaine ! Oh, mon Sauveur ! »

Femmes, enfants et quelques hommes, parmi lesquels le bon Alphée, fils de Sarah, tenant encore à la main un morceau de pain et du fromage, s'empressent à l'entrée et jusqu'à l'intérieur de la pièce.

« Lève-toi, Jonathas. J'étais sur le point d'aller te chercher, et avec toi Benjamin et Daniel...

– Je sais...

– Relève-toi pour que je te donne le baiser que j'ai donné à tes compagnons. »

Il le force à se lever et l'embrasse.

« Je sais, répète le robuste vieillard, bien portant et bien vêtu. Je sais. 102.4 Elle avait raison. Ce n'était pas quelque délire de mourante ! Oh ! Seigneur Dieu ! Comme l'âme voit et entend quand tu l'appelles ! »

Jonathas est très ému.

Mais il se ressaisit. Il ne perd pas de temps. Adorant et pourtant actif, il va droit au but :

« Jésus, notre Sauveur et notre Messie, je suis venu te prier de venir avec moi. J'ai parlé avec Esther et elle m'a dit... Mais auparavant, auparavant Jeanne t'avait parlé et m'a dit... Oh, ne riez pas d'un homme heureux, vous qui m'entendez, heureux et angoissé jusqu'à ce que j'aie ton " Je viens. " Tu sais que j'étais en voyage avec la maîtresse mourante. Quel voyage ! De Tibériade à Bethsaïde, tout s'est bien passé. Mais ensuite, après avoir quitté la barque, j'ai pris un char et, bien que je l'aie équipé de mon mieux, ce fut une torture. On avançait lentement et de nuit, mais elle souffrait. A Césarée de Philippe, elle a failli mourir en crachant du sang. Nous nous sommes arrêtés... Le troisième matin, il y a sept jours, elle m'a fait appeler. Elle paraissait déjà morte, tant elle était pâle et épuisée. Mais quand je l'ai appelée, elle a ouvert ses doux yeux de gazelle mourante et elle m'a souri. D'une main glacée, elle m'a fait signe de me pencher, car elle n'avait plus qu'un filet de voix, et elle m'a dit : " Jonathas, ramène-moi à la

maison. Mais tout de suite. " Si grand était son effort en me donnant cet ordre, elle qui est toujours plus douce qu'une gentille enfant, que ses joues se sont colorées et qu'un éclair a brillé dans ses yeux. Elle a continué : " J'ai rêvé de ma maison de Tibériade. A l'intérieur, il y avait Quelqu'un dont le visage était comme une étoile. Il était grand, blond, avec des yeux bleus et une voix plus douce que le son de la harpe. Il me disait : ` Je suis la Vie. Viens. Reviens. Je t'attends pour te la donner. ' Je veux partir. " Je lui rétorquais : " Mais, maîtresse ! Tu ne peux pas ! Tu vas mal ! Dès que tu iras mieux, nous aviserons. " Je croyais que c'était un délire de mourante. Mais elle a pleuré et puis... – ah, c'est la première fois qu'elle l'a dit depuis ces six ans qu'elle est ma maîtresse et, oui, elle s'est même assise, et en colère, elle qui ne peut remuer – puis elle m'a dit : " Serviteur, je le veux. Je suis ta maîtresse. Obéis ! " Elle s'est laissée retomber, tout en sang. J'ai bien cru qu'elle allait mourir... et j'ai dit : " Faisons-lui plaisir. Mourir pour mourir... Je n'aurai pas le remords de l'avoir contrariée à la fin, après avoir toujours voulu la satisfaire. " Quel voyage ! Elle n'acceptait de repos qu'entre la troisième et la sixième heure. J'ai crevé les chevaux pour aller plus vite. Nous sommes arrivés à Tibériade à la neuvième heure, ce matin... Et Esther m'a parlé... Alors, j'ai compris que c'était toi qui l'avais appelée. Car c'était l'heure et le jour où tu avais promis un miracle à Esther que tu étais apparu à l'esprit de ma maîtresse. Elle a voulu repartir aussitôt après l'heure de none et m'a envoyé pour la devancer... Oh, viens, mon Sauveur !

– Je viens tout de suite. La foi mérite récompense. Qui me désire me possède. Allons.

– Attends. J'ai jeté une bourse à un jeune, en disant : " Trois, cinq, autant d'ânes que vous voulez, si vous n'avez pas de chevaux, et vite, à la maison de Jésus. " Ils vont arriver. Nous irons plus vite. J'espère la rencontrer près de Cana. Si du moins...

– Quoi, Jonathas ?

– Si, du moins, elle est vivante...

– Vivante, elle l'est. Mais quand bien même elle serait morte, je suis la Vie. 102.5 Voici ma Mère. »

La Vierge, certainement avertie par quelqu'un, est en effet en train d'accourir, suivie de Marie, femme d'Alphée.

« Mon Fils, tu pars ?

– Oui, Mère. Je pars avec Jonathas. Il est venu. Je savais que je pourrais te le présenter. C’est pour cela que j’ai attendu un jour de plus. »

Jonathas a d’abord fait une salutation profonde, les bras croisés sur la poitrine, et maintenant il s’agenouille, soulève légèrement le vêtement de Marie et en embrasse le bord, en disant :

« Je salue la Mère de mon Seigneur ! »

Alphée, fils de Sarah, s’adresse aux curieux :

« Eh bien, qu’en dites-vous ? N’est-ce pas honteux de notre part d’être les seuls sans foi ? »

Un bruit de nombreux sabots se fait entendre dans la rue. Ce sont les ânes. Je crois qu’il y a tous ceux de Nazareth et ils sont si nombreux qu’il y en aurait assez pour un escadron. Jonathas choisit les meilleurs et les marchande, en payant sans lésiner ; il prend deux Nazaréens avec d’autres ânes, par crainte que quelque animal ne se déferre en route et pour qu’ils puissent ramener toute cette bruyante cavalerie. Pendant ce temps, les deux Marie aident à boucler sacs et besaces.

Marie, femme d’Alphée, dit à ses fils :

« Je laisserai vos lits en place et je les caresserai... J’aurai l’impression de vous faire des caresses. Soyez bons, dignes de Jésus, mes enfants... et moi... moi, je serai heureuse... »

Ce disant, elle pleure à chaudes larmes.

Marie, de son côté, aide son Jésus, le caresse avec amour, en lui faisant mille recommandations et en le chargeant de ses affectueuses salutations pour les bergers du Liban, car Jésus lui annonce qu’il ne reviendra pas avant de les avoir retrouvés.

102.6 Ils partent. La nuit descend et la lune, à son premier quartier, se lève. Jésus et Jonathas sont en tête. Tous les autres les suivent. Tant qu’ils sont dans la ville, ils marchent au pas car les gens s’attourent, mais à peine sortis, ils vont au trot. C’est une troupe qui résonne du bruit des sabots et des grelots.

« Elle est dans le char avec Esther, explique Jonathas. Ah, ma maîtresse ! Quelle joie de te faire plaisir ! T’amener Jésus ! Oh, mon Seigneur ! T’avoir ici à côté de moi ! Te posséder ! Tu as bien sur ton visage

l'éclat d'une étoile, comme elle t'a vu, tu es blond avec des yeux couleur de ciel et ta voix a bien le son de la harpe... Mais conduiras-tu ta Mère auprès de ma maîtresse, un jour ?

– Ta maîtresse viendra à elle. Elles seront amies.

– Oui ? Oh !... Oui, elle peut l'être. Jeanne est épouse et a été mère. Mais elle a une âme pure comme une vierge. Elle peut rester à côté de Marie, la bénie. »

Jésus se retourne en entendant un frais éclat de rire de Jean, que tous les autres imitent.

« C'est moi, Maître, qui les fais rire. Sur la barque, je suis plus à l'aise qu'un chat... mais là-dessus ! J'ai l'impression d'être un tonneau qui roule librement sur le pont d'un navire que fait tanguer le vent de suroît ! » dit Pierre.

Jésus lui sourit et l'encourage, lui promettant que le trot sera bientôt fini.

« Oh ! Ce n'est rien. Si les garçons rient, il n'y a pas de mal. Avançons, allons faire plaisir à cette brave femme. »

Jésus se retourne encore à un autre éclat de rire.

Pierre s'écrie :

« Non, cela, je ne te le dis pas, Maître. Mais, après tout, pourquoi pas ? Je disais : " Notre grand ministre se rongera les mains, quand il saura qu'il a manqué l'occasion de faire le paon devant une dame. " Eux rient, mais c'est comme ça. Je suis sûr que s'il avait pu l'imaginer, il aurait oublié de s'occuper des vignes de son père. »

Jésus ne réplique pas.

102.7 Le trajet se fait rapidement sur ces ânes bien nourris. Dans le clair de lune, on a dépassé Cana.

« Si tu permets, je pars en avant. J'arrête le char. Les secousses la font tellement souffrir !

– Vas-y. »

Jonathas pousse son cheval au galop.

Après un assez long parcours au clair de lune, voilà que se dessine la forme sombre d'un grand char couvert, arrêté au bord du chemin. Jésus pique son âne qui part au petit galop. Le voilà près du char. Il descend.

« Le Messie ! » annonce Jonathas.

La vieille nourrice se précipite du char sur la route, et de la route dans la poussière.

« Sauve-la ! Elle est en train de mourir.

– Me voici. »

Jésus monte sur le char où on a étendu un tas de coussins ; sur eux se trouve un corps frêle. Dans un coin, il y a une lanterne, des coupes, des amphores. A côté, une jeune servante pleure en essuyant la sueur froide de la mourante. Jonathas accourt avec une des lanternes du char.

Jésus se penche sur la femme qui se laisse aller ; elle est vraiment sur le point de mourir. Il n'y a pas de différence entre la blancheur de son vêtement de lin et la pâleur légèrement bleutée des mains et du visage émaciés. Seuls d'épais sourcils et de longs cils très noirs donnent quelque couleur à ce visage de neige. Elle n'a même plus ce rouge de mauvais augure des poitrinaires sur ses pommettes décolorées. On voit une ombre rose violette, ce sont ses lèvres entrouvertes à cause de sa respiration difficile.

Jésus s'agenouille à côté d'elle et l'observe. La nourrice lui prend la main et l'appelle. Mais l'âme, déjà sur le seuil de l'éternité, n'a plus aucune conscience.

Les disciples et les deux jeunes gens de Nazareth sont arrivés et se pressent contre le char.

Jésus met une main sur le front de la mourante qui ouvre un instant ses yeux embrumés et vagues, puis les referme.

« Elle a perdu conscience » gémit la nourrice en pleurs.

Ses larmes redoublent.

Jésus fait un geste :

« Mère, elle va entendre. Aie confiance. »

Puis il appelle :

« Jeanne ! Jeanne ! C'est moi ! C'est moi qui t'appelle. Je suis la Vie. Regarde-moi, Jeanne. »

Avec un regard plus vivant, la mourante ouvre ses grands yeux noirs et observe le visage penché sur elle. Elle a un mouvement de joie et sourit. Elle remue doucement les lèvres pour dire un mot qui, pourtant, n'arrive pas à se faire entendre.

« Oui, c'est moi. Tu es venue, et je suis venu te sauver. Peux-tu croire en moi ? »

La mourante fait un signe de la tête. Toute sa vitalité se rassemble dans ses yeux, qui disent tout ce que la parole ne peut exprimer autrement.

Jésus, tout en restant à genoux et la main gauche sur son front, se redresse et prend son attitude de miracle :

« Eh bien, je le veux. Sois guérie ! Lève-toi. »

Il retire sa main et se met debout.

Une fraction de minute après, Jeanne, femme de Kouza, sans aide d'aucune sorte, s'assied, pousse un cri et se jette aux pieds de Jésus, en criant d'une voix forte, heureuse :

« Oh ! T'aimer, ma Vie ! Pour toujours ! Je suis à toi ! Je suis à toi pour toujours ! Nourrice ! Jonathas ! Je suis guérie ! Ah ! Vite, courez le dire à Kouza. Qu'il vienne adorer le Seigneur ! Oh, bénis-moi, encore, encore, encore ! Oh, mon Sauveur ! »

Elle pleure et rit tout à la fois en baisant les vêtements et les mains de Jésus.

« Je te bénis, oui. Que veux-tu que je fasse d'autre pour toi ?

– Rien, Seigneur. Seulement que tu m'aimes et me permettes de t'aimer.

– Tu ne voudrais pas un bébé ?

– Oh, un bébé !... Mais fais ce que tu veux, Seigneur. Je t’abandonne tout : mon passé, mon présent, mon avenir. Je te dois tout et te remets tout. Toi, donne à ta servante ce que tu sais être le meilleur.

– **La vie éternelle, alors. Sois heureuse. Dieu t’aime.**

102.8 Je m’en vais. Je te bénis et je vous bénis.

– Non, Seigneur. Arrête-toi dans ma maison qui, maintenant, est réellement un rosier fleuri. Permets-moi d’y rentrer avec toi... Ah, que je suis heureuse !

– Je viens, mais j’ai mes disciples.

– Ce sont mes frères, Seigneur. Jeanne aura, pour eux comme pour toi, nourriture, boisson et tout ce qu’il faut. Fais-moi plaisir !

– Allons. Renvoyez les montures et suivez-nous à pied. Il reste peu de chemin à faire maintenant. Nous avancerons lentement pour que vous puissiez suivre. Adieu, Ismaël et Aser. Saluez encore ma Mère pour moi, et aussi mes amis. »

Les deux Nazaréens, stupéfaits, s’en vont avec leur bruyante cavalerie pendant que le char prend le chemin du retour avec sa charge désormais joyeuse. Derrière, en groupe, les disciples commentent le fait.

Tout prend fin.

<p>EMV 103 – Evocation du sort de Jonas. Rencontre avec les bergers Benjamin et Daniel</p>

103.4 – C’est d’ici [les monts du Liban] que l’on a pris les cèdres du Temple ? demande Jean.

– Oui, c’est d’ici. Ce sont ces forêts qui donnent les bois les plus beaux. Le maître de Daniel et de Benjamin en possède un très grand nombre, sans compter de riches troupeaux. On les scie sur place et on les porte à la vallée par ces canaux ou à la main. C’est un travail difficile quand les troncs doivent être employés tout entiers comme ce fut le cas pour le Temple. Mais le patron paie bien et il a beaucoup de gens à son service. Et puis, il est assez bon. Il n’est pas comme ce féroce Doras. Pauvre Jonas ! Répond Jonathas.

– Mais comment se fait-il que ses serviteurs soient presque des esclaves ? Je disais à Jonas : “ Laisse-le tomber et viens avec nous. Simon aura toujours du pain pour toi ” ; mais il m’a répondu : “ Cela m’est impossible à moins de me racheter. ” Qu’est-ce que c’est que cette histoire ? demande Pierre.

– Voilà comment opère Doras, et il n’est pas le seul en Israël : quand il découvre un bon serviteur, il l’amène par quelque subtile astuce à devenir esclave. Il met à son débit des sommes inexactes que le pauvre homme ne peut payer, et quand il en arrive à une certaine somme, il dit : “ Désormais, tu es mon esclave pour dettes. ”

– Oh, quelle honte ! Et c’est un pharisien !

– Oui. Jonas a pu payer tant qu’il a eu des économies... mais ensuite... Une année, ce fut la grêle, une autre la sécheresse. Le blé et la vigne rapportèrent peu de chose et Doras multiplia ses pertes par dix et encore par dix... Puis Jonas fut malade par excès de travail. Alors Doras lui prêta une somme pour qu’il se soigne, mais exigea un intérêt de douze pour un et – Jonas, n’ayant pas de quoi le rembourser –, l’ajouta au reste. Bref : quelques années après, il devint esclave à cause de ses dettes. Et Doras ne le laissera jamais partir... Il trouvera toujours des raisons et de nouvelles dettes... »

Jonathas est triste en pensant à son ami.

« Et ton maître ne pouvait-il pas...

– Quoi ? Le faire traiter en homme ? Qui peut se mettre à dos les pharisiens ? Doras est l’un des plus puissants. Je crois même qu’il est parent du grand-prêtre... Du moins, on le prétend. Une fois, quand j’ai appris que Jonas avait risqué de mourir sous les coups de bâton, j’ai tant pleuré que Kouza m’a dit : “ C’est moi qui vais le racheter pour te faire plaisir. ” Mais Doras lui a ri au nez et n’a rien voulu savoir. Pardi ! Cet homme-là possède les terres les plus riches d’Israël... mais, je te le jure : elles sont engraisées par le sang et les larmes de ses serviteurs. »

Jésus et Simon le Zélote échangent un regard. Tous deux sont attristés.

« Et le maître de Daniel, est-il bon ?

– Il est humain, au moins. Il est exigeant mais n’accable pas. Et comme les bergers sont honnêtes, il les traite amicalement. Ils sont à la tête du troupeau. Moi, il me connaît et me respecte parce que je suis le serviteur de

Kouza... et que je pourrais servir ses intérêts... Mais pourquoi, Seigneur, l'homme est-il si égoïste ?

– Parce que l'amour a été étranglé au paradis terrestre ; mais je suis venu dénouer le lacet et rendre la vie à l'amour.

103.5 – Nous voici sur les terres d'Elisée. Les pâturages sont encore loin, mais à cette heure, les brebis sont presque toujours au bercail à cause du soleil. Je vais voir si elles y sont. »

Sur ce, **Jonathas part au pas de course**. Il revient quelque temps après avec deux pâtres grisonnants et robustes qui se précipitent au bas de la pente pour rejoindre Jésus.

« Paix à vous.

– Oh ! Notre Bébé de Bethléem ! » dit l'un ; et l'autre : « Paix de Dieu venue à nous, sois bénie. »

Les hommes sont prosternés sur l'herbe. On ne salue pas un autel aussi profondément qu'ils saluent le Maître.

« Relevez-vous. Je vous retourne votre bénédiction et je suis heureux de le faire, car elle vient joyeusement sur ceux qui en sont dignes.

– Oh, dignes, nous... !

– Oui, vous, qui êtes toujours fidèles.

– Qui ne l'aurait été ? Qui pourrait faire oublier cet instant ? Qui pourrait dire : " Ce que nous avons vu n'est pas réel ? " Qui pourrait oublier que tu nous as souri des mois durant, lorsque, revenant le soir avec nos troupeaux, nous t'appelions et que tu battais des mains au son de nos flûtes ?... Tu t'en souviens, Daniel ? Presque toujours vêtu de blanc dans les bras de ta Mère, tu nous apparaissais dans un rayon de soleil sur le pré d'Anne ou à la fenêtre : on aurait dit une fleur posée sur la neige du vêtement de ta mère.

– Et cette fois où tu es venu, quand tu faisais tes premiers pas, caresser un agnelet moins frisé que toi ? Comme tu étais heureux ! Et nous, nous ne savions que faire de nous-mêmes, car nous sommes rustres. Nous aurions voulu être des anges pour te paraître moins grossiers...

– Ah, mes amis ! Je voyais votre cœur et c'est encore lui que je vois maintenant.

– Et tu nous souris comme en ce temps-là !

– Et tu es venu jusqu'ici, chez de pauvres bergers !

– Chez mes amis. Maintenant, je suis content. Je vous ai tous retrouvés et je ne vous perdrai plus. Pouvez-vous accorder l'hospitalité au Fils de l'homme et à ses amis ?

– Oh, Seigneur ! Mais tu le demandes ? Le pain et le lait ne nous manquent pas, mais si nous n'avions qu'une seule bouchée de pain nous te la donnerions pour te garder avec nous. N'est-ce pas, Benjamin ?

– Nous te donnerions notre cœur en nourriture, Seigneur ! Nous t'avons tellement désiré !

– Alors allons-y. Nous allons parler de Dieu...

– Et de tes parents, Seigneur, de Joseph, qui était si bon, de Marie... Ah, ta Mère ! Vous voyez ce narcisse couvert de rosée ? Sa tête est belle et pure, on dirait une étoile de diamant. Mais Marie... Ah, ce narcisse n'est qu'une pourriture en comparaison d'elle ! Un seul de ses sourires vous purifiait. C'était une fête de la rencontrer, sa parole vous sanctifiait. Toi aussi, Benjamin, tu te souviens de ses paroles.

– Oui, je peux te les redire, Seigneur, car tout ce qu'elle nous a dit, dans les mois où nous avons pu l'entendre, est écrit ici (et il se frappe la poitrine). C'est la page de notre sagesse et nous la comprenions nous aussi car c'est une parole d'amour. Et l'amour... Ah ! L'amour, c'est une chose que tout le monde comprend ! Viens, Seigneur, entre dans cette heureuse demeure et bénis-la. »

Ils entrent dans une pièce près du vaste bercail et tout prend fin.

EMV 205 – Jésus évoque Isaac à Jean d'Endor

– Jean, bientôt nous nous quitterons, car tu iras avec Isaac."

"J'en suis affligé, Maître, mais j'obéis."

"Moi aussi, je souffre de t'éloigner, mais j'ai tant besoin de disciples itinérants. Je n'y suffis plus. Bientôt je lancerai les apôtres, puis j'enverrai les disciples. Et tu feras très bien. Je te réserverai pour des missions spéciales. En attendant, tu te formeras avec Isaac. Il est tellement bon, et

l'Esprit de Dieu l'a vraiment instruit durant sa longue maladie. Et c'est l'homme qui a toujours tout pardonné...

EMV 538 – Jésus prie dans la grotte de la Nativité et est surpris par les bergers

538.1 Jésus se tient derrière le Temple, près de la Porte des Troupeaux, hors de la ville. Autour de lui se trouvent les apôtres et les disciples bergers, à l'exception de Lévi. Tous sont effrayés, et même furieux. Je ne vois aucun des autres disciples qui étaient auparavant au Temple avec lui.

Ils discutent. Je pourrais même dire que le débat a lieu entre eux, Jésus, et Judas en particulier. Ils reprochent à ce dernier les colères des juifs et le font avec une ironie quelque peu mordante. Judas les laisse dire, mais il ne cesse de répéter :

« J'avais parlé avec des pharisiens, des scribes et des prêtres, or aucun n'était présent. »

Ils reprochent à Jésus de ne pas avoir arrêté la discussion après l'avoir fait tomber une première fois. Jésus répond :

« Je devais compléter ma manifestation. »

Qui plus est, ils sont en désaccord sur l'endroit où aller, maintenant que le sabbat approche et que ce sont des jours de fête. Simon-Pierre propose la maison de Joseph d'Armathie, puisque, à Béthanie, ils ne feraient que causer du dérangement ; d'ailleurs, Jésus a déclaré qu'il ne fallait plus s'y rendre.

Thomas répond :

« Joseph n'est pas chez lui, et Nicodème non plus. Ils sont partis à cause de la fête. Je les ai salués hier quand nous attendions Judas, et ils me l'ont dit.

– Chez Nikê, alors, suggère Matthieu.

– Elle est à Jéricho pour la fête, assure Philippe.

– Chez Joseph de Séphoris, propose Jacques, fils d'Alphée.

– Hum ! Joseph... dit Pierre. Nous ne serions pas un cadeau pour lui ! Il a eu des ennuis et... mais oui, je le dis ! Il vénère le Maître, mais il veut être

tranquille. Il ressemble à une barque prise entre deux courants opposés... et pour être toujours à flot... il tient compte de tout le lest, même du petit Martial... au point que cela lui semble trop beau de l'avoir passé à Joseph d'Arimatee.

– Ah ! c'est pour cela qu'il était avec lui hier ? s'exclame André.

– Bien sûr ! Il vaut donc mieux le laisser en paix dans un petit port bien tranquille... Hé ! on n'est pas très courageux ! Et le Sanhédrin fait peur à tout le monde ! ajoute Pierre.

– Parle pour toi, je t'en prie. Moi, je n'ai peur de personne, lance Judas.

– Moi non plus. Pour défendre le Maître, je défierais toutes les légions. Mais nous, c'est nous... Les autres... Hé ! Ils ont leurs affaires, leurs maisons, leurs épouses, leurs filles... Ils y pensent.

– Nous aussi, nous en avons, fait remarquer Barthélemy.

– Mais nous sommes les apôtres et...

– Et vous êtes pareils aux autres. Ne critiquez personne, car l'épreuve n'est pas encore venue, dit Jésus.

– Elle n'est pas venue ? Et que veux-tu de plus que celles que nous avons déjà traversées ? Et pourtant, tu as vu aujourd'hui comme je t'ai défendu ! Tous, nous t'avons défendu. Mais moi, plus que les autres ! J'ai joué des coudes avec certaines poussées qui auraient fait chavirer une barque !... 538.2 J'ai une idée ! Allons à Nobé. Le vieil homme sera heureux !

– Oui, oui, allons à Nobé. »

Tous sont d'accord. Mais Jésus intervient :

« Jean est absent. Vous feriez la route pour rien. Vous pouvez vous rendre à Nobé, mais pas chez Jean.

– Vous pouvez ? Et toi, tu ne peux pas ?

– Je ne le veux pas, Pierre. J'ai déjà un lieu qui m'attend en ces soirs d'Encénies. Mais, en mon absence, vous pouvez être tranquilles n'importe où. C'est pour cela que je vous dis : allez où vous voulez. Je vous bénis. Je vous rappelle que vous devez rester unis de corps et d'esprit, soumis à

Pierre votre chef, mais pas comme à un maître, plutôt comme à un frère aîné. Dès que Lévi sera de retour avec mon sac, nous nous séparerons.

– Cela non, mon Seigneur ! Te laisser partir seul, jamais de la vie ! s'exclame Pierre.

– Toujours, si c'est moi qui le veux, Simon, fils de Jonas. Mais n'aie pas peur. Je ne resterai pas en ville. Personne, à moins d'être ange ou démon, ne découvrira mon abri.

– C'est bien. Car il y a trop de démons qui te haïssent. Mais moi, je t'assure que tu ne partiras pas seul !

– Il y a aussi des anges, Simon. Et moi, j'irai.

– Mais où ? Dans quelle maison, puisque tu as refusé les meilleures, soit volontairement, soit en raison des circonstances ? Tu n'iras certainement pas, en cette saison, dans quelque grotte des montagnes ?

– Et si c'était le cas ? Ce serait toujours moins glacial que les cœurs des hommes qui ne m'aiment pas, dit Jésus comme s'il se parlait à lui-même, en baissant la tête pour cacher une larme qui brille dans ses yeux.

538.3 – Voici Lévi. Il arrive en courant, remarque André, qui regarde du bord de la route.

– Alors donnons-nous la paix et séparons-nous. Si vous voulez vous rendre à Nobé, vous en avez juste le temps avant le coucher du soleil. »

Lévi est tout essoufflé :

« Ils te recherchent partout, Maître... Ceux qui t'aiment m'en ont informé... Ils sont entrés dans de nombreuses maisons, surtout chez de pauvres gens...

– T'ont-ils vu ? demande Jacques, fils de Zébédée.

– Bien sûr. Ils m'ont même arrêté. Mais moi, qui le savais déjà, j'ai répondu : " Je vais à Gabaon " et je suis sorti par la Porte de Damas, puis j'ai couru derrière les murs... Je n'ai pas menti, Seigneur, car eux et moi, nous allons à Gabaon après le sabbat. Cette nuit, nous resterons dans les campagnes de la cité de David... Ce sont des jours de souvenir pour nous... »

Tout en parlant, il contemple Jésus avec un sourire angélique sur son visage viril et barbu, un sourire qui réveille dans ses traits l'enfant de cette nuit lointaine.

« C'est bien. Allez-y vous aussi, et vous de même. J'en ferai autant. Mais chacun par son chemin. Vous me précédez dans le village de Salomon, où j'arriverai dans quelques jours. Et avant de vous quitter, je vous répète ce que je vous ai dit avant de vous envoyer deux par deux passer de ville en ville : " Allez, prêchez, annoncez que le Royaume de Dieu est tout proche. Guérissez les malades, purifiez les lépreux, ressuscitez les morts de l'esprit et de la chair en leur imposant en mon nom la résurrection spirituelle, la recherche de moi — qui suis la vie —, ou la résurrection de la mort. Et ne tirez pas orgueil de ce que vous opérez. Evitez les disputes entre vous et avec ceux qui ne nous aiment pas. N'exigez rien en échange de ce que vous faites. Allez parmi les brebis perdues de la maison d'Israël plutôt que parmi les païens et les Samaritains, et cela non par aversion, mais parce que vous n'êtes pas encore à même de les convertir. Donnez ce que vous avez, sans vous préoccuper du lendemain. Agissez en toute chose comme vous m'avez vu faire, et dans un esprit semblable au mien. Voilà, je vous donne le pouvoir d'accomplir les mêmes actions que moi ; et je veux que vous fassiez cela pour que Dieu soit glorifié. " »

Il souffle sur eux, les embrasse un par un et les congédie.

538.4 Tous s'en vont à contrecœur, en se retournant plusieurs fois. Lui les salue de la main jusqu'à ce qu'il les voie tous partis, puis descend dans le lit du Cédron, parmi les buissons, et s'assied sur un rocher de la rive, près de l'eau qui gargouille, boit de cette eau claire et certainement glaciale, se lave le visage, les mains, les pieds, puis reprend ses vêtements et revient s'asseoir. Il réfléchit... et ne s'aperçoit pas de ce qui se passe autour de lui. En effet l'apôtre Jean, qui s'était éloigné avec ses compagnons, revient seul sur ses pas et l'imite en se dissimulant dans un épais buisson...

Jésus reste là quelque temps, puis se lève, met son sac en bandoulière et, en suivant le Cédron, dans les fourrés, arrive au puits d'En-Rogel. Là, il tourne vers le sud-ouest pour prendre la route de Bethléem. A une centaine de mètres derrière, Jean le suit, tout emmitoufflé dans son manteau, pour n'être pas reconnu.

Ils marchent sans arrêt le long des chemins dégarnis par l'hiver. Jésus, de son long pas, dévore la route. Jean a du mal à avancer au même rythme, parce qu'il doit être prudent pour n'être pas découvert. A deux reprises, Jésus s'arrête et se retourne. La première fois, en passant près de la petite colline où Judas était allé parler avec Caïphe et ses compagnons, la seconde

fois près d'un puits où il s'assied et grignote un peu de pain en buvant ensuite à l'amphore d'un homme. Puis il reprend sa route, tandis que le soleil descend et que le crépuscule arrive. Le tombeau de Rachel est en vue quand la dernière rougeur du couchant s'éteint en une traînée de violet. Le ciel, vers l'occident, ressemble à une tonnelle de glycine en fleurs alors qu'à l'orient on voit déjà le pur cobalt d'un froid firmament hivernal d'orient ; les premières lueurs des étoiles apparaissent aux plus lointaines limites du ciel.

Jésus se hâte pour arriver avant la tombée de la nuit. Mais, sur une hauteur d'où l'œil embrasse toute la petite ville de Bethléem, il s'arrête, regarde, soupire... puis il descend rapidement, mais sans entrer dans la ville, en contourne les dernières habitations et va droit aux ruines de la maison — ou tour — de David, à l'endroit de sa naissance. Après avoir franchi le ruisseau qui coule près de la grotte, il pose le pied sur le petit espace couvert de feuilles sèches et jette un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y a personne. Il entre...

Prudemment, Jean reste en deçà, pour n'être ni vu ni entendu. Il fouille, inspecte. Mais c'est plutôt à tâtons qu'il trouve une autre étable en ruines. Il y entre à son tour et fait de la lumière dans un coin. On voit un peu de paille, une litière sale, quelques branches, du foin dans la mangeoire.

538.5 Jean est content et se parle tout seul :

« Au moins... j'entendrai... et... Soit nous mourons ensemble, soit je le sauve. »

Puis il soupire :

« Dire qu'il est né comme cela ! Et il vient ici pleurer sa douleur... Et... Ah ! Dieu éternel ! Sauve ton Christ ! Mon cœur tremble, ô Dieu très-haut, car il s'isole toujours avant de grandes œuvres... Et quelle grande œuvre peut-il faire, sinon se manifester comme le Roi Messie ? Ah ! toutes ses paroles sont en moi... Je ne suis qu'un enfant borné, et j'ai du mal à comprendre. Tous, nous avons du mal à comprendre, ô Père éternel ! Mais moi, j'ai peur. J'ai peur parce qu'il parle de mort — d'une mort cruelle —, de trahison, et d'autres horreurs... J'ai peur ! J'ai peur, mon Dieu ! Fortifie mon cœur, Seigneur éternel. Fortifie mon cœur de pauvre enfant, comme certainement tu fortifies celui de ton Fils pour les événements à venir... Je le sens ! Il est venu ici pour cela, pour t'entendre mieux que jamais, et se fortifier dans ton amour. Moi, je l'imité, ô Père très saint ! Aime-moi et fais que je t'aime, pour avoir la force de tout souffrir sans lâcheté et pour reconforter ton Fils. »

Jean prie longuement, debout, les bras levés, à la lumière tremblante des deux branches qu'il a allumées sur le foyer primitif. Il prie jusqu'à ce que le feu soit près de s'éteindre. Il monte alors dans la large mangeoire et s'accroupit dans le foin. Ce n'est plus qu'une ombre dans l'ombre, enveloppé comme il l'est dans son manteau foncé, à l'intérieur de cette caverne entourée de ténèbres. A un moment, un premier rayon de la lune pénètre par l'ouverture tournée vers l'orient, pour dire combien profonde est la nuit. Mais Jean, fatigué, s'est endormi. Sa respiration et le léger murmure du ruisseau sont les seuls bruits en cette nuit de décembre.

En haut, le ciel, sur lequel flottent des nuages légers comme des voiles que la lune heurte, semble parcouru tout entier par des troupes d'anges... Pourtant, il n'y a pas de chants angéliques. Par intervalles, dans les ruines, se répondent les " hou ! hou ! hou ! " plaintifs des oiseaux de nuit, et parfois ils se terminent par cet espèce de rire de sorcière particulier aux chouettes. De loin, arrive une plainte qui ressemble à un ululement : ce sera quelque chien enfermé dans un bercail et qui jappe à la lune, ou bien un loup auquel le vent apporte l'odeur d'une proie et qui se bat les flancs avec sa queue et hurle de désir sans oser approcher des étables bien gardées... Je ne sais.

538.6 Puis voici des voix et des bruits de pas, ainsi qu'une lumière rougeâtre qui tremble dans les ruines. L'un derrière l'autre, apparaissent les bergers disciples Matthias, Jean, Lévi, Joseph, Daniel, Benjamin, Elie et Siméon. Matthias tient en hauteur une branche allumée pour éclairer la route. Mais celui qui court en avant, c'est Lévi, et il est le premier à passer la tête à l'intérieur de la grotte de Jésus. Il se retourne aussitôt et fait signe de s'arrêter et de se taire, puis il regarde encore... Enfin, il fait un geste pour dire aux autres de venir, et il s'écarte, en gardant un doigt sur les lèvres pour recommander de garder le silence, laissant la place aux autres qui, l'un après l'autre, regardent et se retirent, aussi émus que Lévi.

« Que faisons-nous ? chuchote Elie.

– Nous restons ici à le contempler, murmure Joseph.

– Non. Il n'est permis à personne de violer les secrets spirituels des âmes. Eloignons-nous, conseille Matthias.

– Tu as raison. Entrons dans l'étable à côté, nous serons encore sur place et près de lui, propose Lévi.

– Allons-y » approuvent-ils.

Mais avant de partir, ils regardent encore une fois, à la dérobée, à l'intérieur de la grotte de la Nativité, puis ils s'en vont, tout émus, en cherchant à ne pas faire de bruit.

Mais quand ils arrivent sur le seuil de l'étable voisine, ils entendent le ronflement de Jean.

« Il y a quelqu'un, dit Matthias en s'arrêtant.

– Qu'est-ce que cela fait ? Entrons, nous aussi. Puisqu'un mendiant s'est réfugié ici — c'est sûrement un mendiant —, nous pouvons nous y réfugier » réplique Benjamin.

Ils entrent, en tenant haut la branche allumée. Jean tout pelotonné sur son lit improvisé et inconmode, le visage caché par ses cheveux et son manteau, continue de dormir. Ils s'approchent doucement dans l'intention de s'asseoir sur la paille étendue près de la mangeoire, et Daniel en profite pour jeter un coup d'œil plus attentif sur le dormeur.

Il le reconnaît et dit :

« C'est Jean, l'apôtre du Seigneur. Ils se sont réfugiés ici pour prier... et le sommeil aura vaincu l'apôtre... Retirons-nous. Il pourrait se sentir humilié de se savoir découvert endormi alors qu'il devrait être en prière... »

538.7 Ils ressortent, puis entrent à regret dans le refuge suivant. Siméon lui-même s'en plaint :

« Pourquoi ne pas rester sur le seuil de sa grotte, et le regarder de temps en temps ? Nous avons passé tant d'années sous la rosée et à la lumière des étoiles pour veiller les agneaux, et nous ne le ferions pas pour l'Agneau de Dieu ? Nous en avons bien le droit, nous qui l'avons adoré pendant son premier sommeil !

– Tu as raison comme homme et comme adorateur de l'Homme-Dieu. Mais qu'as-tu vu, en regardant à l'intérieur ? L'Homme, peut-être ? Non. Sans le vouloir, nous avons passé le seuil infranchissable après avoir écarté le triple voile étendu pour protéger le mystère, et nous avons vu ce que le grand-prêtre lui-même ne voit pas en entrant dans le Saint des Saints. Nous avons vu l'amour ineffable de Dieu pour Dieu. Il ne nous est pas permis de l'épier encore. La puissance de Dieu pourrait punir nos pupilles audacieuses qui ont vu l'extase du Fils de Dieu. Soyons contents de ce que nous avons eu ! Nous voulions venir ici pour passer la nuit en prière avant de partir pour notre mission. Prier et nous rappeler la nuit lointaine... Nous avons au

contraire contemplé l'amour de Dieu ! Oh ! l'Éternel nous a vraiment beaucoup aimés, en nous donnant la joie de contempler le Tout-Petit, celle de souffrir pour lui, et celle de l'annoncer au monde comme disciples de l'Enfant-Dieu et de l'Homme-Dieu ! Aujourd'hui, il nous a même accordé aussi ce mystère... Bénissons le Très-Haut et ne désirons pas davantage ! » déclare Matthias.

J'ai l'impression que c'est le berger qui, de par sa sagesse et sa justice, a le plus d'autorité.

« Tu as raison. Dieu nous a beaucoup aimés. Nous ne devons pas exiger davantage. 538.8 Samuel, Joseph, et Jonathan n'ont eu que la joie d'adorer le Tout-Petit et de souffrir pour lui. Jonas est mort sans pouvoir le suivre. Isaac lui-même n'est pas ici pour voir ce que nous avons vu. Et s'il y a quelqu'un qui le mérite, c'est bien Isaac, qui s'est usé à l'annoncer, dit Jean.

- C'est vrai ! C'est vrai ! Comme il aurait été heureux de voir cela ! Mais nous le lui raconterons, s'exclame Daniel.

- Oui. Gardons tout dans notre cœur pour le lui rapporter, suggère Elie.

- Ainsi qu'aux autres disciples et fidèles ! s'écrie Benjamin.

- Non, pas aux autres. Pas par égoïsme, mais par prudence et par respect pour le mystère. Si Dieu le veut, l'heure viendra où nous pourrons le raconter. Pour l'instant, nous devons savoir nous taire » reprend Matthias, qui ajoute, en s'adressant à Siméon : « Tu as été comme moi un disciple de Jean-Baptiste. Rappelle-toi comme il nous instruisait en matière de prudence sur les choses saintes : " Si un jour Dieu, qui vous a déjà accordé de tels bienfaits, vous comble encore de dons extraordinaires, que cela ne fasse pas de vous des bavards ivres. Rappelez-vous que Dieu se manifeste aux âmes, qui sont enfermées dans la chair, parce que ce sont des bijoux célestes qui ne doivent pas être exposés aux souillures du monde. Que vos membres et vos sens soient saints, pour refréner toute poussée charnelle, et qu'il en soit autant de vos yeux, de vos oreilles, de votre langue comme de vos mains. Que votre pensée soit sainte, pour brider l'orgueil de faire savoir ce que vous possédez. Car les sens, les organes et l'intelligence doivent servir et non pas régner. Servir l'esprit, ne pas régner sur l'esprit. Ils doivent protéger l'esprit, non pas le troubler. Par conséquent mettez le sceau de votre prudence sur les mystères de Dieu en vous — à moins d'un ordre explicite —, de la même manière que l'âme est scellée par son emprisonnement temporaire dans le corps. La chair et l'intelligence seraient inutiles, mauvaises et dangereuses, si notre effort pour résister aux excitations qu'elles nous causent ne servaient pas à augmenter notre

mérite, et si elles ne devenaient pas un temple pour l'autel sur lequel plane la gloire de Dieu : notre âme. " Vous vous le rappelez ? Toi, Jean, et toi, Siméon ? J'espère que oui, car si vous ne vous rappeliez pas les paroles de notre premier maître, vraiment il serait mort pour vous. Un maître vit tant que sa doctrine demeure chez ses disciples. Et même s'il est remplacé par un maître plus grand, et pour les disciples de Jésus, par le Maître des maîtres, il n'est jamais permis d'oublier les paroles du premier, qui nous ont préparés à comprendre et à aimer avec sagesse l'Agneau de Dieu.

– C'est vrai. Tu parles avec sagesse. Nous t'obéirons.

538.9 – Mais comme il est pénible, fatigant, de résister alors que nous sommes ainsi tout près de lui, et de ne pas le regarder encore une fois ! Sera-t-il encore comme il était ? demande Siméon.

– Qui sait ! Comme son visage resplendissait !

– Plus que la lune par une nuit sereine !

– Il y avait sur sa bouche un sourire divin...

– Et de ses yeux coulait une larme divine...

– Il ne disait rien, mais tout était prière en lui.

– Qu'aura-t-il donc vu ?

– L'Éternel, son Père. En doutes-tu ? Il n'y a que cette contemplation pour donner cet aspect. Et, que dis-je ? Plutôt que de le voir, il était avec lui, en lui ! Le Verbe avec la Pensée ! Et ils s'aimaient !... Ah !... s'exclame Lévi, qui paraît en extase lui aussi.

– C'est bien pour cela que je disais qu'il ne nous est pas permis de rester ici. Pensez qu'il n'a même pas voulu que son apôtre soit présent...

– C'est vrai ! Maître saint ! Plus qu'une terre desséchée a soif d'eau, il a besoin d'être inondé par l'amour de Dieu ! Si grande est la haine autour de lui !...

– Mais aussi : si grand est l'amour. Moi, je voudrais... Oui, je le fais ! Le Très-Haut est ici présent. Je m'offre et je dis : " Seigneur, Dieu très-haut, Dieu et Père de ton peuple, qui acceptes et consacres les cœurs et les autels, et immoles les victimes qui te sont agréables, que ta volonté descende comme un feu et me consume comme victime avec le Christ,

comme le Christ et par le Christ, ton Fils et ton Messie, mon Dieu et Maître. C'est à toi que je me recommande. Exauce ma prière. " »

Et Matthias, qui a prié debout, les bras levés, revient s'asseoir sur le tas de branchages qui leur sert de siège.

538.10 La lune cesse d'éclairer la caverne, car elle tourne vers l'occident. Si son éclat se répand encore sur la campagne, ce n'est plus le cas à l'intérieur, de sorte que visages et objets se fondent en une seule ombre. Les paroles se font plus rares, et les voix plus basses, jusqu'au moment où la somnolence triomphe de la bonne volonté, et où il ne reste que des phrases détachées, parfois sans réponse... Le froid, qui se fait piquant vers l'aube, est un stimulant contre le sommeil, et ils se relèvent, allument des branches, réchauffent leurs membres engourdis...

« Comment va-t-il faire, lui qui ne pense sûrement pas au feu ? demande Lévi, qui claque presque des dents.

– Et aura-t-il au moins de quoi manger ? » s'interroge Elie, qui ajoute : « Maintenant, nous n'avons plus que notre amour et quelques pauvres vivres... or c'est aujourd'hui le sabbat...

– Tu sais ? Déposons toute notre nourriture sur le seuil de la grotte, puis partons. Nous pourrons toujours trouver un pain avant le soir chez Rachel ou chez Elichia. Nous serons ainsi la providence de la Providence, du Fils de celui qui a pourvu à tout pour nous, propose Joseph.

– Oui, oui ! Faisons une belle flambée pour y voir clair et bien nous réchauffer, puis portons tout là-bas, et nous nous éloignerons à l'aube, avant que lui ou l'apôtre sorte et nous voie. »

A la lueur du feu, ils ouvrent leurs sacs et en sortent du pain, des fromages secs, quelques pommes. Puis ils prennent une charge de bois et sortent sans bruit, pendant que Matthias les éclaire avec une branche tirée du feu. Ils mettent tout devant l'entrée de la grotte, le bois par terre et par dessus le pain et les autres aliments. Puis ils s'en vont, repassent le ruisseau, l'un derrière l'autre, et s'éloignent à la première clarté silencieuse de l'aube, qu'un chant de coq déchire tout à coup.

EMV 624 – Apparition aux bergers

624.1 Eux aussi cheminent rapidement sous les oliviers. Ils sont tellement sûrs de sa résurrection qu'ils parlent avec la gaieté d'enfants heureux. Ils se dirigent tout droit vers la ville.

« Nous dirons à Pierre de le regarder attentivement et de nous dire combien son visage est beau, suggère Elie.

– Personnellement, si beau qu'il puisse être, je n'oublierai jamais son aspect pendant le supplice, murmure Isaac.

– Tu le revois encore tel qu'il était quand il a été élevé sur la croix ? » demande Lévi. « Et vous autres ?

– Moi, parfaitement. La lumière était alors encore bonne. Ensuite, avec mes vieux yeux, je n'y voyais plus guère, répond Daniel.

– Moi, au contraire, je l'ai vu jusqu'à ce qu'il me paraisse être mort. Mais j'aurais préféré être aveugle pour ne pas voir cela, déclare Joseph.

– Bon ! Mais maintenant il est ressuscité, cela doit nous rendre heureux, intervient Jean pour le consoler.

– Tout comme la pensée que nous ne l'avons quitté que pour être charitables, ajoute Jonathas.

– Mais notre cœur est resté là-haut, pour toujours, soupire Matthias.

– Pour toujours, oui. Toi qui l'as vu sur le suaire, dis-nous : comment est-il ? Ressemblant ? questionne Benjamin.

– Comme s'il parlait, répond Isaac.

– Le verrons-nous, ce voile ? demandent plusieurs.

– La Mère de Jésus le montre à tous. Vous le verrez certainement. Mais c'est un triste spectacle. Il vaudrait mieux voir... 624.2 Oh ! Seigneur !

– Serviteurs fidèles, me voici. Allez. Je vous attends les jours prochains en Galilée. Je veux encore vous dire que je vous aime. Jonas est bienheureux, avec les autres, au Ciel.

– Seigneur ! Oh ! Seigneur !

– Paix à vous, qui êtes de bonne volonté. »

Le Ressuscité se fond dans le vif éclat du soleil de midi. Quand ils relèvent la tête, il n'est plus là. Mais il leur reste la grande joie de l'avoir vu tel qu'il est maintenant : glorieux.

Ils se lèvent, rayonnants de bonheur. Dans leur humilité, ils ont du mal à croire qu'ils ont mérité de le voir, et ils répètent à l'envi :

« A nous ! A nous ! Comme il est bon, notre Seigneur ! De sa naissance à son triomphe, il s'est toujours montré humble et bon envers ses pauvres serviteurs !

– Et comme il était beau !

– Il ne l'a jamais été autant ! Quelle majesté !

– Il semble plus grand encore et avoir davantage de maturité.

– C'est vraiment le Roi !

– On l'appelait le Roi pacifique ! Mais il est aussi le Roi redoutable pour ceux qui doivent craindre son jugement !

– Tu as vu quels rayons se dégageaient de son visage ?

– Et quels éclairs dans son regard !

– Moi, je n'osais pas le fixer. Je l'aurais pourtant voulu, car je pense qu'il ne me sera probablement plus accordé de le voir ainsi avant d'être au Ciel. Et je veux le connaître pour ne pas éprouver de crainte alors.

624.3 Oh ! nous ne devons pas avoir peur si nous restons tels que nous sommes : ses serviteurs fidèles. Tu l'as entendu : " Je veux vous dire encore que je vous aime. Paix à vous, qui êtes de bonne volonté. " Il n'y a pas un mot de trop. Mais dans ce peu de paroles, il exprime sa totale approbation de ce que nous avons fait jusqu'à présent, et nous fait les plus grandes promesses pour la vie à venir. Ah ! entonnons le cantique de la joie, de notre joie :

Gloire à Dieu dans les Cieux très-hauts et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Le Seigneur est vraiment ressuscité, comme il l'avait dit par la bouche des prophètes et par sa parole sans défauts.

Il a perdu avec son sang tout ce que le baiser d'un homme avait déposé en lui de corrompu, et, purifié comme l'est l'autel, son corps a pris l'inexprimable beauté de Dieu.

Avant de monter aux Cieux, il s'est montré à ses serviteurs. Alléluia !

Marchons en chantant l'éternelle jeunesse de Dieu, alléluia !

Allons annoncer aux païens qu'il est ressuscité, alléluia ! Le Juste, le Saint est ressuscité, alléluia, alléluia !

Du tombeau il est sorti immortel. Et l'homme juste avec lui est ressuscité.

Dans le péché, comme dans une grotte, était enfermé le cœur de l'homme.

Il est mort pour dire : ' Levez-vous ! ' Et ceux qui étaient dispersés se sont levés, alléluia !

Après avoir ouvert aux élus les portes des Cieux, il a dit : ' Venez. '

Qu'il nous permette par son sang saint d'y monter nous aussi. Alléluia ! »

Matthias, l'ancien disciple âgé de Jean-Baptiste, marche en tête en chantant, comme autrefois peut-être David avait chanté devant son peuple sur les routes de Judée. Les autres le suivent en chantant en chœur à chaque alléluia avec une sainte joie.

624.4 Mais déjà Jérusalem apparaît au pied de la petite colline qu'ils descendent rapidement. Jonathas, qui fait partie du groupe, dit :

« A cause de sa naissance, j'ai perdu ma patrie et ma maison, et à sa mort j'ai perdu la nouvelle maison où je travaillais honnêtement depuis trente ans. Mais même si on m'avait enlevé la vie à cause de lui, je serais mort dans la joie, car c'est pour lui que je l'aurais perdue. Je n'éprouve aucune rancœur à l'égard de celui qui se montre injuste envers moi. Mon Seigneur m'a enseigné en mourant la parfaite douceur. Et je ne m'inquiète pas pour le lendemain. Ma demeure n'est pas ici, mais au Ciel. Je vivrai dans cette pauvreté qui lui a été si chère, et je le servirai jusqu'au moment où il m'appellera... et... oui... je lui offrirai aussi le renoncement... à ma maîtresse... C'est l'épine la plus dure... Mais maintenant que j'ai vu la

douleur du Christ et sa gloire, je ne dois pas tenir compte de ma douleur, mais seulement espérer la céleste gloire. Allons dire aux apôtres que Jonathas est le serviteur des serviteurs du Christ. »